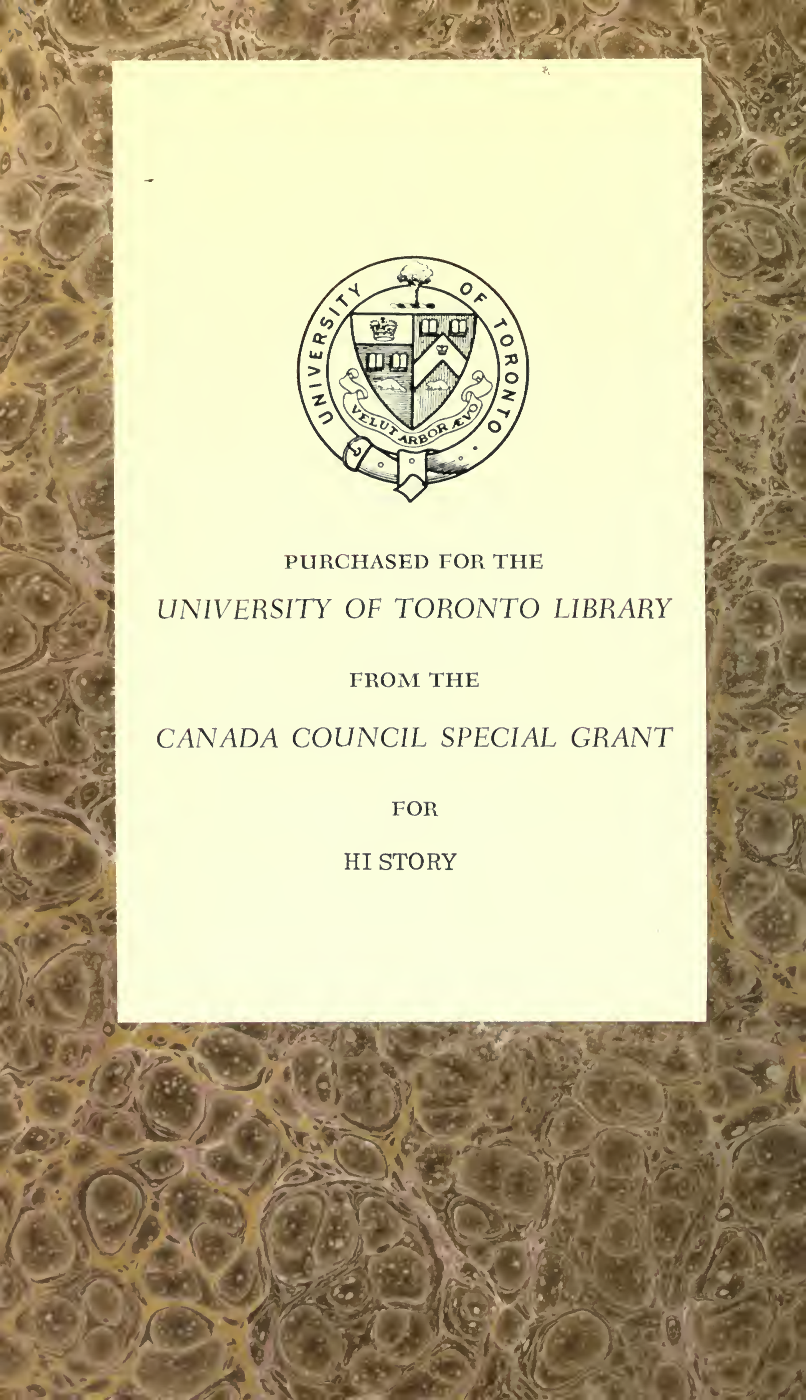
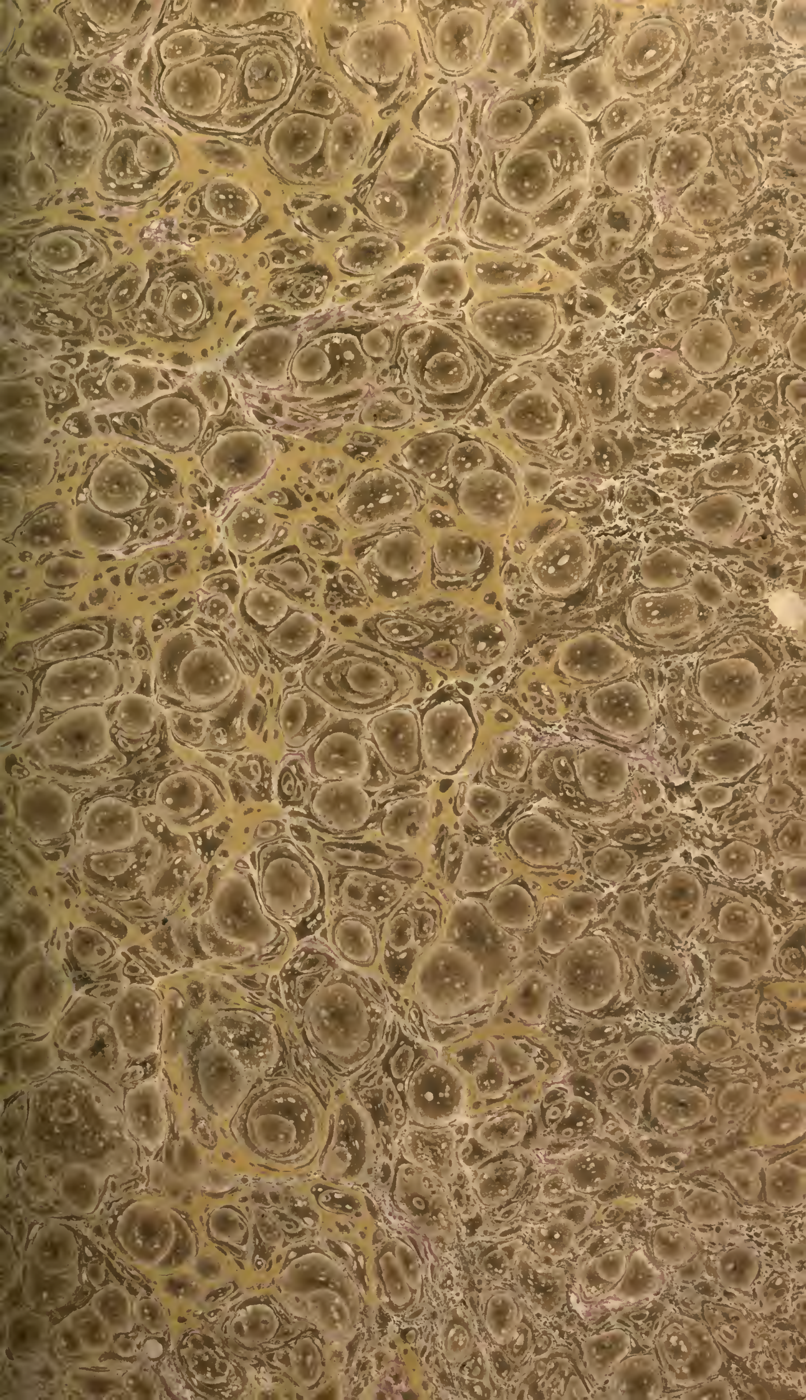



UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



VOYAGE
EN
HONGRIE.

TOME SECOND.

On trouve chez le même Libraire :

Description historique et géographique de l'Indostan, par le major RENNELL, 3 vol. *in*-8.°, et un Atlas *in*-4.°, 21 fr.

Le même, sur grand raisin vélin, 42 fr.

La grande Carte de l'Inde, en quatre feuilles, se vend séparément, 12 fr.

VOYAGE

EN

HONGRIE;

PRÉCÉDÉ

D'une Description de la ville de VIENNE et des Jardins impériaux de SCHOENBRUN;

PAR ROBERT TOWNSON;

PUBLIÉ A LONDRES EN 1797,

Traduit de l'anglais par CANTWEL;

Enrichi de la Carte générale de la Hongrie et de dix-huit Planches en taille douce.

TOME SECOND.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

AN XI. (1803).

VOYAGE EN HONGRIE.

CHAPITRE VI.

Population ; Habitans ; Revenus ; Commerce ; Forces militaires.

J'IGNORE quelle fut la base des calculs qui fixèrent anciennement la population de la Hongrie ; mais la conscription ordonnée en 1785, sous le règne de Joseph, prouva qu'on l'avait évaluée jusqu'alors beaucoup trop bas. Le Hongrois Windish, dans sa Géographie de la Hongrie, publiée en 1780, dit, que, d'aprés un nouvel examen exact, la Hongrie contient trois millions cent soixante-dix mille habitans, indépendamment de la Transylvanie, de l'Esclavonie et de la Dalmatie. Le célèbre Busching dit, que la population de la Hongrie était en 1776 de trois millions cent

soixante-dix mille ames; et celle de la Transylvanie, de l'Esclavonie et de la Croatie de deux millions; c'est-à-dire, en totalité cinq millions cent soixante-dix mille individus. Mr. Zimmermann, dans son *Présent Etat de l'Europe*, publié en 1787, a probablement suivi les calculs de Mr. Windish. Il évalue la population de la Hongrie seule à trois millions cent soixante dix mille; celle de l'Illyrie à 620,000, ce qui fait trois millions sept cents quatre-vingt dix mille, et avec la Transylvanie, qu'il estime à douze cents cinquante mille, la totalité monte à cinq millions quarante mille. Dans un Ouvrage géographique fort répandu en An glterre, la population des deux Hongries, indépendamment de la Transylvanie et de la Croatie, est évaluée à environ deux millions cinq cents mille ames.

Mais le comité, que la diète de 1791 chargea de cette estimation, et dont les rapports ont été en partie confiés entre mes mains, évalue la population de la Hongrie

dans toute son étendue, mais toujours indépendamment de la Transylvanie, à environ huit millions, ce qui fait, ajoutent les commissaires, mille sept cents soixante-dix-sept individus par mille carré (1). On ne peut pas douter que cette estimation ne soit fondée sur la conscription de 1785. Les seuls détails fondés sur cette base, qui aient été publiés jusqu'à présent, ou dont j'aie connaissance, se trouvent dans les *Staats Anzeigen* de Mr. Slotzer; il y a dans le N°. 61 de cet ouvrage une table qui présente le calcul d'une population de sept millions cinq mille ames.

3,625,617 Individus au-dessus de l'âge de douze ans; dont 1,831,308 mâles, et 1,894,309 femelles.

3,212,039 Individus au-dessus de l'âge de douze ans, mariés et non mariés, dont 1,581,805 mâles, et 1,620,234 femelles.

6,837,656.

(1) Mille d'Allemagne.

6,837,656 *du rapport d'autre part.*

140,340 hommes veufs } non compris dans
167,132 femmes veuves } les articles précéd.

19,103 Individus consacrés à l'église, dont 14,240 mâles, et 4,863 femelles.

34,790 Nobles des deux sexes.

17,213 Officiers publics (*Beamte et honoratiores*).

96,533 Absens pour un temps illimité, dont 63,120 mâles, et 33,413 femelles.

79,371 Absens pour les affaires publiques et un temps limité, tous mâles.

25,317 Juifs formant 4,375 familles.

7,417,415 Individus pour la totalité de la population.

Cette population, répandue dans les villes et dans la campagne, dans des maisons et des chaumières, compose 1,403,120 feux.

Cette totalité de population comprend:

442,411 Citoyens ou artisans, dont 304,106 dans les villes, et 137,305 dans les campagnes;

892,134 Maîtres de maisons, paysans, etc. (*Hausväter*, *Bauren*, *und Halb-Bauren*), occupés de l'agriculture;
4,210 domaines ou *prœdia.*

Mais on trouve dans le même Ouvrage, au N°. 47, une autre table qui ne porte le total de la population qu'à sept millions huit mille cinq cents soixante-quatorze individus. Quoique son calcul soit fondé sur la même base, comme cette table présente quelques articles dont il n'est point fait mention dans l'autre, je vais la mettre sous les yeux de mes lecteurs, et j'espère que dans l'Appendix je pourrai leur expliquer les causes de cette différence.

99 Cités.
548 Villes à marchés.
10,776 Villages.
1,200 *Prœdia.*
1,053,353 Maisons.
1,314,362 Familles, dont 1,299,141 chrétiennes, et 15,221 juives.

1.

7,008,574 Total de la population, savoir : 6,935,485 chrétiens, et 75,089 juifs.

13,802 Mâles attachés à l'église.

162,974 Nobles mâles.

4,387 Officiers publics.

83,871 Citoyens dans les villes, ou artisans et marchands dans les campagnes.

509,823 Paysans.

511,976 Héritiers ou successeurs du commerce des précédens, citoyens et paysans.

788,993 *Hauslers* (propriétaires ou occupans une maison).

4,681 Soldats absens pour un temps illimité.

42 Conducteurs de charriots.

183,995 Individus qu'on peut employer aux besoins de l'Etat.

983,871 Agés depuis un an jusqu'à 12.

267,101 —— depuis 13 jusqu'à 17.

3,417,996 Personnes du sexe féminin.

1,399,332 Hommes mariés et chrétiens.

2,116,157 Célibataires ou hommes veufs.

117,919 absens, dont 96,851 pas encore partis, 3,801 partis, et 17,267 disparus sans qu'on sache où ils sont.

106,800 Etrangers nés en Hongrie.

23,476 Etrangers : 13,895 hommes et 3,481 femmes, des autres Etats de la maison d'Autriche ; 5,287 hommes et 813 femmes nés dans les pays qui n'appartiennent pas à la maison d'Autriche.

75,089 Juifs : 38,124 mâles, dont 15,044 mariés ; et 36,965 femelles, dont 23,080 non mariées ou veuves.

Le lecteur, frappé de l'énorme différence de certains articles, se croira peut-être fondé à douter de tous les autres.

Dans la première table, la noblesse des deux sexes est portée à . . . 34,790

La seconde compte (nobles du sexe masculin) . . . 162,974

Les officiers civils ou gens en place sont portés dans la première à 17,213
Et dans la seconde à. . . . 4,387
Dans la première les juifs composent 4,375 familles. 25,377
Dans la seconde 15,089 . . . 75,089

Cependant, malgré la différence de ces tables, elles s'accordent à porter la population de la Hongrie au-delà de sept millions, et nous avons déja observé que le comité chargé de ce travail, muni sans doute des listes de la conscription, et à portée des meilleures sources d'information, évalua dans son rapport, la population à près de huit millions; c'est-à-dire, à près du double de l'estimation ordinaire.

Mr. De Lucca fait mention d'une troisième table, que la chancellerie présenta, dit-il, en 1786, à l'Empereur Joseph. Après avoir terminé la conscription, elle évalue la population de la Hongrie à sept millions onze

cents cinquante-trois individus; en voici le tableau.

Familles chrétiennes	1,299,301
——— Juives	15,208
Nombre total des familles	1,314,509

Peronnes attachées à l'église . .	13,728
Noblesse.	162,493
Officiers publics	4,396
Citoyens et artisans des campagnes	8,656
Paysans	584,226
Héritiers et successeurs des artisans,etc.	511,561
Hauslers (maîtres de maisons), jardiniers et journaliers . . .	788,014
Absens, dont la retraite n'est pas connue	4,125
—— Employés pour les affaires publiques.	183,830
Enfans d'un an jusqu'à douze . .	983,175
—— Depuis treize ans jusqu'à dix-sept	266,853
Sexe féminin	3,414,366
	6,926,025

Total des chrétiens . .	6,926,025
des juifs	75,128
	7,001,133

Au nombre desquels il y a:

Hommes mariés	1,398,705
non mariés ou veufs . .	2,113,784
hors du royaume	95,892
disparus sans qu'on sache où	3,842
Etrangers nés dans les pays de la conscription	17,163
—— des autres Etats de la maison d'Autriche; mâles . .	106,557
Id. femelles . .	14,104
—— d'autres pays; mâles . . .	51,147
Id. femelles . .	813

Mr. De Lucca observe que les tables de conscription tendent toujours à diminuer plutôt qu'à exagérer la population, et que, malgré la différence de ces tables, on peut évaluer la population de la Hongrie à neuf millions, en y comprenant les frontières mili-

taires et la Transylvanie. En évaluant comme lui la population de la Transylvanie à quinze cents milles individus, il restera sept millions cinq cents mille pour la Hongrie; elle aura 6,974,000 dans son étendue la plus stricte, et 2,500 habitans par mille carré d'Allemagne; l'Esclavonie en contiendra 259,000 ou 700 habitans par mille carré, et la Croatie, 267,000, c'est-à-dire cinq cents habitans par mille carré.

Les habitans tirent leur origine de différentes nations. Ce pays, qui est presque continu avec celui d'où sortirent les effrayantes multitudes d'hommes qui se précipitèrent sur l'Europe durant quelques siècles, avant l'ère chrétienne, doit avoir été une des premières victimes de ces terribles émigrans. Lorsque les armées romaines pénétrèrent dans la Pannonie et la Dacie, ces pays étaient habités par une race de l'Esclavonie, et c'est de cette race que descendaient les anciens peuples de la Hongrie. Mais dans leur marche vers l'Occident, les Orientaux

en firent leur résidence. Les Vandales, les Goths, les Huns, les Gépèdes, et ensuite les Goths, les Lombards, les Avares, et enfin les Maygars, qui furent les ancêtres de la présente race des Hongrois. Dans des temps moins reculés où l'histoire traite moins confusément les guerres et les dissensions des peuples situés plus à l'Orient, de nombreux essaims vinrent former ici des établissemens; comme les Cumanians, dans le douzième siècle, et l'irruption des Tartares, qui ravagèrent long-temps la Hongrie. C'est à ces émigrations qu'on doit attribuer en partie les différens peuples très-distincts qu'on y reconnaît encore aujourd'hui: car les Hongrois qui semblent être de race asiatique et probablement descendus des Kalmouks, qui, plusieurs siècles avant cette époque, avaient désolé l'Europe, sous la conduite d'Attila, ne forment pas aujourd'hui un tiers des habitans de la Hongrie. (1)

(1) Dans ses tables statistiques, publiées en 1793,

Les Esclavoniens descendus des Aborigênes, sont les plus nombreux. On peut les diviser en différentes races ou tribus: comme les Croates, les Illyriens, les Russes, les Vandales et les Bohémiens.

Mr. Slotzer, dans son *Staats Anzeigen*, prétend que la neuvième partie des habitans est composée d'Allemands. On a beaucoup discuté si ces Allemands sont des restes des premières émigrations, ou si ce sont des colonies venues d'Allemagne moins anciennement. Je n'entreprendrai point de décider une question si embrouillée; mais il est incontestable que, dans la vue d'augmenter la population très-affaiblie par des guerres fréquentes, et de civiliser la nation par l'introduction des arts, plusieurs rois de Hongrie déterminèrent, par leurs invitations, des ha-

Mr. de Lucca assure que les Hongrois sont les moins nombreux des trois nations. Je crois qu'il y a de la méprise ou de la partialité dans cette assertion.

bitans des différentes parties de l'Allemagne, à venir former ici des établissemens. Dans le douzième siècle, sous le règne de Geysa II, un grand nombre d'Allemands vinrent se fixer dans la Transylvanie, et obtinrent de très-grands privilèges. Le présent siècle a vu établir ici des colonies Allemandes. Celles qui furent fondées par Marie-Thérèse, venaient en plus grande partie de la Suabe, de la Franconie et du Palatinat.

Ces différens peuples ne se mélangent point; ils vivent séparément. On trouve un canton totalement peuplé de Hongrois, et un autre habité par des Esclavoniens. Il en est de même des Allemands et des Wallachiens, comme on pourra le voir sur la carte jointe à cet ouvrage.

Il y a en outre des Juifs, des Grecs, des Arméniens et des Egyptiens répandus dans le royaume.

Sept à huit millions d'hommes, fixés sur un sol fertile, devraient faire une sensation respectable dans la politique continentale.

La Hongrie a eu ses jours de gloire où elle voyait les premières puissances de l'Europe solliciter son alliance. Dans le quatorzième siècle, sous le règne de Louis le grand de Hongrie, fort supérieur au Louis le grand de la France, les Etats de ce prince s'étendaient depuis la mer Baltique jusqu'à la côte Orientale de la mer noire, et de là, jusqu'à la mer Adriatique. Dans le siècle suivant, sous Mathieu premier ou Mathieu Corvin, la Hongrie ne se distingua pas moins par les armes et les arts. Il appela chez lui les plus habiles artistes de l'Italie, et employa dans différens pays et particulièrement en Italie, trois cents copistes occupés à transcrire les meilleurs manuscrits pour les placer dans sa bibliothèque. Les souverains de la Hongrie résidaient dans ce royaume, et Vienne était une de leurs possessions.

Je ne sais pas exactement quelles sont les ressources que le chef de la maison d'Autriche tire de ce royaume; mais elles sont très-certainement fort au-dessous de ce qu'elles pour-

raient être, s'il existait mutuellement plus de cordialité entre le prince et la nation. Les Hongrois ne veulent ni ne peuvent en observant leurs lois (1), accorder aucune espèce de subsides, autrement que dans une diète, et le souverain a toujours de la répugnance à convoquer les Etats.

(1) Depuis mon départ de la Hongrie, j'ai appris que deux nobles hongrois ont été dégradés et déclarés infâmes, pour avoir fait, dans les pressans besoins de la guerre présente, une souscription en faveur de l'Empereur, leur souverain. L'article suivant de leur code de lois, défend sévèrement toute espèce de transactions de cette nature. » In corpore juris Hungarici, artic. I, anni 1504, fundatus in art. 3, anni 1222. Si quis comitatuum motu proprio, et non de consensu et de voluntate totius regni, extra scilicet conventiones regni generalis, contributionem aliquam, seu quodcumque subsidium, præter solitum lucrum cameræ, contra videlicet antiquam regni libertatem, regiæ majestati quovis modo et quovis colore exquisito offerrent et præstarent : ex tunc

La

La dernière diète de 1792 accorda à l'Empereur, pour les besoins de la guerre présente, un don gratuit de quatre millions de guldens, (environ huit millions, argent de France) mille chevaux, et cinq mille recrues.

Le géographe Hongrois Windish a donné le tableau du revenu royal en 1780: il le porte à près de dix-neuf millions de guldens, ou à peu près trente-huit millions argent de France.

Contributions	3,900,000
Mines et autres droits de la couronne	15,000,000
	18,900,000

universitas nobilium hujusmodi comitatus universaliter in pœnam fidefragii seu parjurii, amissionemque honoris et humanitatis, convicta et condemnata, a consortio ceterorum regni nobilium relegata et segregata habeatur ipso facto.

Busching, dans son *Wochenliche Nachrichten*, prétente l'état suivant :

Das Camerale (ou des douanes royales, etc.)	4,253,003
Das Montanisticum (ou revenu des mines (1)	5,300,118
Das Bancale (ou des droits)	2,890,731
Das Politicum	58,992
Das Contributionale (ou contributions)	5,473,579
Das Commerciale	27,729
Guldens . . .	18,004,153

Dans sa Table Statistique, publiée en 1793, de Lucca évalue à dix-huit millions de guldens le revenu de la Hongrie, prise dans le

(1) Un juge très-compétent, employé dans l'administration des mines, m'a assuré qu'elles produisent à l'Empereur un revenu net de trois à quatre millions de guldens, et de quinze millions, en y comprenant les Salines.

sens le moins étendu de ce mot; celui de l'Esclavonie à un million de guldens, et il cite pour autorité, *Taube*; celui de la Croatie à deux cents mille guldens; c'est-à-dire que la Hongrie, prise dans le sens le plus étendu de ce nom, produit un revenu de dix-neuf millions deux cents mille guldens; et en conséquence de ces estimations, le revenu de ce royaume forme environ un cinquième du revenu total de la maison d'Autriche, tandis que, pour la population, la Hongrie est à peu près le tiers des Etats héréditaires de cette maison. (1) L'industrie du commerce y est encore très-faible. Les patriotes en accusent la cour de Vienne. Il est vrai que ce cabinet, ne pouvant pas obtenir de la Hongrie en hommes et en argent les mêmes ressources

(1) Crome, dans sa Table *ueber die Grosse et Bevolkerung*, *etc.* publiée en 1794 porte le revenu des Etas Autrichiens à 91 millionsde guldens (environs 182 millions de France), et sa population à 25,000,000 d'individus.

qu'il tire de ses Etats qui ne possèdent point les mêmes privilèges, est peu disposé à favoriser son commerce, et particulièrement pour les objets qui produiraient une concurrence avec ses autres provinces.

C'est incontestablement une des principales causes du défaut d'activité; mais tout le blâme ne peut pas tomber sur le gouvernement Autrichien. Comment pourrait-on espérer de voir fleurir l'agriculture, les manufactures et le commerce dans un pays où les institutions politiques sont encore si faiblement perfectionnées? Mais les Hongrois rejètent ces observations, et ne veulent point réfléchir que l'industrie nationale ne peut faire des progrès qu'en proportion de la civilisation de la société, qu'ils n'ont pas encore atteint le degré nécessaire, et qu'il dépend d'eux de le retarder en maintenant des institutions qui ne conviennent qu'à l'enfance des sociétés, ou de le hâter en les remplaçant par des institutions plus favorables.

Mais comment la classe véritablement utile à la société est-elle considérée en Hongrie? Qu'est-ce qui pourrait exciter l'émulation de l'activité? La *caste* des paysans, à peine sortie de l'esclavage, est encore privée du privilège de posséder des propriétés territoriales, et la *caste* des citoyens n'est pas beaucoup mieux traitée.

La régle fondamentale du cabinet de Vienne est, à la vérité, de considérer la Hongrie comme son dépôt de matières brutes et un moyen de consommation pour ses manufactures. Ce principe est l'objet de très-justes réclamations. Mais comme la Hongrie n'a des manufactures que de l'espèce la plus grossière, et pour sa propre consommation, l'inconvénient ne se fait sentir que comme un mal qui empêche l'établissement de nouvelles manufactures.

Mais les entraves qui arrêtent l'exportation du produit naturel de la Hongrie, dans lequel consistent les richesses du royaume et les revenus des riches propriétaires, est un

mal constamment sensible pour les individus. Par-tout où j'ai passé, j'ai vu des caves remplies d'excellens vins, des greniers remplis de grains, des pâturages couverts de chevaux et de bêtes à cornes. Lorsqu'il m'arrivait de féliciter les propriétaires de leurs riches possessions en articles qui ne sont pas sujets à passer de mode, c'était toujours la même réponse; tous se plaignaient d'un manque de débouché et de ne point trouver à vendre.

Quelques articles du produit naturel de la Hongrie, comme ses vins, sont de même espèce que celui des autres états héréditaires de la maison d'Autriche. En conséquence, l'exportation de cet article est grevée d'impositions et de droits de douanes, qui entraînent beaucoup de formalités et de dépenses (1).

(1) Les droits sur les productions de la Hongrie, à leur entrée dans l'Autriche, comparés avec les droits sur les mêmes productions de la Pologne, pris

La situation locale de la Hongrie n'est pas favorable ; elle est environnée de pays qui, pour la plupart, n'ont pas besoin de ses productions. Elle est arrosée par de très-belles rivières, mais dont le cours est fort différent de celui de son commerce ; c'est-à-dire, qu'el-

sur des notes du comité. On entend ici, je crois, par Pologne, la partie de ce royaume qui appartient aujourd'hui à l'Autriche.

	de Hongrie,		*de Pologne.*	
	flor.	creutzers.	fl.	cr.
Bierre, pour un *eimer*		12		5
Beure, pour un *cwt.*		40		32
Peaux de mouton non tannées, pour le cent	2		1	36
Froment, pour une mesure de Presbourg.		4		3
Seigle.		3		2
Millet.		4		3
Peaux de veaux, dix pièces.	2		1	36
Hydromel, pour un *eimer.*		48		19

N. B. Soixante creutzers font un florin, et un florin vaut environ 2 liv. 8 s. de France.

les ne coulent point vers les provinces Autrichiennes, qui servent de marchés aux quatre cinquièmes de ses exportations. Elles coulent vers la Turquie, et les transports par terre sont énormément chers, à raison des mauvaises routes et des fréquens péages, fort ornéreux pour les matières brutes.

Un écrivain Hongrois nous apprend que du bon vin, dont l'achat coûte six schellings, a coûté environ huit schellings de plus pour charrois, droits etc., avant d'arriver au port de Trieste; et que le bled qu'on achète pour deux schellings, en coûte six. Le tabac, dont les cent livres pesant coûtent douze schellings d'achat, revient à dix-huit schellings, à son arrivée.

D'après la liste suivante, les exportations annuelles produisent au-delà de seize millions de guldens, ou environ trente-deux millions argent de France, et les importations coûtent onze millions, ou vingt-deux millions de France. En conséquence, la balance est de

onze millions, argent de France, en faveur de la Hongrie.

En 1778 on exporta pour	14,262,800
On importa pour	10,390,328
Balance en faveur de la Hongrie.	3,872,472
En 1779 les exportations montèrent à	16,205,217
Les importations à	9,313,191
Balance en faveur de la Hongrie.	6,892,026
En 1780, Exportations	12,198,815
Importations	10,419,230
Balance en faveur de la Hongrie	1,779,585
En 1782, Exportations	13,527,124
Importations	9,192,743
Balance en faveur de la Hongrie	4,334,381

En 1783, Exportations	16,682,069
Importations	10,847,121
Balance en faveur de la Hongrie	5,834,948
En 1785, Exportations	17,510,129
Importations	12,049,198
Balance en faveur de la Hongrie.	5,460,931
En 1786, Exportations	17,600,000
Importations	12,100,000
Balance en faveur de la Hongrie	5,500,000
En 1787, Exportations	17,800,000
Importations	13,800,000
Balance en faveur de la Hongrie	4,000,000

Cette balance, d'environ cinq millions de guldens, ou dix millions argent de France, en faveur de la Hongrie, n'est point le ré-sultat de l'exportation de ses marchandises

manufacturées ; mais du produit brut de son sol, comme on le verra par la table suivante de Lucca, publiée en 1783.

Bêtes à cornes. . . .	3,670,000
Porcs	780,000
Brebis et chèvres. . . .	540,000
Autres animaux. . . .	70,000
Farines.	1,060,000
Froment.	990,000
Seigle.	640,000
Avoines.	350,000
Vins.	1,040,000
Liqueurs.	40,000
Laines.	2,810,000
Cires et miel. . . .	224,000
Potasse.	122,000
Lins et chanvres . . .	64,000
Noix de galle. . . .	62,700
Plumes	20,000
Poisson.	80,700
Gibier.	128,000
	12,691,400

Rapport d'autre part.	12,691,400
Viandes et fruits. . .	250,000
Couleurs. . . .	11,700
Drogues.	7,700
Bois et ustensiles de bois . .	50,000
Peaux, cuirs et fourrures. .	360,000
Suifs, savons et graisse pour les roues	42,700
Métaux et minéraux, et articles qui en sont composés. (Il y en a pour 1,080,000 en cuivre)	1,290,000
Toiles	80,000
Etoffes de laine et autres articles en laine	121,000
Soies et soieries . . .	21,600
Papiers et autres articles pour l'imprimerie. . . .	14,500
Poterie	9,500
Marchandises en coton . .	4,800
Craamer waaren . . .	64,200
	15,019,100

Les exportations furent

En Autriche pour. . .	9,000,000
En Moravie pour. . .	2,600,000
Dans l'Autriche intérieure pour	1,300,000
En Bohême et dans la Silésie pour	1,130,000
	14,030,000
En Transylvanie pour . .	427,000
(En conséquence, les exportations dans les Etats héréditaires montent à	14,457,000
Dans les pays étrangers pour	2,225,000
Total des exportations	16,682,000

J'ignore pourquoi il n'est point mention du tabac, dans la liste précédente: c'est très-certainement un article d'entrepôt et d'exportation. Le professeur Miller de Grosswardein, dans son *Schedium Fabricarum* etc., en évalue l'exportation à huit cents mille florins. Cette liste ne rend pas même compte

des seize millions six cents quatre-vingt-deux mille florins d'exportations, mais seulement de quinze millions dix-neuf mille florins. Elle suffit toutefois pour prouver que ces exportations sont presque en totalité du produit brut.

On a essayé à diverses reprises d'augmenter les marchés, en formant des compagnies de commerce, en établissant des agens dans les pays étrangers; mais toutes ces entreprises ont été infructueuses, et le blâme en est tombé, à l'ordinaire, sur le gouvernement Autrichien.

Nous avons déja observé que pour ses institutions politiques, la Hongrie est fort en arrière de la plupart des autres nations de l'Europe. On doit donc s'attendre à en trouver ici, les unes en pleine vigueur, et d'autres très-récemment négligées, qui ont été abrogées presque par-tout ailleurs depuis long-temps, et dont on ne parle plus que comme des institutions de l'antiquité. Quoique les Hongrois aient une origine fort différente de celle des nations qui composent

la partie civilisée de l'Europe, ils ont adopté les mêmes moyens de défense. Dans toute l'Europe c'était la noblesse qui jouissait autrefois du privilège exclusif de défendre sa patrie. Cette institution subsiste encore constitutionnellement dans la Hongrie. Sa noblesse a été toutefois très-rarement convoquée depuis l'établissement des armées permanentes.

Les forces militaires permanentes aujourd'hui dans ce royaume sont:

Neuf régimens d'infanterie, chacun de trois mille hommes. . .	27,000
Treize régimens de milices des frontières, de quatre mille hommes.	52,000
	79,000
Sept regimens de hussards, de douze cents hommes chaque	8,400
Total	87,400

Je crois que les troupes réglées sont payées sur la contribution; mais la milice, au lieu

de solde, reçoit des terres et des tenures féodales.

Depuis qu'en étendant leurs conquêtes, les Turcs sont devenus les voisins des Hongrois, ceux-ci, en servant de barrière aux Ottomans, dans cette partie du monde, sont devenus leurs ennemis naturels. Il en est résulté des hostilités presque continuelles entre ces deux peuples; et pour prévenir les incursions des féroces sectateurs de Mahomet, les Hongrois ont senti qu'il était nécessaire d'être toujours prêts à repousser leurs invasions. En conséquence, dans les mêmes vues qui présidèrent jadis à l'institution du gouvernement féodal, ils établirent sur leurs frontières limitrophes de la Turquie, un gouvernement de la même espèce. Il paraît que cette institution est du seizième siècle.

Le district que les Hongrois nomment frontières militaires (*militarische granzen*) commence à la pointe la plus occidentale de la Dalmatie, vers la mer Adriatique, et traverse la Croatie, l'Esclavonie, Banat de

Temeswar

Temeswar et la Transylvanie jusques dans le Buccovine. Mais la situation locale de ce district doit avoir varié avec les limites ou frontières des deux nations, et la bonne ou mauvaise fortune des hasards de la guerre. Il n'y a pas beaucoup plus d'un siècle que les Turcs étaient les paisibles possesseurs de la capitale de la Hongrie. Ils s'y maintinrent durant cent cinquante années, et le dernier voyageur anglais, qui publia son tour de la Hongrie, fut présenté au Bacha qui commandait dans cette métropole.

Le long circuit qui environne la Hongrie au Sud et à l'Orient, a environ quatre cents vingt mille habitans, dont la cinquième partie est militaire. Il est partagé en cinq grandes divisions, (1) de Banat, de Croatie, de

(1) *Keresitury*, dans son *Introdutcio etc.* publiée à Vienne en 1788, fait mention de six districts; 1°. Karlstadt, divisé en quatre régimens; 2°. Banat, en deux; 3°. Warasdin, en trois; 4°. l'Esclavonie, en

Dalmatie, d'Esclavonie et de Transylvanie. Ces cinq parties sont sous-divisées en provinces ou districts enrégimentés, et ceux-ci en compagnies. Ce gouvernement étant totalement militaire, il n'y a point de magistrats civils; tout est entre les mains des commandans de la force armée. Un district enrégimenté peut être considéré comme un comté, et au lieu d'un gouverneur, c'est un colonel qui commande. Dans le district d'une compagnie, c'est un capitaine; et ainsi de suite en descendant aux officiers inférieurs, qui remplacent les magistrats subalternes. Chacune des grandes divisions est, ou était au moins durant le règne de Marie-Thérèse, sous la surveillance d'un brigadier qui avait des hommes de loi pour conseils.

trois; 5°. Banat de Temeswar, en deux; 6°. la Transylvanie en trois: ce qui compose seize régimens. J'ai lu dans quelque ouvrage qu'il y en avait dix-sept; mais c'est probablement en comptant les *Tschaikists*, et il en résulte 272 compagnies.

Les possesseurs du sol de la Hongrie prétendent qu'il est allodial. Ce n'est pas sur le sol qu'est assise la taxe du produit des terres qui sont entre les mains des paysans; c'est sur le travail ou sur leur industrie; car dès qu'à défaut d'héritiers, la terre rentre dans les mains du seigneur, elle n'est plus assujétie aux impositions.

Sur les frontières militaires il n'y a point de noblesse; le roi est le seul possesseur allodial du sol, et l'a morcelé en parcelles qu'il concède comme des fiefs, à condition que le possesseur remplira tous les devoirs du service militaire.

Chaque petite portion de terre a environ cent vingt toises de longueur sur quatre-vingt de largeur; et pour former le fief d'un soldat d'infanterie, il faut huit de ces portions, lorsque la terre est de bonne qualité; dix, si elle est médiocre, et douze si elle est de qualité inférieure.

Avant l'époque où la cavalerie fut supprimée, un cavalier qui s'équipait, recevait seize

portions de la meilleure qualité, et en proportion des terres plus ou moins médiocres.

Le possesseur d'un fief est tenu de dévouer ses fils au service militaire, à l'exception de l'aîné, qui doit s'occuper des soins de la ferme. Si le père est fort âgé, il peut encore garder avec lui le plus jeune de ses fils. Le service militaire tient lieu de la rente que le possesseur devrait payer pour sa ferme, mais il est tenu d'acquitter les impositions comme les autres.

Les réglemens relatifs aux fiefs sont,

Qu'on ne peut point en disposer à volonté; il faut le consentement de l'officier supérieur. Celui qui a possédé paisiblement un fief, durant vingt et une années, en devient le propriétaire.

Ceux qui s'en absentent en temps de guerre, le perdent.

Ils ne sont héréditaires que de mâle en mâle. Les frères ont droit de succéder, et ils sont susceptibles d'être partagés entre eux,

pourvu que le partage ne réduise pas trop bas les parts.

Si un fils se marie ailleurs, du vivant de son père, il n'a point droit de partager la terre, mais seulement les meubles.

Si un fils est constamment occupé hors du district, soit au service civil ou ecclésiastique, à la mort de son père, il ne peut pas posséder le fief; mais on lui accorde trois années pour en disposer en faveur d'un sujet capable de remplir les devoirs militaires. Si ce fils est officier, prêtre ou curé dans l'étendue du district, alors il peut conserver le fief, pourvu qu'il y ait toujours auprès de lui un remplaçant prêt à faire le service militaire.

Si une veuve épouse un habitant du district militaire, qui n'a point de terre, son mari prend possession du fief, à l'exclusion des enfans du défunt, et les enfans du second mariage, héritent par portions égales avec ceux du premier lit. Mais quant aux meubles, chacun hérite pour sa part, de ses parens naturels.

3.

De même, une fille qui n'a point de frère, peut conserver le fief en formant un mariage de cette espèce.

Si une veuve n'a point d'enfans, il faut qu'elle se remarie; et si celui qu'elle épouse a un fief, elle perd le sien. Si elle ne peut pas se remarier, on l'exempte de service durant une année; mais alors, il faut qu'elle ait une personne qui exploite le fief, et qui fasse le service.

Le clergé, soit catholique ou d'une autre religion quelconque, n'est point dispensé du service; mais les terres de l'église sont franches.

Le service des officiers n'est point payé en fiefs commece lui de leurs soldats. Ils reçoivent leur solde comme ceux des troupes réglées; et en outre des gratifications; au moyen de quoi ils ne forment point une classe de grands feudataires, et c'est en cela que cette institution diffère principalement des anciens gouvernemens féodaux.

Les *Tschaikists* ont un petit district sur la langue de terre formée par la jonction de la Theis avec le Danube. Ils tirent leur nom du service qu'ils font à bord des vaisseaux et sur les bateaux. *Saika* ou Illyrian, signifie un vaisseau.

CHAPITRE VII.

De Bude Gyongyes; Montagnes de Matra et leurs fossiles; Ouvrages d'Alun; Crater pseudo-volcanique; Poix sèche fort curieuse; Tufa volcanique.

L'ESPOIR de trouver un volcan éteint dans les montagnes de Matra, où Mr. Fichtel assure hardiment qu'on en a découvert un récemment, me fit accepter la proposition du baron Joseph Orcy, qui possède une ferme trés-vaste, et une manufacture d'alun dans ces montagnes. Il m'invita à y aller passer avec lui une couple de jours. L'échantillon de véritable Tufa volcanique que j'avais vu, anima mon zéle dans la recherche du volcan, et

me fit quitter mes généreux amis de Bude, avec un peu moins de répugnance. Mais Hainotzy, l'honnête Hainotzy! quel affreux malheur lui est arrivé, depuis que je l'ai perdu de vue? Il n'est pas vrai qu'il ait conspiré contre l'État, ni porté envie à ses supérieurs; et encore moins entrepris de les détruire. Il était incapable de se laisser éblouir par les illusions du patriotisme, et de se révolter contre son souverain. C'est aux fureurs de quelque cabale qu'il faut imputer son désastre; car je sais que de longue main on avait formé contre lui, des complots, et on est enfin parvenu à lui arracher la vie. Je le considérerai toute ma vie comme mon ami, et je prendrai toujours hardiment la défense de sa mémoire.

Le samedi, huit de juin, je partis pour Gyongyes. Je traversai un pays plat, assez bien cultivé, dont le sol est sablonneux. Le seul objet qui me parut ce jour là digne d'observation, fut l'établissement d'un prince de Grassalcovitz, dans la ville de Hatvan.

Son palais est très-vaste, mais situé défavorablement. Il a des gardes, comme le prince Esterhazy. Dans les environs, j'ai apperçu quelques petites plantations de houblon. Hatvan fut jadis, dit-on, une ville très-considérable; les restes n'en sont pas brillans. Dans les murs de l'église, j'ai remarqué de la breccia, dont nous avons déja dit qu'on fait usage pour les bâtimens. J'en ai apperçu dans plusieurs endroits des fragmens épars. Il y a dans ce district des pâturages très-étendus, où on élève des chevaux en grand nombre; les cicognes y sont fort communes. Elles font leurs nids au faîte du toît des chaumières. Ayant été forcé d'attendre long-temps des chevaux à Hatvan, je n'arrivai à Gyongyes, qu'après la nuit close. J'y trouvai une auberge assez passable, dont j'avais grand besoin, n'ayant presque rien mangé depuis mon départ de Bude.

En sortant le lendemain matin, j'apperçus que j'étais au pied des montagnes de Matra, et ayant observé que toutes les bâtisses étaient

faites avec de la breccia, je me hâtai d'en faire l'examen. Aussi-tôt après mon déjeûner, je montai sur la côte qui domine immédiatement la ville. Je marchai fort long-temps, et toujours à travers des vignes qui couvrent la montagne, jusqu'à la moitié de sa hauteur. Ici je trouvai de petits fragmens de breccia épars, et de temps en temps des blocs de même espèce. (1) Plus haut je reconnus qu'elle formait des rocs solides. Dans d'autres endroits, je n'apperçus que le *saxum metalliferum* ou du porphyre décomposé. Le roc solide était trop rarement à nud, pour me permettre de décider de laquelle de ces deux espèces la plus grande partie des rocs est composée; je crois que c'est de breccia, mais mon observation pourrait n'être pas fondée;

(1) Ex fragmentis mediocribus et minoribus argillæ induratæ fuscæ omnino terram coctam referentis, angulis integris, et porphyrii cellulosi fusci ope massæ heterogeniæ terreæ griseo-rubescentis conglutinatis.

car ce pourrait être simplement une superficie de porphyre.

Presqu'en haut de la montagne, je trouvai du verre de lave en très-grande quantité (*Olivinus vitreus*) : il couvrait une face des petits blocs d'une sorte de porphyre poreux (1) que les volcanistes nommeraient de la lave porphyritique. Ces blocs étaient dans quelques endroits empilés les uns sur les autres, comme pour former un mur ou un rempart. J'en tirai de très-beaux échantillons, fort supérieurs à tout ce que j'ai vu des environs de Francfort. Je crois qu'on s'est fortement trompé relativement à ce fossile, et les théories géognostiques sont en partie la source de cette erreur. Les volcanistes l'ayant élevé dans le nombre des productions du feu, le considèrent comme un corps fondu, comme un verre volcanique; et leurs adversaires, les neptunistes,

(1) *Porphyrius*.

Fuscus aut nigricans cellulosus, cellulis parvis; ex basalte feldspato albido diaphano infarcto.

le considèrent comme une calcédoine. Mr. Born, en parlant de celui qu'on trouva dans les environs de Francfort, avoue que la pierre à laquelle il tient, est volcanique ; mais il dit, « *on le nomme improprement verre volcanique* ». Dans son excellent Compendium de Minéralogie, Mr. Suckow le range parmi les verres volcaniques. Dans son Abrégé d'Histoire Naturelle, le professeur Blumenbach le place aussi parmi les verres volcaniques, et il ajoute, qu'il est problablement formé de zéolite fondu. Le savant professeur Gmelin, dans son édition du *System. Nat.* le classe parmi le genus *Olivinus*, et le nomme *Olivinus vitreus*. Mr. Stütz qui, dans son Catalogue de la Collection impériale, a très-judicieusement exclu, dans la classification des fossiles, la considération sur la manière dont ils se sont formés, et a conséquemment supprimé les classes, l'ordre etc. des productions volcaniques, l'a placé parmi les pierres noires luisantes (*Obsidianus lapis*). Mr. Widenmann croit qu'on doit le ranger avec les calcé-

doines, mais sans faire mention de l'analyse de Mr. Gerhard, qui en approche de beaucoup plus près. Mr. Kirwan, dans la dernière édition de sa Minéralogie, a suivi, dit-il, l'opinion de Mr. Werner, et le nomme *Hyalite*; mais je crois qu'il s'est trompé, en jugeant avec Mr. Widenmann, que l'analyse et la description de Mr. Links, lorsqu'il dit, *qu'on le trouve dans le basaltes* (sorte de marbre noir), *soit en grains ou en masse*, *inclinant à la forme rhomboïde ou en filamens*, appartiennent à ce fossile. Je supposerais plutôt que cette analyse appartient au *Feldspar* transparent ou à *l'Adularia*, qu'on trouve dans quelques espèces de *basaltes*. Les parties composantes, telles qu'elles sont données dans cette analyse, devraient former un corps très-fusible; mais Mr. Kirwan convient que cent cinquante degrés ne suffisent point pour opérer sa cuisson. Il en résulte, dans mon opinion, que ceux qui l'ont considéré comme une calcédoine, ont avoisiné de plus près la vérité. Je ne prétends toutefois rien objecter

contre l'opinion et la dénomination de Mr. Werner, dont je n'ai point d'autre connaissance que celle que j'ai puisée dans la Minéralogie de Mr. Kirwan. Mais mes échantillons m'ont fait juger qu'on doit le classer où personne ne s'est encore avisé de le placer, c'est-à-dire avec le Quartz; parce qu'il n'a ni les fentes, ni la transparence de la Calcédoine, mais du cristal de roche, et que l'analyse de Mr. Gerhard, (1) qui prouve qu'il contient un cinquième d'argille, s'accorde avec cette classification. Ils sont aussi les parties composantes d'un corps qui n'est point fusible. Je le dénommerai donc *Quartzum tuberculatum* (2). Les effets du feu sur ce curieux fossile sont fort extraordinaires; il détruit sa transparence et le rend fragile; mais

(1) Annales chimiques de Crell, pour 1785, 1. p. 57.

(2) *Quartzum Tuberculatum.*

Hyalinum, superficiebus tuberculosis tuberculis confluentibus, incrustans.

il lui donne un blanc de perle de la plus grande beauté ; et dans cet état on apperçoit évidemment qu'il est composé des couches très-minces, placées les unes sur les autres, comme on le voit dans tous les fossiles statagmitiques. Il n'en faut pas davantage pour démontrer que ce n'est point un corps fondu, ni une production volcanique.

J'aurais passé avec grand plaisir plusieurs heures sur ces montagnes. Elles présentent une très-belle perspective et de riches productions en végétaux et en insectes ; mais ayant résolu de partir pour Parad aussi-tôt après mon dîner, il fallut en descendre.

Parce que la route qui conduit à Parad est entrecoupée de montagnes très-escarpées, le juge, en m'amenant des chevaux, voulut me contraindre de payer la course double : comme ce n'est point l'usage, je le soupçonnai de vouloir s'approprier le supplément, je rejetai sa proposition, et lorsque je l'eus menacé de faire mes plaintes de son extorsion, il accepta le prix ordinaire. Comme je savais que

que je serais souvent forcé de prendre des routes où on ne trouve ni chevaux de poste ni aucune autre ressource pour voyager. J'avais pris à Bude la précaution de me munir d'un nouveau *Forespan.* Il était dans la même forme de celui que j'obtins à Œdinburgh; mais pour une plus grande étendue de pays: je crois qu'il me servit dans deux ou trois différens comtés.

A environ deux milles de Gyongyes, et à une très-petite distance de la route, on trouve une carrière dont on tire en plus grande partie les pierres qui servent aux bâtisses de cette ville. J'y ai vu quelques fragmens de porphyre si poreux, qu'ils ressemblaient à de la *Scoria*, mais le Feldspar était très-visible. Un peu plus loin, il y a des blocs de porphyre, d'un brun rougeâtre (1). Je ne tardai pas à entrer dans le Matra, dont les montagnes

(1) *Porphyrius.*

Ex Jaspide hepatica parum et exiliter cellulosa, particulis parvis albo-rubentibus Feldspati infarcta.

forment une chaîne d'environ quarante milles d'étendue. Je montai et descendis alternativement des montagnes jusqu'à Parad, et sur des routes presque impraticables, où j'eus très-souvent la peur de voir briser la charrette qui me servait de voiture. Les rocs étaient composés de porphyre, à peu près semblable à celui dont je viens de faire mention; c'est l'espèce que les volcanistes nomment *lave porphyritique.* J'apperçus, dans un endroit, de la pierre à gros sable rouge. Ces montagnes sont richement garnies de bois, et généralement de chênes, mais on n'y voit point de sapins. Je fus très-cordialement reçu par le baron, avec qui je passai trois jours à visiter ses domaines et ses cultures. On trouverait difficilement dans toute la Hongrie un économiste plus actif ou plus intelligent et un meilleur patriote que le baron. Quoique ses propriétés personnelles soient fort vastes, il a pris ce domaine-ci à bail, du prince Grassalcovitz, et la rente de 3,500 liv. sterlings,

qu'il lui paie annuellement, peut donner une idée de son étendue.

La manufacture d'alun qu'il a établie, occupe de vingt à trente ouvriers. L'alun est tiré du *Pyrites ferrugineus*, qui se trouve répandu dans le porphyre argilleux et décomposé, ou *saxum metalliferum*, dont presque tous les rocs de ce domaine sont composés. On le fait sauter avec de la poudre, et on entasse ensuite les fragmens qu'on laisse décomposer au grand air. Cette opération s'effectue en deux ou trois mois; ensuite on le fait calciner au feu, et cette seconde opération exige environ un mois. On le jette ensuite dans de vastes récipiens de bois à double fond, remplis d'eau, avec des trous dans la dernière division pour écouler l'eau imprégnée, et lorsqu'elle l'est suffisamment, on la conduit pour la laisser évaporer, dans des vaisseaux de plomb, et de là dans d'autres où le fer se précipite; après quoi on le crystalise. Il y a dans les environs une manufacture de même

espèce, mais plus petite, qui appartient à une compagnie.

Comme il y a peu de débit des bois qui croissent sur ce domaine, le baron, pour en tirer parti, y a établi une verrerie. Il en tire environ six à sept mille francs de profit annuel. On n'y fabrique que du verre grossier, dont on forme principalement des verres de tables, des bouteilles et des carreaux de vitres.

Le baron a essayé d'exploiter des mines, mais sans succès. La veine est dans un roc (*saxum metalliferum*), et contient de la minière de cuivre. Il y a aussi dans ce canton une source d'eau acide, qui pourrait devenir très-lucrative, si elle était située dans un pays plus peuplé. Je n'ai jamais rencontré une aussi belle source, et c'est moins la quantité que la qualité qui a excité ma surprise.

J'ai visité avec le baron une curiosité connue ici sous la dénomination de *mur du diable.* Ce n'est autre chose que ce qu'on connaît sous le nom de *Vihn Dykes* en Écosse, où ils sont très-communs dans quel-

ques cantons. Je n'ai vu ici que la partie qui traverse un ravin. Il forme une façade d'environ trente pieds de hauteur. On m'a dit qu'il s'étendait à plusieurs milles dans les montagnes; mais il devient beaucoup plus bas, et le derrière n'a rien de remarquable. Sa hauteur vient probablement de ce que les roches, au travers desquelles il s'étendait, ont été entraînées par les torrens. Il est composé d'un *Balsates* porphyrique, dans lequel le feldspar est à peine visible: on ne le distingue guères qu'au moyen de son luisant. J'ai trouvé beaucoup de blocs épars, qui avaient plus l'apparence de porphyre.

Le *Lucanus Cervus* et le *Cerambix Heros* sont très communs dans ces bois plantés de chênes. C'était la saison de leurs amours. J'ai vu un mâle de la petite espèce de ces premiers insectes accouplé avec une femelle de la taille ordinaire. En revenant un après-midi à Gyongyes, avec le Baron, à travers le Matra, je vis un Loup traverser deux fois hardiment la route, à environ trente toises

de l'endroit où nous passions à cheval. Nous y attendîmes nos domestiques, qui portaient nos fusils : mais le loup ne reparut point, et nous conjecturâmes qu'il était à la quête de quelque enclos de brebis.

Près de la route et dans la partie la plus haute de ces montagnes, on trouve le prétendu crater dont M. Fichtel a donné à Berlin une description détaillée, dans les Mémoires d'une société de naturalistes. Il annonce sa découverte d'une manière si positive, que je m'attendais à une démonstration évidente. Il est vrai que la non-existence actuelle d'un crater ne prouve nullement qu'il n'y a pas eu jadis un volcan dans ce même lieu ; cependant l'existence d'un crater, parfaitement semblable à ceux des pays incontestablement volcaniques, serait une preuve sans réplique contre les plus violens *neptunistes* ; mais on ne peut, à mon avis, leur opposer l'existence de ce prétendu crater : il ne se trouve point dans une montagne conique, comme le sont nécessairement toutes celles qui ont été formées par

l'éruption d'un volcan ; il n'a pas lui-même la forme d'un cône renversé : c'est simplement une vaste cavité , dont les parois sont composées d'une roche ferme et solide. Elle est d'une forme irrégulièrement oblongue , et communique avec un des côtés, et dans la direction de son grand diamètre, avec une vallée plus basse. Ici les *volcanistes* objectent que de ce côté le crater s'est écroulé, et qu'il n'est plus occupé que par un courant de lave. Mais je crois qu'on pourrait dire, avec autant d'apparence de raison , que cette communication n'est autre chose que la communication ordinaire d'une vallée avec une autre ; et que le prétendu courant de lave est réellement composé des ruines des rocs supérieurs ; et s'ils n'étaient pas tombés , s'ils n'avaient pas bouché en partie la communication , il n'y aurait pas plus de motifs pour supposer ici un crater que dans toutes les vallées courtes et profondes qu'on rencontre entre chaque chaîne de ces montagnes. Cette vallée ou crater, quelle que soit la dénomination qu'on

voudra lui donner, a environ un demi mille de circonférence, et en profondeur deux fois la hauteur du chêne. Le fond est parsemé de fosses profondes, dans l'une desquelles il y avait encore de la glace, quoique nous fussions au onze de juin. Le tout est si fourré de bois, qu'il est très-difficile de se former une juste idée de son ensemble; et je ne crois pas que l'inspection de ce prétendu crater puisse jamais confirmer la conjecture de ceux qui prétendent qu'il a jadis existé un volcan dans ces montagnes. Mr. Fichtel prononce beaucoup plus hardiment que moi sur un phénomène qu'il n'a jamais visité, d'après la simple assertion d'un homme qui n'a de sa vie mis le pied dans les *Campi Phlegrœi*, et qui était connu pour un grand amateur de volcans. Mais quoique, comme je l'ai déja dit, l'existence du crater prouve l'ancienne existence d'un volcan, la non-existence du crater ne prouve rien. De tous les restes volcaniques c'est celui qui se détruit le plus facilement. Lorsqu'on le trouve, c'est

une preuve forte et décisive; mais comme la pile majestueuse, il est enveloppé dans les ruines des révolutions de la nature; tandis que le modeste Pumex, en quelque endroit qu'il soit jeté, porte toujours avec lui, comme les médailles, l'empreinte de son origine.

A mon retour de Gyongyes, je logeai chez le baron. Il a, comme tous les magnats de la Hongrie, une profusion d'habits à la hongroise, des armes et des pipes à fumer de toutes espèces, et une magnifique orangerie.

Les *Mus Cricetus*, ou Marmottes d'Allemagne, qui, dit-on généralement, amassent pendant l'été des provisions pour l'hiver, durant lequel on ne les voit plus sortir de leur terrier, fréquentent, pendant cette rigoureuse saison, les granges du Baron, et lui font, m'a-il assuré, un très-grand dégât. Afin d'éviter toute espèce de méprise sur ces animaux, je demandai à en voir la peau, et on me montra un habit qui en était totalement doublé.

Les ouvriers qui travaillent ici dans les vignes, gagnent, dans les courts jours, environ cinq sols d'Angleterre, (dix sols de France) et sept sols d'Angleterre, dans la saison des grands jours. Ceux qui travaillaient à la manufacture d'Alun, recevaient aussi sept sols par jour, sur lesquels il faut qu'ils se nourrissent; mais on donne gratis à la fin de leur journée, un verre d'eau-de-vie et un morceau de pain à ceux qui dressent les vignes.

En partant de Gyongyes, je pris la route d'Erlau; mais j'accompagnai le baron à Compot, autre domaine qu'il tient du prince Grassalcovitz. Il a une ferme où il élève un grand nombre de buffles. Leur lait et leur beurre sont plus estimés que ceux des vaches, et ils en donnent, dit-on, en plus grande abondance. Quoiqu'il en soit, le beurre que j'ai goûté, était d'un blanc laiteux et d'une qualité fort médiocre. Dans les différens pays de l'Europe, où le lait et le beurre sont mauvais, c'est en général beaucoup moins le bétail ou les pâturages que la mauvaise manu-

tention, qu'on doit en accuser. Le produit des laiteries est compté ici pour fort peu de chose, et par conséquent fort négligé. On préfère la chair des jeunes buffles à celle des veaux. J'en ai vu deux qui avaient environ quinze jours, ils étaient couverts de poil comme nos veaux ordinaires. Cependant lorsqu'ils ont pris leur croissance, ils sont presque totalement ras. Les greniers et les caves du baron, étaient vastes et très-abondamment garnis. Quelques-unes de ses foudres, quoique moins énormes que les fameuses foudres de Heidelberg, étaient assez vastes pour y noyer à la fois une vingtaine d'échevins des plus rebondis.

Après le dîner, je quittai le baron et je continuai ma route vers Erlau, tandis qu'il s'acheminait de son côté vers un de ses autres manoirs. Au moyen de quelque intrigue, dont la source m'est inconnue, ce généreux seigneur perdit la faveur de l'Empereur Léopold et le poste honorable de gouverneur du comté, qu'il remplissait alors. En donnant

sa démission, il déclara nettement à son souverain, qu'il se passerait des honneurs tout aussi facilement qu'on pourrait se passer de ses services. Le prince régnant, qui connaissait son mérite, promit de lui rendre un gouvernement s'il parvenait au trône, et lui a tenu parole. A son avénement, le baron fut nommé gouverneur du comté de Zemplin. Ces places, comme la plupart de celles de la Hongrie, sont très-honorifiques, mais nullement lucratives. Il tire annuellement de la sienne environ cent louis, qui ne suffisent pas pour défrayer les repas etc. qu'il donne aux assemblées du comté.

Près de Compot, on trouve Debrew, fameuse par ses tabacs. On les vend généralement de douze à quinze pour cent plus cher que tous les autres tabacs de la Hongrie. De Gyongyes à Compot le pays est presque tout en terres labourables et fort bien cultivé. De Compot à Erlau les champs de bleds sont entrecoupés de plantations. Les feuilles des arbres de ce canton avaient été si com-

plètement rongées par les chenilles, qu'elles semblaient n'avoir pas encore poussé.

A deux ou trois milles sur le côté d'Erlau, on s'était servi d'un fossile fort singulier pour réparer la route. C'est une poix durcie ou *peichtein* très-ressemblant au *gneiss*, composé de courtes bandes ou de couches rompues de noir et de blanc. L'une et l'autre sont de la poix sèche. Elle contient quelques paillettes exangulaires de *Mica* noir et quelques grains d'Adularia ou Feldspar transparent.

C'est probablement ce fossile qui a fait dire à Mr. Gerhard, dont Mr. Kirwan a suivi l'opinion, que *l'obsidium* est évidemment d'origine neptunique, parce qu'on le trouve dans le *gneiss* etc.; mais comme tout ce qui reluit n'est pas de l'or, de même tout ce qui est rayé de noir et de blanc n'est pas du *gneiss*. Mr. Fichtel, dont l'ardeur minéralogique est très-connue, laisse tous les autres fort en arrière. En passant à Vienne à mon retour de la Hongrie, je fis cadeau à cet excellent homme d'un échantillon de ce fossile, et

quelques mois après, je fus très-surpris de lire dans sa *Mineralog. Aufs.* p. 314, le détail suivant.

« Le second exemple du granit défiguré par le feu volcanique, est près de Erlau, proche l'ancien volcan de Matra, où le granit plus ou moins calciné par le feu, sert à réparer les routes. La forme graineuse du Quartz est changée en *masse fondue.* Le luisant noir est devenu *en partie exangulaire* et a pris en partie l'apparence d'un corps fondu; mais le *Feldspar n'a pas souffert,* il ne reste point de parties zéolitiques. En conséquence ce *granite brûlé* appartient toujours à son espèce ».

Dans quelles étranges erreurs les théories ne peuvent-elles pas entraîner les hommes les plus raisonnables! Le Quartz est changé en poix fusible, le Mica est en partie chrystalisé, et en partie converti en poix sèche, et le Feldspar reste intact! J'aimerais mieux me borner toute ma vie à raconter sèchement

des faits, que de présenter aux minéralogistes, en forme d'explication, les rêves d'une imagination exaltée. J'ai vu le roc d'où ce curieux fossile a été détaché, il est à deux pas de la route; mais je n'ai rien pu découvrir, si ce n'est qu'il forme un lit.

A l'entrée d'Erlau on n'apperçoit des deux côtés de la route que du Tufa volcanique. (1) Sur la droite, il forme un rempart de quarante à cinquante pieds de hauteur. Il contient une grande quantité de *pumex*. Je détachai de la hauteur qui était à ma gauche, des fragmens gros comme la tête d'un homme. Je n'ai jamais rien apperçu, qui eut plus évidemment l'apparence du Tufa volcanique, pas même dans les *Campi Phlegrœi*: une partie

(1) *Cœmentum Tufa.*

Ex fragmentis mediocribus et minoribus Punicis albi fibrosi, interdumque cinerei tumque magis vitrei, in massâ dilute griseo-flavescente heterogenia terrea friavili aspersa.

du pumex est si peu décomposé, qu'on pourrait encore l'employer aux usages thecniques. En le plongeant dans l'eau, il surnage et tombe toutefois à fond, lorsqu'il est imbibé.

CHAPITRE VIII.

Felcho-Tarkan; Évêque d'Erlau; Auberges hongroises; Université.

A mon arrivée à Erlau, mon premier soin fut d'examiner plus amplement les apparences volcaniques qui m'avaient frappé à l'entrée de la ville.

Le *Tophus* calcaire commun (*Tophus communis*) est en grande abondance. Le terrein que la forteresse occupe en est composé, et dessous on trouve le *Tufa* volcanique. Les caves d'un cirier, qui s'étendent sous la forteresse, sont formées dans le *Tufa* volcanique.

J'allai visiter une montagne adossée à la ville, mais je n'y trouvai que la pierre à chaux, avec des pétrifications. Les montagnes sont

ici couvertes de vignes presque jusqu'à leur cîme; et dans les endroits où il n'y a point de vignes, le *Rhus Cotinus* croît en grande abondance. On s'en sert pour préparer les cuirs, et on en envoie une partie à Débretzin. Près de Fëlcho-Tarkan, à quelques milles d'ici, on tire du marbre assez bon; c'est de la *breccia* grise et noire. J'ai vu de la dernière; elle n'était point stratifiée, et ne contenait point de pétrifications. Dans les montagnes du côté opposé, on trouve des ardoises, (*Ardesia tegularis*).

La situation de Fëlcho-Tarkan est solitaire, agréable et romantique, entrecoupée de sources d'eau vive, de tertres couverts de verdure, de bois touffus et de bocages. Le précédent évêque, homme de goût, construisit ici une charmante maison de plaisance, où il venait fréquemment, dit-on, plus pour s'amuser que pour se recueillir. Le caractère austère de son successeur ne lui permet pas de jouir des beautés de la nature, quelque sérieux que puisse être leur genre. Lorsqu'il prit possession

de son siége, il déclama contre cette retraite élégante, et en vrai Vandale, il l'a si complétement détruite, qu'on ne reconnaît plus l'endroit qu'elle occupait. La herse et la charrue l'ont mise au niveau des terreins qui l'environnent.

Il y a dans le voisinage de la ville une très-belle source chaude dont on fait usage pour des bains; mais comme elle appartient à l'évêque, tous les arrangemens en sont très-misérables. Le thermomètre que je plongeai dans son eau, monta à vingt-quatre degrés; la rivière n'était alors qu'à treize. On m'a assuré que les Grenouilles n'hivernent point ici. J'ai visité une *escargotière*, ou magasin d'escargots, que le propriétaire avait fait, dit-il, construire sur un nouveau plan. Ce n'est autre chose qu'une fosse de deux ou trois pieds de profondeur, creusée dans la terre, et couverte d'un abri en bois. On jette à ces animaux les rebuts du jardin pour leur nourriture.

Des grenouilles et des escargots, je reviens

naturellement au dévot et généreux évêque (1). Mais pourquoi, dira peut-être mon lecteur, pourquoi tant de rancune contre cet évêque? — Lorsque je voyage dans un pays que la nature n'a pas favorisé, comme la Hongrie, d'un climat chaud et d'un sol fertile, je me résigne sans peine à boire ce que je trouve, et même de l'eau; mais je supporte toujours impatiemment de me voir privé des jouissances que la nature a libéralement semées. Le vin d'Erlau est en grande réputation, et la mérite. Les premières qualités sont très-peu inférieures aux vins de bourgogne. J'avais depuis long-temps l'espoir d'en boire ici du meilleur, et j'en demandai en arrivant. Le garçon de l'auberge me dit qu'il allait m'apporter du

(1) Ici, l'auteur anglais, dans une plaisanterie beaucoup trop prolongée, exhale sa mauvaise humeur contre l'évêque. Comme ses sarcasmes, dont le lecteur trouvera le motif dans la confession qu'en fait l'Auteur lui-même, sont très-peu intéressans, jai cru devoir les omettre.

Bischofliche et je m'en félicitai, croyant qu'il voulait dire du vin digne d'un évêque (1): mais quelle fut ma surprise en le goûtant, de le trouver aussi mauvais qu'à Bogdon? Je querellai le garçon qui me répéta, en haussant les épaules, que c'était du *Bischofliche*, ce qui ne signifiait autre chose que du vin que l'évêque lui donnait à vendre. J'envoyai mon domestique en chercher ailleurs; mais il me fut impossible d'en obtenir une bouteille. C'était par-tout du vin de l'évêque, qui avait exclusivement le droit d'en vendre en détail. Il fallut m'en passer, jusqu'au moment où je fis la connaissance du docteur D.... et boire jusques-là de la drogue qui me donna la colique. Je considérai l'évêque comme la première cause de cette indisposition, et j'ai voulu en tirer une petite vengeance.

En Hongrie et dans quelques autres pays,

(1) En Anglais, en Allemand et probablement aussi en Hongrois, *Bistrop* signifie Evêque.

le systême adopté pour les auberges est fort différent du nôtre. Elles appartiennent soit aux communautés des villes ou aux propriétaires des villes et des villages, qui en tirent un très grand revenu, en les donnant à loyer, sous la condition que l'aubergiste ne vendra que leurs vins et leurs bierres. Ils se réservent quelquefois la totalité des profits, et conviennent avec l'aubergiste de son salaire. Dans tous les cas, ce n'est jamais l'aubergiste qu'on doit accuser de la mauvaise qualité des vins. Lorsqu'il en a de deux qualités, il peut, à la vérité, donner de la plus mauvaise et la faire payer comme la meilleure. Il résulte de ces monopoles, que dans la Hongrie, qui produit des vins délicieux, les voyageurs n'en peuvent trouver du potable que dans les maisons particulières; et que dans les auberges, la drogue qu'on leur présente leur coûte aussi cher qu'à Vienne le bon vin qui a payé les taxes. Cette circonstance, dont j'ai personnellement souffert, a augmenté l'aversion que j'ai toujours eue pour les monopoles.

Que de bizarerie dans la composition du caractère humain ! Comment pourra-t-on se persuader qu'un homme, avide de ses moindres droits au point de se faire considérer de ses ouailles, beaucoup moins comme un père ou un protecteur, que comme un maître dûr, sévère et injuste, d'aliéner l'affection et l'estime générale, et de n'avoir pour courtisans qu'un petit nombre d'ecclésiastiques qu'il tire de la misère, non par charité, mais pour qu'ils soient plus complétement dans sa dépendance ; comment, dis-je, pourra-t-on se persuader qu'un prélat de ce caractère ait élevé un édifice public qui ferait honneur à une tête couronnée ?

Le superbe bâtiment de l'Université a été construit à ses frais, et lui a coûté, dit-on, avec le mobilier, 200,000 liv. sterlings (1).

(1) Lexicon de Korabinsky, art. Erlau. — Cinq mille liv. sterlings font environ cent mille francs ; les deux cent mille liv. sterl. font un peu plus de quatre millions, argent de France.

Le monopole des vins ne lui a pas très-certainement rendu cette somme énorme, et nous ne croirons pas non plus qu'elle lui soit tombée du ciel pour exaucer ses saintes prières. Il appartient à la famille des Esterhazy; et son revenu patrimonial est d'environ 200,000 francs; le siège d'Erlau a toujours été considéré comme un des plus riches du royaume. Il y a quelques siècles que les souverains de Hongrie, tentés par ses immenses revenus, ordonnèrent que cet évêché serait toujours conservé pour leur quatrième fils. Dans les *insurrectio*, l'évêque d'Erlau est tenu de fournir le même nombre de troupes que l'archévêque de Gran : on évalue le revenu de cet évêché à environ 500,000 francs, argent de France.

Quelle qu'ait été l'intention du fondateur de l'Université, à laquelle on soupçonne assez généralement des motifs peu honorables, le bâtiment n'est pas moins de la plus grande beauté et parfaitement adapté au but de son institu-

tion : les professeurs sont logés commodément; les classes, les salles, la chapelle, la bibliothèque et la salle des conférences, sont très-élégantes.

Dans les deux dernières, les peintures des voûtes ou plafonds sont d'une grande beauté ; celles de la bibliothèque représentent le concile de Trente, où l'évêque a fait peindre peu charitablement le feu du ciel lancé sur les écrits des hérétiques; celles de la salle représentent allégoriquement les sciences. Elles produisent un très-bel effet, et m'ont paru supérieures à d'autres du même genre, qui sont généralement considérées comme des morceaux de grand prix. Elles sont, dans mon opinion, au-dessus de tout ce que j'ai vu en Italie. Le peintre n'existe plus : il était né en Hongrie, et avait étudié son art à Vienne. L'Université a son observatoire, dont les instrumens ont été fabriqués en Angleterre. J'ai vu un quart de cercle qui a coûté, dit-on, 1,500 guinées.

Il est étrange, et cependant assez ordinaire,

que des hommes rigoureusement exacts aux minuties des pratiques ou opinions religieuses, observent très-négligemment les plus importans des devoirs moraux. Ce prélat, sur qui des rigueurs excessives, employées contre les paysans, ont attiré l'attention et la censure du gouvernement, a eu beaucoup de répugnance à acheter ses instrumens dans un pays d'hérétiques; on dit même, qu'avant de s'y décider, il consulta le saint pére et son consistoire.

On commençait à y former un musée d'histoire naturelle. J'y ai vu des oiseaux de Hongrie très-bien empaillés. Mais la négligence des inspecteurs et l'activité des *Dermestes lardarius et pellio* et *Ptini*, etc., ont réduit le tout presque en ruines. Le caractère du prélat ne pouvait pas convenir à l'Empereur Joseph, qui, en conséquence, ne fit rien pour seconder ses vues, et cet établissement n'est autre chose aujourd'hui qu'un collège pour le clergé.

J'ai visité le palais épiscopal, que j'ai trouvé misérablement meublé et dépourvu de toutes les commodités qui font aimer la vie. Tout y était glaçant, obscur, et dans le plus profond silence.

Quoique j'eusse des lettres de recommandation pour l'évêque, je ne fus point admis à l'honneur de le voir. Sa maladie servit d'excuse; mais il me fit inviter à dîner chez lui par le docteur Dosler, son médecin, dont j'ai reçu une infinité de politesses. L'évêque a, dans ses écuries, plusieurs très-beaux attelages. Tous ses chevaux ont été élevés dans des haras qui lui appartiennent, et ce sont les seuls êtres que j'ai vu autour de lui avec l'air du bonheur.

Erlau ne présente rien qui puisse inviter un étranger à y prolonger son séjour. La ville est, en général, fort mal bâtie; les seules maisons passables sont celles des chanoines. On y voit une tour construite par les Turcs, assez bien conservée. Dans la ville, on blanchit des cires,

et il y a, dans les environs, des tanneries où on prépare les peaux de chèvres en rouge, jaune et noir. On fait usage des deux premières pour les bottines des femmes, mais les couleurs ne tiennent pas.

CHAPITRE IX.

Manufacture de Salpêtre; Haras de l'évêque d'Erlau et ses laiteries; Magazins de sel; Fured; Grand Puszta; Accident étrange.

Je quittai Erlau sans regret; mais au lieu d'aller droit à Tokai, qui n'en est éloigné que d'une petite journée, comme c'était d'abord mon plan, on me conseilla de visiter les cantons situés au-delà de la Teis, où je pourrais mieux examiner les mœurs des anciens Hongrois, cette partie du royaume étant la moins civilisée. En conséquence, je m'éloignai des montagnes, et je me dirigeai vers la grande plaine : comme l'ingénieur du Comté et l'intendant de l'évêque suivaient la même route, je jugeai à propos de les accompagner.

Le dimanche, 16 juin, je partis après dîner, et traversai un pays plat couvert de bleds et de prairies, où on voyait de temps en temps un village. Je passai devant deux petites manufactures de salpêtre, qu'on extrait principalement de l'aire des chaumières ; mais les salpêtres étant un monopole entre les mains du Gouvernement, ces manufactures ne conduisent le procédé que jusqu'à la première crystallisation, et c'est dans cet état qu'il faut les livrer aux agens de la couronne, au prix qu'ils ont fixé ; ceux-ci les purifient et achèvent de les préparer. J'ai rencontré ici un grand nombre de cigognes ; c'était le temps où elles ont des jeunes, et leur affection pour leurs petits se manifestait par leurs mouvemens inquiets à l'approche des étrangers. J'observai dans différens endroits de très-gros tâs de fumier. Il y en avait qui semblait être là depuis très-long-temps ; il est probable qu'on l'avait jeté pour s'en débarrasser, car il y a dans la Hongrie des cantons où on ne fume jamais les terres. Le comité d'agriculture prétend que,

dans la plus grande partie de ce royaume, on ne se sert jamais d'engrais. Si vous en demandiez la raison aux véritables Magyars, ils vous répondraient que leur sol est déjà trop fertile. On y laisse toutefois comme ailleurs les terres se reposer la troisième année, et cette circonstance semble démentir l'assertion précédente; mais l'agriculture est encore ici dans son enfance. En peu d'heures, nous arrivâmes à Hedwig, où nous nous proposions de passer la nuit.

Cet endroit est un *Puszta* appartenant au prélat dont j'ai parlé. C'est ici qu'est son haras. Notre aubergiste était son inspecteur, et sa maison la meilleure, car il n'y en avait point d'autre. Il est chargé du soin de sept étalons et d'un nombre proportionné de jumens de race. Les étalons sont de la plus grande taille et très-beaux. Il y en a un anglais; les autres sont de différens pays de l'Allemagne, mais il n'y en a pas un seul de Hongrie. Je crois qu'en faisant l'éloge des chevaux de Hongrie, la plupart des écrivains les ont confondus avec les

chevaux qui servent de monture à la cavalerie hongroise. La race des chevaux hongrois est de trés-petite taille. Dans tous les haras que j'ai vus, les étalons et une grande partie des jumens avaient été amenés des pays étrangers; et les chevaux des hongrois riches sont tous étrangers ou d'extraction étrangère. Tous les murs ou clôtures de parcs étaient composés des fumiers inutiles qu'on empilait. L'inspecteur était allemand et conduisait le haras à la manière de son pays. On gardait les étalons dans des étables, et a l'âge de six mois, on séparait les poulains de leurs méres.

A environ un demi mille plus loin, nous trouvâmes la laiterie de l'évêque, composée de soixante dix à quatre-vingt vaches. Leurs étables sont les plus belles que j'aie jamais vues; elles forment un bâtiment continu de trois cents pieds de longueur: au centre il y a deux rangées d'étables pour les vaches, et des deux côtés sont celles des veaux. Quant à la laiterie proprement dite, elle est salement et misérablement tenue. L'evêque l'afferme à-peu-prés de

de la même manière que le comte Festiticht afferme ses moutons. Tout appartient à l'évêque, et il cède le produit des vaches, à condition que le fermier lui donnera annuellement pour chacune, trente livres de beurre et trois schelings (environ trois livres douze sous argent de France), au lieu de lait. Tous les veaux appartiennent à l'évêque; les pâturages sont à lui, et dans l'hiver, il fournit la paille nécessaire au bétail, mais point de foin.

Le lendemain, nous continuâmes notre route vers Poroslo, situé sur le bord de la Teis, et nous nous y rendîmes en moins d'une heure. Ici sont les magasins où on débarque et dépose les sels de roche qu'on tire du comté de Marmarus; ils descendent la rivière sur des radeaux fabriqués avec des piles de sapins, sur lesquels on les entasse comme des briques en larges carreaux de cinquante et jusqu'à cent livres de poids. Dans les temps pluvieux, les pertes du déficit sont très-considérables. On en dépose ici des quantités énormes. L'année dernière, on en descendit 118 mille cwt.:

mais ce port n'est pas le seul où on le débarque; on évalue la quantité de sels annuellement tirés des mines du comté de Marmarus à 600 mille cwt. D'ici, on les fait transporter dans les magasins royaux des villes où on les débite au public. Il y avait un grand nombre de chariots qui attendaient leur charge. On donne environ cinq sous, argent de France, par cwt. pour les conduire à Erlau, et quinze sous pour les conduire à Pest. Les sels de Marmarus, situés de ce côté-ci du Mont-Krapach, comme ceux de Viélitzka, qu'on trouve de l'autre côté, forment des paillettes pointues, et probablement des lits très-vastes, comme à Viélitzka. Comme on défait ici les radeaux pour les vendre, Poroslo est aussi un dépôt de bois. Le prix ordinaire de la plus belle pile de sapin est d'environ trois schelings, ou à-peu-près trois livres douze sous de France.

Nous trouvâmes dans le village une auberge dont l'apparence me donna l'espoir d'y obtenir des vivres, mais il ne dura pas longtemps: la vue de l'office le détruisit complé-

tement ; il était absolument vide. J'avais une lettre de recommandation pour monsieur Zombati, noble Hongrois, et cultivateur, nous allâmes lui demander à dîner. Il nous fit boire du vin d'Erlau très-peu inférieur au bon bourgogne. Après le dîner, mes compagnons retournèrent à Erlau, et je traversai la Teis, la plus grande rivière du royaume, après le Danube, pour me rendre à Fured.

Comme je ne venais chercher dans cette partie de la Hongrie, ni des beaux édifices, ni des arts dans leur perfection, mais des hommes et des mœurs agrestes, j'eus lieu d'être satisfait. Fured est une ville ou un village, composé de cinq à six cents maisons, qui n'ont point d'autre étage que le rez-de-chaussée : elles sont couvertes de roseaux et placées sans ordre. La ville est située auprès d'un marais, que les fréquens débordemens de la Teis convertissent en un immense lac. Les habitans sont laboureurs et pasteurs. Je dînai avec un d'eux, un noble, qui avait près de deux mille brebis, et cinq à six cents bêtes

à cornes. Ses brebis étaient en partie de l'espèce commune, qu'on nomme ici race allemande; mais le plus grand nombre étaient de race hongroise (*ovis strepsiceros*). Leurs cornes grandes et spirales, et leurs longues toisons, leur donnent une apparence fort singulière. Fured est renommé pour la fabrique des selles hongroises. Il ne me fut pas aisé de faire ici des informations, on n'y parle que le hongrois, et je ne pouvais faire un pas sans mon domestique. Le chirurgien du lieu est, je crois, le seul qui parle allemand. Comme cette ville est sur la route de Débretzin, une des villes les plus peuplées du royaume, où il se tient annuellement des foires très-fréquentées, je m'attendais à y trouver une auberge; mais je fus forcé d'avoir recours à la maison commune (1). Je trouvai

(1) Comme les auberges, quand on en trouve dans les petites villes et les villages, sont très-mauvaises, il y a presque toujours un bâtiment ou une chambre réservé pour traiter les affaires publiques, et pour recevoir ceux qui voyagent pour le service public.

une petite chambre fort sale, garnie d'un lit de paille. J'envoyai chercher des vivres et ne pus obtenir que des œufs et du beurre fait avec du lait de brebis. Ceci était absolument à l'Espagnole.

Dans la Hongrie, la dernière classe fait peu d'usage des auberges. J'en ai vu faire halte en grand nombre, comme les caravanes, auprès d'une ville, et y passer la nuit au grand air. Quelques-uns s'occupent de garder les animaux qu'ils font pâturer, et les autres dorment. Dans les manoirs des nobles qui m'ont reçu, il m'est arrivé souvent, lorsque je me levais matin, de trouver des domestiques mâles de la maison, qui dormaient tout habillés dans la cour sur des bancs, des tables, etc. Chez les paysans où j'ai couché, j'ai vu souvent le mari s'esquiver au moment du coucher, pour aller passer la nuit sous un appentis ou sur un tas de foin qu'il préférait à son lit. Il se trouvait plus fraîchement et à l'abri des puces. Les riches sont aussi, pour le coucher, beaucoup moins délicats que nous.

J'en ai connu un marié qui passait toutes ses nuits sur un sopha, entre deux peaux de Daim tannées. Il ôtait seulement son habit et ses bottes. Ils couchent tous avec leurs caleçons, et quelques-uns avec leur veste.

Le marais abonde en oiseaux d'eau; j'y portai mon fusil, mais je ne fus pas heureux; et comme il faisait de la pluie et du vent, je ne fus pas tenté d'y faire une longue séance. Les Hérons sont ici très-communs. Ils pâturent sur le marais, avec les Cicognes; mais ils n'ont point encore appris de celles-ci à faire leurs nids dans les toîts des chaumières. Il est d'usage à Fured, comme dans beaucoup d'autres pays de l'Europe, de conserver les grains dans des souterrains.

N'étant point du tout enthousiasmé de l'âge d'or, qui n'est autre chose que l'état de grossière ignorance, lorsqu'on le dégage des séduisantes fictions de la poésie, je fus bientôt las de mes observations; car la chaumière généralement considérée comme l'emblême de la paix et de l'innocence, n'est pas plus

l'asyle assuré du bonheur, que le palais fastueux qu'on suppose toujours habité par les soucis et l'inquiétude. Quant à moi, je considère comme heureux celui qui, avec un esprit éclairé, jouit de l'aisance et des commodités de la vie. Vingt-quatre heures passées à Fured, me parurent suffisantes, et je partis pour Débretzin.

Tout le pays qui sépare ces deux villes est un Puszta. Quoique la distance soit de cinquante milles, on n'y rencontre pas un seul village. Il y a seulement à mi-chemin, une assez bonne auberge. De temps en temps et à une très-grande distance, j'appercevais un clocher solitaire. C'est un désert immense et une partie de la plaine dont j'ai déja fait mention. Mais quoiqu'il y ait peu de terres labourées, le reste n'est pas perdu; car une immense quantité de bétail y trouve sa subsistance. Les vigoureux gardiens couverts de peaux de moutons brutes, passent avec eux plusieurs semaines de suite au grand air. C'est principalement parmi ces pâtres qu'il est

d'usage d'enduire *par propreté* leurs chemises de graisse de lard, ou de sain doux, au moyen de quoi ils peuvent les porter un été sans les blanchir. On assure que cette pratique les met à l'abri des vermines, qui dévorent la pauvre humanité.

On rencontre très-fréquemment, dans ces déserts, des oiseaux de proie d'une grosseur extraordinaire. Dans un seul endroit, j'en comptai quinze. Je crois que c'était des Vautours. Quelques-uns sont si hardis, qu'ils disputent les carcasses des animaux aux chiens des pâtres. Mon conducteur m'assura, qu'un pâtre avait tué depuis peu de jours, à coups de bâton, un de ces voraces oiseaux, qui avait forcé ses chiens d'abandonner un bœuf mort, dont ils faisaient leur pâture. Quelques parties de ce désert sont marécageuses, et les oiseaux d'eau y abondent. Je tirai de ma charrette, un *Glareolus austriacus.* Ils sont ici très-communs, et point timides. L'immensité de cette plaine, ses oiseaux de proie, ses

troupeaux et leurs rudes gardiens forment une scène fort extraordinaire.

J'étais à peine en route, lorsqu'à quelques pas de nous, un lièvre la traversa. Mon domestique secoua sa tête; m'étant apperçu qu'il marmottait entre ses dents, et qu'il avait l'air très-pensif, je lui en demandai le motif. Il me répondit, qu'il nous arriverait certainement un malheur à l'un ou à l'autre, car le passage d'un lièvre sur la route était un augure sinistre : il ajouta, qu'il avait vu personnellement des malheurs arriver à la suite de cet incident. Comme dans mes voyages, je n'en avais jamais éprouvé d'autres qu'un mauvais dîner, ou d'être quelquefois réduit totalement à jeûner, je ne fus pas fort inquiet d'un inconvénient auquel je commençais à m'accoutumer. Je lui répliquai, que j'aurais effectivement mieux aimé voir le lièvre á la broche ou sur un plat, que sur la route. Cependant sa prédiction ne tarda pas à se réaliser. Il faisait un vent très-fort, et lorsque nous arrivâmes à l'auberge du milieu de la route, mon

superstitieux valet ouvrit les portes de la grange pour y faire entrer ma charrette. Un coup de vent les referma, et mon malheureux domestique eut les pieds pris dessous et les doigts serrés entre les deux battans. Il resta dans cette situation douloureuse, jusqu'au moment où on vint lui donner du secours. Mon conducteur regardait froidement passer le bout de ses doigts sans faire le moindre mouvement pour terminer son angoisse. Je suis persuadé, que si à l'avenir cet homme voyait passer successivement trente lièvres sur la route, sans qu'il en résultât le moindre accident, sa crédulité pour ce présage n'en serait pas moins confirmée pour toujours, par celui qu'il éprouva dans cette occasion. J'ignore si cette superstition est connue chez nous, mais elle est très-ancienne; on la trouve dans un vieux Traité latin, sous le nom de *Logographia.*

CHATITRE X.

Débretzin; Université; Natron; Savon; Pain; Guba; Manufacture de Salpêtre; Bêtes à cornes; Cour de Justice.

L'EXISTENCE de Débretzin me paraît inconcevable. Je ne puis pas imaginer le motif qui a pu déterminer trente mille individus à fixer leur résidence dans un pays dépourvu de sources, de rivières, de matériaux pour la bâtisse et de bois de chauffage. Il est aussi éloigné de tous les vignobles. Quoique Débretzin soit réputé une ville, et en ait les privilèges, on ne doit cependant le considérer que comme un village; et c'est, je crois, le plus vaste de toute l'Europe; mais ce serait

une de ses plus misérables villes, quoique les habitans soient loin d'être dans l'indigence. Son enceinte est environnée d'une haie; les portes sont, comme celles de nos enclos, jonchées de ronces et d'épines. Les maisons, à l'exception d'un très-petit nombre, n'ont qu'un rez-de-chaussée; elles sont couvertes de chaume, et la pente des toits fait face à la rue : il n'y a point de pavés, mais dans le milieu des rues les plus fréquentées on a posé des poutres pour la commodité des piétons.

Les habitans sont pour la plupart calvinistes. Leur air et leurs vêtemens lugubres, joints aux mauvais temps qu'il a fait durant mon séjour, m'ont fait considérer cet endroit comme fort déplaisant. C'est ici qu'est placé le principal collège que cette secte a dans la Hongrie. Il est vieux, irrégulièrement construit, et fort mal entretenu. Il a beaucoup de l'apparence de nos maisons de charité, au moment où on se dispose à les détruire, pour en vendre les matériaux. Il est cependant sorti de ce misérable séminaire, non seule-

ment des hommes très-instruits, mais des génies qui se sont distingués par des compositions brillantes. Les étudians sont très-nombreux. Les *Togati*, les seuls qui logent dans le collège, sont au nombre d'environ quatre cents. Ils suivent l'étude des branches supérieures de l'érudition. Ils sont entassés au nombre de huit dans une petite chambre, mais chacun a séparément son lit. Il y a environ un mille de jeunes écoliers qui ne passent au collège que les heures d'études; c'est à-dire, trois heures le matin, et autant après le dîner. Comme il n'y a que quatre professeurs, neuf d'entre les *Togati* enseignent les jeunes écoliers sous leur inspection, et reçoivent des parens de leurs disciples, une petite douceur qui, toute mince qu'elle pourra paraître, a cependant suffi jadis, pour récompenser des héros : elle consiste en un plat qu'on ajoute à leur repas frugal. Chaque professeur reçoit annuellement pour salaire, environ quinze cents livres, argent de France. J'ai été invité, je

crois, par leur chef, à un exercice des *Togati*, et il jugea à propos de leur faire chanter des pseaumes. Je trouvai qu'ils avaient de vigoureux poumons, et la voix très-sonore. La bibliothèque est à l'unisson du reste de l'établissement. Je n'y ai apperçu que des livres classiques, des ouvrages scholastiques et des Traités de théologie couverts de moisissure. Il y a, je crois, deux ou trois dents d'Eléphant, avec la tête et les cornes d'un Elan, qu'on a trouvés, dit-on, dans la Teis. Je ne voudrais pas pour le plaisir de raconter une anecdote, citer un fait faux et offensant; mais c'est ici, ou je me trompe fort, qu'un cours d'histoire a duré si long-temps, qu'à la fin de la neuvième année, le professeur n'en était encore qu'au moyen âge.

Indépendamment de son collége, Débretzin est renommé par ses manufactures de savon, son pain, son *Guba*, ses pipes, et ses quatre foires annuelles. Telles sont les sources de la richesse de ses habitans; mais on ne doit pas toutefois omettre l'industrie de la cour du

district, dont les membres s'enrichissent, dit-on, en vendant la justice.

On transporte ses savons dans toute l'étendue du royaume, et même dans les pays étrangers. On le tire de l'Alkali minéral ou Natron, qu'on nomme ici *Székso*. Dans différens cantons de la Hongrie, mais particulièrement dans les environs d'un lac, près Kis-Maria, qui n'est qu'à quelques milles de Débretzin, on le trouve comme une efflorescence sur les sols sablonneux. On ne le purifie point; on n'y fait même aucune espèce de préparation : on s'en sert tel qu'il est, après avoir été gratté et enlevé du sol. Voici le procédé dont on fait usage pour les savons : on jette le Natron dans une cuve enchassée dans la terre, et ou verse dessus de l'eau bouillante; on y ajoute un lait de chaux, et lorsque les parties hétérogènes sont tombées à fond, la lessive est faite. Les autres ingrédiens, comme la graisse, se fondent à l'ordinaire dans une chaudière de cuivre fort évasée vers les bords. On n'emploie point

d'*Axungia*. On joint ensuite par bassinée la lessive à la graisse fondue. Après les avoir fait bouillir ensemble, on enlève le savon imparfait ; on le mélange de la graisse avec la lessive, qu'on jette dans une autre cuve, après quoi on verse de nouvelle eau dans celle qui est dans la chaudière, où on remet ensuite ce qu'on en avait enlevé ou écumé, et on recommence plusieurs fois cette opération. J'ignore si cette répétition dépend ou non de la grandeur ou petitesse relative de la chaudière. Vers la fin de l'opération, on y ajoute peu à peu une dose de sel commun. Lorsque le savon a bouilli suffisamment, on le verse dans des coffres ou caisses de bois, doublés de grosse et forte toile. Les caisses ont à-peu-prés trois pieds de longueur, autant de profondeur, et un pied et demi de largeur. Lorsque le savon est froid, on le partage en quatre carreaux, ensuite on le subdivise et on l'emmagasine.

J'ai fait beaucoup de questions aux ouvriers, relativement à la proportion des matières; mais

mais je n'ai pas pu extraire de leurs réponses un procédé exact, et il m'a paru qu'il y avait chez eux plus d'ignorance que de répugnance à satisfaire ma curiosité. Ils mettent plus ou moins d'un ingrédient, si cela leur semble nécessaire. Deux d'entre eux m'ont donné les proportions suivantes, qui diffèrent de fort peu de chose.

Le premier.

Graisse.	7 cwt.
Natron impur	8 *kibles.*
Chaux vive.	1 ½ cwt.
Sel commun	1 cwt.

L'autre.

Graisse	9 cwt.
Natron impur	9 *kibles.*
Chaux vive	1 ½ *kible.*
Sel commun	1 cwt.

Le Kible est une mesure qui contient huit mille six cents cinquante-six pouces cubes.

Le savon est blanc, spongieux et très léger. La quantité des grandes chaudières employées

pourra donner une notion de la quantité qu'on fabrique dans cette manufacture. Il y a soixante-dix grandes chaudières.

Jamais je n'ai mangé du pain plus blanc, plus léger ou de meilleur goût, que celui qu'on fait à Débretzin, et je n'ai jamais vu ailleurs des miches aussi volumineuses. Si je ne craignais pas qu'on m'accusât d'abuser, comme tant de voyageurs, de la crédulité de mes lecteurs, je dirais qu'elles avaient un pied et demi cube (1). Comme on ne se sert

(1) L'auteur dit *near half a yard cubed*; et la mesure que les Anglais nomment *yard*, a trois pieds de longueur; ainsi, moitié de cette mesure fait un pied et demi. La surprise de l'auteur est elle même très-surprenante de la part d'un voyageur qui a visité presque tous les pays de l'Europe. S'il allait dans nos campagnes, il y verrait des miches plus volumineuses que celles de Débretzin : mais il ne songeait probablement qu'aux insipides miches de Londres. Des jouissances de cette ville il faut rayer celle d'avoir du bon pain et de bonne eau : le vin y est très-cher, et le commun est détestable.

point ici du levain, considéré ailleurs comme un ingrédient si indispensable, et qu'on y substitue une masse sèche, facile à transporter, et qu'on conserve pendant sept à huit mois, je crois servir mon pays, en donnant ici le détail du procédé des boulangers de Débretzin. Pour composer le ferment qu'on substitue au levain nouveau, on prend deux bonnes poignées de houblon, qu'on fait bouillir dans quatre peintes d'eau. On la verse sur autant de son de froment qu'elle en peut complètement humecter; on y ajoute quatre à cinq livres de levain, et lorsque ceci est médiocrement chaud, on pétrit la masse pour en bien mêler les différentes parties. On dépose ensuite cette masse dans un droit chaud durant vingt-quatre heures, après quoi on la divise en morceaux de la grosseur d'un œuf de poule, ou d'une petite orange ; on les place sur une planche, et on les fait sécher à l'air; mais il ne faut pas qu'elles soient exposées au soleil. Lorsqu'elles sont bien sèches, on les met de côté pour s'en servir, et on les

conserve au-delà d'une demi-année. Telle est la sorte de levain qu'ils emploient, et voici la manière de s'en servir. Pour faire six grosses miches, on prend six de ces boules, qu'on fait dissoudre dans sept à huit pintes d'eau chaude; on verse l'eau à travers un tamis dans la huche, et on y verse encore environ trois pintes d'eau chaude à travers le tamis; on exprime bien ce qui y reste; on mêle cette liqueur avec la quantité de farine nécessaire, pour former une masse du volume d'une grosse miche. On la saupoudre de farine; on pose dessus le tamis avec ce qu'il contient; après quoi, on couvre le tout chaudement, et on le laisse jusqu'à ce qu'il soit levé suffisamment. Lorsque la surface commence à craquer, le levain est fait. Alors on y verse quinze pintes d'eau chaude, dans lesquelles on a fait dissoudre six poignées de sel. On les passe à travers le tamis, on y ajoute la farine nécessaire, et on mêle et pétrit le tout avec le levain. On le laisse chaudement couvert pendant une heure;

après quoi, on en forme des miches qu'on laisse dans une chambre chaude, durant une demi-heure, et on les place dans le four, où elles restent deux ou trois heures, en proportion de leur volume. Ce levain ou ferment offre l'avantage de pouvoir en fabriquer à la fois une quantité considérable, et de le conserver pour s'en servir au besoin. Ne conviendrait-il pas d'en adopter l'usage sur les vaisseaux, et dans les armées, lorsqu'elles sont en campagne?

Le *Guba* est, je crois, un article particulier à la Hongrie; on n'en fait que dans un petit nombre de cantons de ce royaume. Il est fort commode pour ceux que leurs occupations exposent habituellement aux injures de l'air, comme les bergers et les pâtres, dans les saisons rigoureuses. On peut en fabriquer par-tout où on élève des brebis à longues toisons. Il imite parfaitement la peau d'un mouton. La chaîne est presque aussi grosse que le tuyau d'une plume de Corbeau, et filée un peu ferme. La trame est au contraire,

filée très-lâche, et presque aussi grosse que le petit doigt. On la monte sur une pièce de bois d'environ un pied et demi, dans le sens de sa longueur; c'est ce qui sert de navette. Quoique la pièce n'ait que trois pieds de large, deux tisserands travaillent sur le même banc. Ils ne se servent point de *temples* (1), et les métiers n'ont que deux marches. Cette étoffe a ceci de particulier, qu'après chaque quatrième tour de la navette; c'est-à-dire, après le quatrième fil, le tisserand introduit avec ses doigts une petite mèche de la longue laine de *l'Ovis Strepsiceros*, ou brebis de Hongrie. Il la passe latéralement dessus et dessous les quatre fils de la chaîne. Un bout de la mèche passe à peine visiblement, et c'est là sa base; mais de l'autre côté, il en passe quatre à cinq pouces, qui pendent comme sur le dos de la brebis. Ainsi il n'y a

(1) J'ignore ce que peut signifièr ce mot, que l'auteur a écrit en lettres italiques. *Temples* n'est ni anglais ni latin.

qu'une mèche pour quatre fils de la chaîne, et une rangée de mèches pour quatre fils de la trame. Mais comme à chaque tour de la navette, les deux tisserands font passer leurs mèches dans un fil de plus de la chaîne vers la droite, il en résulte que toute l'étoffe est couverte de mèches également. Lorsque le Guba est tissu, on l'envoie dégraisser dans les sources chaudes de Gross-Wardein; et c'est, je crois, la seule façon qu'on lui donne. On le teint ensuite, et généralement en noir. Cette étoffe, qui ne sert qu'à la dernière classe du peuple, coûte environ une demi-guinée, lorsqu'elle est convertie en habit à la matelotte ou en manteau. On en fabrique de plus belles avec la laine des agneaux ou des jeunes moutons. On teint ces dernières en bleu. L'apparence n'en est pas désagréable; on s'en sert l'hiver au lieu de fourure, et elles coûtent à peu près le triple de l'espèce commune.

A deux pas de la ville, il y a une manufacture impériale de salpêtre. Ce sel n'est point le produit d'un mélange artificiel de végétaux

et de substances animales. On ramasse le sol des environs, et on en forme des tas de vingt pieds de longueur, six pieds de hauteur, et autant de largeur, mais moins larges vers le haut qu'à la base. Comme le salpêtre paraît sur la surface, on le gratte et on le brosse de dessus le sol, et on le jette dans des tonnes dont les fonds sont garnis de paille et d'un robinet ou fontaine. On y verse de l'eau, qui dissout la matière saline, et, filtrant doucement à travers la paille, sort par le faucet ou robinet, et coule dans le réservoir. Il y a une infinité de ces tonneaux. On repasse la lessive sur de nouvelles matières, jusqu'à ce qu'elle soit imprégnée suffisamment. On la fait ensuite évaporer, crystalliser et purifier dans d'autres manufactures. Le directeur était Allemand. Ici, la principale occupation est de purifier ce qu'on reçoit des petites manufactures, telles que celles que j'ai vues entre Erlau et Hedwig. D'environ mille cwt. qu'on envoie annuellement au magasin impérial de Cashaw, on ne tire d'ici que deux cents cwt.;

le reste y vient brut, et on l'y purifie. On le paie dans cet état aux petites manufactures à raison de trente-huit schelings pour le cwt. d'une espèce, et quarante-six schelings pour le cwt. de l'autre espèce.

Les bêtes à cornes sont aussi une source de richesse pour la ville de Débretzin. Mr. Korabinsky cite dans son Lexicon, comme une preuve de la profusion de ses troupeaux, un nommé *Biro*, qui conduisait souvent jusqu'à dix mille de ces animaux dans la commune voisine. Il ajoute qu'en 1739, lorsque la rigueur et la longue durée de l'hiver occasionnèrent une disette de fourage, et forcèrent d'en détruire plus de huit mille, on ne s'apperçut pas de la diminution des bêtes à cornes.

Les quatre grandes foires annuelles y attirent un grand concours d'étrangers, et il en vient aussi beaucoup pour suivre leurs procès à la cour *Districtuelle*. Il n'y a dans toute la Hongrie que quatre tribunaux de cette espèce. Toutes les causes civiles de la noblessse

sont du ressort de cette cour, dont les membres ont adopté l'usage honteux de recevoir des *incidens*. Qu'est-ce que des incidens, me dira peut-être mon lecteur? Sont-ce des présens pour les séduire? A dieu ne plaise. Ce sont seulement des petits cadeaux pour inviter les juges ou les rapporteurs à examiner plus soigneusement l'affaire. Ces *incidens*, car je ne peux pas me permettre de leur donner un autre nom, forment la plus forte partie des revenus des membres de cette cour. Les tribunaux de Bude ne sont pas plus délicats, et comme les causes qu'on leur présente, sont plus importantes, leurs *incidens* sont aussi plus considérables.

Je ne fus jamais si surpris, que lorsque, dans les villes de la France où il y avait des parlemens, je vis des plaideurs faire leur cour à Mr. le premier président et lui présenter des lettres de recommandation; ceci n'était point un secret, mais un usage reçu, qui se pratiquait ouvertement. Si dans les pays où la justice est impartialement administrée, les par-

ties perdantes imputent trop souvent leur malheur, non à l'injustice de leur cause, mais aux vices de la loi et à la partialité des juges, quelle doit naturellement être leur opinion ici, où il faut venir, l'argent à la main, solliciter la justice? Je ne sais pas bien exactement en quoi consiste le salaire fixé de chaque juge; je trouve 80 livres sterlings, (environ 2000 livres argent de France,) inscrites sur mon journal. Monsieur Keresztury, dans son *Introductio* etc., porte à 250 livres le salaire du président, à 150 livres celui du premier assesseur, à 120 livres celui des neuf autres, et à 80 livres les gages de chaque secrétaire. Mais ce réglement avait été établi par Joseph II, et j'ignore s'il a survécu à la ruine de son système judiciaire.

Je ne fus pas médiocrement surpris de rencontrer ici quatre ou cinq particuliers, entr'autres deux professeurs, qui avaient visité notre isle. Les ministres Calvinistes ont pour usage de faire une tournée dans un pays protestant. Les uns vont en Hollande, d'autres

en Suisse, et d'autres en Angleterre. Le pasteur Benoît parle facilement la langue des Bohémiens, qu'on nomme *Ziguiners* en Hongrie. Il m'assura qu'il en avait trouvé en Angleterre qui l'entendaient très-bien, quoiqu'ils fussent nés dans notre isle et qu'ils n'en fussent jamais sortis. Le docteur Vesprim, le plus vieux médecin de la ville, avait fait une partie de ses études à Edinburgh.

Débretzin a une auberge assez passable. Dans ce pays, les voyageurs portent souvent avec eux leur lit de plume, et l'aubergiste n'a qu'un bois de lit à leur fournir. Probablement c'était autrefois l'usage en Allemagne; car, encore aujourd'hui, dans quelques cantons, les voyageurs portent une valise ou portemanteau, qu'on nomme Bettsack (1). En sortant de Débretzin on trouve des vignes; mais elles produisent du vin fort médiocre.

(1) En anglais *Bed*, et en allemand *Bet*, signifie un lit.

C'est assurément la dernière ville que je choisirais pour ma résidence. Tout y a l'apparence aussi lugubre que les calvinistes qui l'habitent. Il faut aller chercher de l'eau à plus d'un quart de mille, et des pierres pour les bâtisses à Gross-Wardein ou à Tokay.

CHAPITRE XI.

Gross Wardein ; Assemblées du Comté ; Bains chauds ; Natron ; Ziguiners, etc.

Je m'étais proposé de borner mon excursion vers l'Orient, à Débretzin ; mais ayant appris que des hautes montagnes que j'appercevais, étaient situées proche de Gross-Wardein, une journée de marche me parut trop peu de chose pour me priver du plaisir d'en faire l'examen. Je m'y décidai d'autant plus volontiers, que par ce moyen j'aurais vu les montagnes qui environnent la grande plaine à l'Orient et à l'Occident. Comme le baron de Voray, qu'un procès avait amené à Débretzin, était sur le point de retourner chez

lui dans le comté d'Arad, nous convînmes de partir et de voyager ensemble.

Le dimanche, 23 juin, je quittai le lugubre Débretzin et traversai un pays semblable à celui de ma dernière journée, en y arrivant; il était toutefois plus peuplé. Je passai dans plusieurs grands villages, mais la route était détestable. Près d'un marais, entre Bogash et Kis-Maria, on voit encore quelques restes d'une des forteresses du fameux Botskay. Ce *patriote* était si zélé et si peu scrupuleux sur les moyens qu'il employait pour l'exécution de ses desseins, qu'il appela à son secours, les *Turcs* et les *Tartares*. Nous arrêtâmes à Kis-Maria, où nous dînâmes assez passablement, parce que le baron avait eu la précaution de faire prévenir le juge de son arrivée. Ce petit village, où Botskay prit naissance, lui appartenait; lorsqu'il fut élu prince de Transylvanie, il affranchit ses paysans et en fit des hommes libres.

A mesure que j'avançais, mes montagnes semblaient s'éloigner. En arrivant à Gross-

Wardein, je trouvai que celles dont on m'avait parlé, n'étaient que des collines, et que les montagnes que j'avais apperçues de Débretzin étaient celles qui séparent la Hongrie de la Transylvanie. Il fallait encore un jour de marche pour m'y rendre. La pauvreté de la langue Allemande fut en partie la cause de cette méprise. *Berg*, signifie une colline et une montagne; j'ai souvent trouvé ces deux dénominations confondues et mal appliquées dans des traductions allemandes.

Je ne regrettai point toutefois cette méprise. Gross-Wardein est une des plus jolies villes de la Hongrie, et à tous égards le contraste de Débretzin. Tout y a l'air de la gaieté. On entendait de la musique dans toutes les maisons. Les guinguettes et les jeux de boules étaient remplis. Les habitans sont catholiques; c'était un dimanche, et par conséquent un jour consacré aux amusemens.

J'allai immédiatement faire une visite au lieutenant ou *Vicecomes* du comté. Quoique je n'eusse point de lettre de recommandation à

à lui présenter, il me reçut de la manière la plus obligeante; et j'eus à me féliciter de ma chance; car j'appris qu'il devait y avoir le lendemain une assise ou assemblée du comté. On m'invita fort poliment à m'y trouver, et à dîner avec les membres. Après avoir fait cette démarche, je commençai mes recherches minéralogiques; mais je ne trouvai point, comme du côté occidental de la plaine, des roches de Breccia et de Porphyre, je n'apperçus même rien qui pût me faire supposer leur existence. Dans les ruisseaux et dans le lit de la rivière, je trouvai des parcelles de pierre à chaux. Les bâtimens étaient construits avec des pierres de sable.

Le lendemain je me rendis au lieu de l'assemblée; elle était fort brillante. Tous les membres, élégamment vêtus de leur habit national, me prodiguèrent les attentions; mais comme ils parlaient Hongrois, je n'entendis pas un mot de leurs délibérations. Les regards et le ton de voix de quelques-uns me firent présumer qu'ils n'étaient pas contens. Ils rou-

laient de temps en temps entre leurs doigts leurs moustaches ; mais il n'y eut ni trouble ni confusion, les affaires furent traitées paisiblement. Vers les deux heures nous nous mîmes à table. Ce fut le lieutenant qui traita l'assemblée.

Les manières, les coutumes et la cuisine allemandes prévalent ici comme dans presque toute la Hongrie. Avant de s'asseoir à table, on reste autour un instant debout, et chacun fait ou est censé faire en particulier sa prière, qu'on nomme *les grâces*. Vers la fin du repas, qui dura long-temps, on fit passer quelques verres de fort bon vin, après quoi nous nous levâmes et chacun derrière sa chaise marmotta encore des prières. Nous passâmes ensuite dans une autre pièce, où on servit le café.

On me présenta à l'évêque et au prévôt, le comte Saver, qui m'invitèrent l'un et l'autre à dîner pour le lendemain. L'évêque m'a paru un galant homme ; il fournit les auberges de vin fort passable. Ce n'est ni à sa naissance, ni

à des protections qu'il est redevable de son épiscopat. Il faisait les fonctions de chapelain dans un régiment, lorsque Joseph II. l'éleva sur ce siège, autrefois très-riche, mais alors fort endetté, par la mauvaise administration du précédent évêque. Son revenu net est aujourd'hui d'environ cent mille livres (argent de France.) Le palais épiscopal est vaste, mais point achevé. Dans l'église, on voit les tombes des rois de Hongrie, et entr'autre celle de St.-Ladislaus. Par respect pour cette tombe, lorsque le roi de Pologne Uladislaus vint ici de Débretzin, avec l'empereur Sigismond, il fit à pied ce trajet.

Dans l'après-midi je visitai les bains chauds, situés à environ quatre ou cinq milles de GrossWardein. Les uns sont couverts d'un hangard, et les autres en plein air. Ici je vis des tableaux fort étranges. C'est à GrossWardein, comme on peut le voir sur la carte, que le district de la Hongrie, habité par les Wallachiens, commence. La dernière classe des habitans de cette ville appartient en grande

partie à cette nation, professe la religion Grecque et suit le vieux style. Ce jour-là était la Pentecôte des Wallachiens, et ils vinrent en foule jouir ici du plaisir et de la salubrité des bains. Ils étaient presque tous pleins, et présentaient une scène, dont je n'entreprendrai point la description. Des figures et des peaux de tous les âges, les sexes et les couleurs, se lessivaient dans ces eaux salutaires. D'après ce que j'ai dit précédemment des bains de Bude, il est sans doute inutile de répéter que le sexe féminin ne conservait qu'une juppe et point de chemise. Quelques-uns de mes lecteurs seront peut-être disposés a envier ma bonne fortune; mais je puis leur certifier qu'en général ce spectacle était très-dégoûtant. Je dois toutefois avouer, que dans un bain particulier, j'en contemplai un très-séduisant; c'était une fille d'environ dix-huit ans, de la plus grande beauté, qui déployait tous les charmes de la jeunesse et de la fraîcheur (1).

(1) L'auteur fait ici une description un peu trop énergique de la baigneuse et de l'émotion qu'il éprou-

Hélas ! pourquoi la bénigne providence a-t-elle mis tant de contrariété entre nos desirs et nos devoirs ! Pourquoi a-t-elle mis tant d'obstacles à nos plus délicieuses jouissances ! Mais ces obstacles ne sont pas peut-être son ouvrage. C'est sans doute la ridicule invention des aveugles humains, qui ont la sottise de troquer le vrai bonheur pour des mortifications inutiles. Que deviendraient les plaisirs de ce monde, si on en supprimait l'amour ? C'est lui qui les embellit tous, et qui aide à supporter les peines et les dégoûts de la vie. Sans lui, nous serions des enfans qui s'amusent de fastidieuses niaiseries, ou des êtres mornes, qui attendent impatiemment la fin de leur lugubre existence.

va ; et comme, dans le compte favorable que les papiers anglais ont rendu de son ouvrage, on ne lui fait d'autre reproche que celui d'avoir inséré dans un ouvrage sérieux des anecdotes trop obcènes, j'ai cru pouvoir et devoir supprimer ces passages dans ma traduction. L'imagination de mes lecteurs suppléera facilement, dans cette occasion, à mon silence.

J'étais trop ému de l'éblouissant objet que je venais de contempler, pour pouvoir porter mes regards sur des reptiles. La nymphe du bain me fit perdre un serpent que j'avais tué près de la décharge des eaux chaudes, et déjà examiné en partie. Je crois que c'était une *Natrix longissima*, dont Laurentius fait mention. Si je l'avais examiné un peu plus soigneusement, je pourrais peut-être assurer qu'il était de l'espèce de la *Natrix vulgaris ;* car ce serpent ou cette vipère, n'était pas totalement conforme à la description de Laurentius, il avait des yeux fort différens.

On fait ici des efforts pour propager la culture des vers à soie. L'année dernière on recueillit dans le comté, pour environ cinq cents livres sterlings de soies, et quelques rubaniers attirés de Vienne sont venus la travailler. On essaie aussi de purifier le Natron, dont cette partie de la Hongrie produit une grande abondance. On m'en donna quelques échantillons très-beaux, mais sans pouvoir



Effroyable chatiment infligé á un chef de rebelles, dans le XVI.eme Siecle.

Dessiné et Gravé par F. Huot.

m'en dire le prix, et c'est toutefois l'article essentiel pour le commerce.

Je visitai les prisons, et j'eus le déplaisir de les trouver remplies. Les Wallachiens sont le peuple le moins civilisé et le plus féroce de la Hongrie. On est forcé d'exercer avec eux la justice dans toute sa rigueur; en 1785, ils se révoltèrent dans la Transylvanie et menacèrent un grand nombre de nobles. Leurs prêtres, qu'ils nomment des *Popes*, sont excessivement rustres; on calcule généralement, que dans vingt exécutions, il y a toujours un *Pope*. On leur infligeait les supplices les plus horribles; on les empâlait, on les écorchait, etc. etc. Mais les tortures les plus effrayantes, dont j'aie jamais entendu parler, sont celles qu'on fit endurer aux chefs qui, dans le seizième siècle, conduisirent les paysans révoltés dans le Banat. Ils sont trop abominables pour me permettre de les décrire. Le principal chef, en qualité de roi, fût placé sur un trône de fer rougi au feu, avec une

couronne sur la tête et un sceptre dans sa main, de même métal et préparés au feu de même. Dans cette épouvantable situation, il était à moitié rôti, lorsqu'on amena neuf de ses principaux complices, qu'on avait laissés plusieurs jours sans leur donner le moindre aliment. On les menaça d'être massacrés tous à l'instant, s'ils ne mangeaient pas leur roi prétendu; six obéirent et le dévorèrent : les trois autres refusèrent et furent immédiatement hachés en morceaux. Durant ces tortures, dont l'idée seule fait horreur, le malheureux intrônisé ne poussa pas un seul gémissement.

J'ignore si quelque Anglais avait paru avant moi à Gross-Wardein; mais on m'y traita comme un personnage de conséquence. Je reçus de toutes parts des invitations; et le *Vicecomes* ou lieutenant du comté, m'offrit tous les secours qui dépendaient de lui, si je voulais faire l'examen des montagnes qui avoisinent la Transylvanie; mais je n'avais pas

malheureusement le loisir d'étendre plus loin mon voyage, et je fixai mon départ au lendemain. Le matin arriva, il commençait même à s'écouler et mes chevaux n'arrivaient pas. Le juge ou son substitut s'était enivré et avait oublié d'avertir les paysans; au moyen de quoi il ne me fut pas possible de partir avant dix heures. Je pris la route sur laquelle j'étais venu et je retournai à Débretzin. Je fis une pause au lac proche de Kiss-Maria, où l'on ramasse et purifie le Natron; mais il n'y a rien de curieux dans cette opération. On ramasse le *Székso* sur les bords du lac et dans quelques autres endroits : dans les temps secs, lorsque les eaux du lac sont basses, elles sont aussi fort chargées de Natron. Un *kible* de Székso ou Natron impur, se vend pour deux schelings et huit sols (environ 3 livres 4 sols de France) et six *kibles* rendent à-peu-près cent livres pesant de Natron purifié. Mr. Ruckert dit, dans *Chem. de Crell Ann. de 1792*, que 10,000 cwt. de pur Soda ou Natron,

pourraient être fabriqués annuellement et vendus au même prix de la potasse; c'est-à-dire, dix mille tonnes, chacune du poids de cent livres, si je ne me suis pas trompé dans ma note. Il parle sans doute dans cette occasion de la totalité de la Hongrie.

Je ne passai qu'une nuit à Débretzin; le lendemain je m'acheminai vers Tokay, où j'arrivai à environ quatre heures après-midi. Je traversai le district des Haidugues, composé de six à sept villes, et d'environ vingt-deux mille habitans. Ils sont les descendans de quelques troupes qui, vers la fin du dernier siècle, s'établirent ici à la fin de la guerre et obtinrent des terres, à condition de faire le service militaire. Ils ont leurs propres magistrats et sont indépendans du gouvernement du comté. A en juger par l'extérieur, ils ne sont pas plus opulens que leurs voisins. De Débretzin à Tokay, le pays est plat, et fait partie de la grande plaine : on y trouve assez fréquemment des cultures du bled de Turquie; mais,

en général, la terre est couverte de prairies. Près de la route, je rencontrai une nombreuse bande de Bohémiens ou Ziguiners. Cette race abonde en Hongrie, et ils y vivent en vagabonds comme ailleurs. Plusieurs des derniers rois de Hongrie ont essayé de les accoutumer à un genre de vie plus sédentaire, mais sans succès. Les uns font le métier de ménetrier, d'autres celui de chaudronnier, et rôdent d'un pays à l'autre; mais ils ne se rassemblent plus comme autrefois en troupes de plusieurs milles. Il y a peu d'années, (ce fut, je crois, sous le règne de Joseph II,) qu'on en condamna, comme anthropophages, une vingtaine, qui furent exécutés dans le grand comté de Hontor. Cette expédition était malheureusement terminée, lorsqu'on commença à soupçonner que les juges avaient prononcé un peu trop légèrement leur sentence. Avant 1418, on n'en avait point vus en Hongrie. Personne n'a pu m'informer de leur nombre; mais, lorsque le comté de Buccovine fut cédé à l'Autriche,

parmi ses soixante-dix mille habitans, on comptait mille Bohémiens.

La marmotte sans oreilles, (*Citillus*,) avait déja commencé ses déprédations dans les grains, quoiqu'ils fussent encore verds; à l'entrée de leurs terriers, il y avait des tas d'épis et de paille.

CHAPITRE XII.

Tokay ; Ses Vignes et ses Vins ; Son Sol ; Lithologie ; Magasins de Sel.

On supposera naturellement qu'une ville située sur un sol fertile, au confluent de deux grandes rivières, doit être riche. Pourquoi cela n'est-il pas ? je l'ignore ; mais Tokay n'est qu'une petite ville misérable, quoiqu'elle réunisse ces avantages. L'auberge est si mauvaise, que le directeur du magasin des sels, pour qui j'avais une lettre de recommandation, ne voulut pas souffrir que j'y logeasse : il me conduisit dans sa maison, où je fus parfaitement bien traité jusqu'à mon départ.

Tokay a cela de commun avec un grand nombre de personnages de ce monde, qu'il

tire sa gloire du mérite des autres. Son canton ne produit qu'une très-petite partie de l'excellent vin qui porte son nom. Il a eu la chance de le donner à un district montueux, qui s'étend à près de trente milles vers le Nord ; mais sa largeur est beaucoup moins considérable. Dans ce district, on trouve Tarczal, Zombor, Made, Ratka, Talya, Szanto, Keresztur, Kiss-falu, Benye, Tolcsva, Liszka, Horvati, Zsadany, Vamos-Uifalu, Olaszi, Patak, Karoly falva, Trautzon falva et Uihilly. Quelques-unes de ces villes sont beaucoup plus grandes que Tokay, et produisent des vins d'une qualité tout aussi supérieure. Mais Tokay n'a pas toujours joui de cet honneur. Nicolas Olaüs, qui écrivit dans le seizième siècle, ne compte pas le comté de Zemplim, dans lequel est Tokay, parmi ceux qui produisent le meilleur vin ; il ne fait mention que de Sermia, Sumeg, Barony, Presburgh, Oedenberg, Heves, Borsod, Abauivar, Vesprim et Salad ; il parle cependant de Szanto et de Liszka, qui appartiennent au district de

Tokay, et il dit : « *Oppida vini optimi feracia.* » Il paraît que Tokay acquit cette renommée sous le gouvernement de Rakotzy, qui transportait ici les vins qu'il tirait de son district.

Les vins connus dans les pays étrangers sous le nom de Tokay, sont d'une espèce particulière, dont les différens cantons de ce district ne font qu'une très-petite quantité, et qui, même sur les lieux, se vendent très-cher; on nomme cette espèce *Ausbruche* : on le fait au moyen d'un mêlange de raisins à moitié secs, qu'on joint aux raisins ordinaires. Comme la manière de cultiver les vignes dans le célèbre pays de Tokay, pourra intéresser la plupart de mes lecteurs, je consacrerai à cet objet une partie du présent chapitre : je commencerai par le plantage des vignes, et je finirai par les procédés qu'on emploie pour donner au vin sa plus grande perfection.

Lorsqu'on a planté une vigne, on abat la tête du sep au dernier nœud ou bourjeon, à environ un travers de main de la terre, et au

printemps on arrache soigneusement les repousses. La souche prend par ce moyen de la force, croît tous les ans et devient quelquefois trés-grosse. La bonne grosseur est celle de la tête d'un enfant. Lorsque la vigne a récompensé par ses fruits les peines du cultivateur, c'est-à-dire, aprés la vendange, qu'on fait ici vers la fin de l'automne, on couvre les souches d'environ un pouce ou deux de terre, et chacune a alors l'apparence d'une taupiniére. Le cultivateur veille avec grand soin sur les ouvriers qui font cette opération, dans la crainte que la gelée ou la neige n'empêche de l'exécuter. On couvre jusqu'aux branches dont on se propose de fairedes rejétons. Quelques vignerons tirent de terre les échalats ou soutiens, et les mettent en tas; d'autres les laissent en terre. Dès que l'hiver est passé, et que le temps devient plus doux, c'est-à-dire, vers le milieu et quelquefois au commencement de Mars, on découvre les souches et on donne à la terre une façon ou un labour. Ensuite, le premier ouvrage est de dres-

ser

ser la vigne, ce qu'on fait dès que la saison le permet; vers la fin de Mars ou au commencement d'Avril. Les hivers rigoureux et les gelées du printemps font souvent du ravage dans les vignes, et pour remplacer les seps qui périssent, il faut en élever de nouveaux. Ceci se fait de différentes manières. On transplante, ou plus communément on plante les tailles des seps dont on connaît la qualité, et c'est cette opération qui suit celle dont je viens de rendre compte. On plante la taille dont on abat la tête, à environ un pied en terre avec un peu de fumier dans la fosse, et on ne laisse hors de terre qu'un bout d'environ un travers de main, qu'on recouvre légèrement jusqu'à ce qu'il commence à pousser. Au printemps il n'y a plus rien à craindre. D'autres élèvent des rejétons. Ils creusent ou vident la terre autour de la souche et de ses racines, à environ un pied et demi de profondeur; ensuite on rabat les rejétons, on les couvre de terre mélangée avec un peu de fumier, qu'on presse fortement, en la foulant

aux pieds, de manière que les bouts des rejétons ne sortent de terre que d'environ deux ou trois pouces. Chacun de ces rejétons produit avec le temps un sep ou une souche, et on y plante un échalat ou support. Vient ensuite le plus dur labour de la vigne, on pioche et on retourne le sol. Cette opération revient trois ou quatre fois dans l'intervalle qui précède la vendange. Après ce labour, on renfonce les échalats ou supports, afin de les assurer : et quand les pousses ont environ deux pieds de longeur, on les lie légèrement. Lorsqu'elles ont acquis la longeur d'environ cinq pieds, on les lie plus fortement vers l'extrémité supérieure, et moins serrées vers la partie mitoyenne. Les herbes commencent alors à croître, et il faut encore labourer ou retourner le sol pour les détruire, et empêcher la terre de devenir trop compacte. Durant la fleur, on ne touche point à la vigne; on laisse agir librement la nature. Lorsqu'elle est passée, on remue encore les échalats ou supports, en les renfonçant : on rattache en

même-temps les liens qui ont manqué; on supprime les bourgeons ou repousses inutiles, et les vignes restent dans cette situation jusqu'aux vendanges, après avoir encore retourné une fois le sol.

Quoique dans les années chaudes, les premiers raisins soient dans leur maturité vers le milieu du mois d'août, ils ne sont bons à manger que vers la fin de septembre; et comme pour faire du bon vin, il faut qu'ils soient tous parfaitement mûrs, on diffère la vendange le plus long-temps possible, et en général jusqu'à la St.-Simon et la St.-Jude, c'est-à-dire, jusqu'au 28 du mois d'octobre, et si le temps est beau, on diffère encore, afin d'avoir une plus grande quantité de raisins à demi desséchés, qu'on nomme *Troken-beers*, et qui sont indispensablement nécessaires pour faire l'*Ausbruche*, c'est-à-dire, la sorte de vin si estimée dans toute l'Europe, sous le nom de Tokay. Dès que les raisins commencent à mûrir, on place des gardes dans les vignes, non-

seulement pour empêcher d'enlever les fruits, mais pour chasser les oiseaux, qui en sont très-friands.

Dans tous les pays de vignobles, la vendange est une saison de gaieté et de plaisirs, mais particulièrement à Tokay. Un grand nombre de nobles, dont les propriétés sont loin de ce canton, y possèdent des vignes, et y viennent à cette époque. Les marchands de vin y accourent, et chaque particulier invite presque toujours quelques parens ou des amis à venir passer chez lui le temps des vendanges, au moyen de quoi le concours est très-nombreux. La vendange est précédée d'une ou de deux foires, et dans cette joyeuse saison, l'activité est ici générale.

C'est aux *Troken-beers* ou raisins à demi secs, que le vin de Tokay, autrement l'ausbruche, est redevable de sa délicieuse saveur; mais ils dépendent beaucoup de la saison. Leur quantité et leur qualité diffèrent infiniment d'une année à l'autre. Il arrive

quelquesfois qu'il n'y en a point du tout : par exemple, lorsque les gelées du matin sont prématurées, et précèdent la maturité des raisins, alors l'*Ausbruche* est âcre et de mauvais goût; mais ces gelées sont favorables, lorsqu'elles ne viennent pas trop tôt. Si le temps est couvert et pluvieux, lorsqu'il faudrait à ces raisins un soleil ardent, pour en pomper les parties aqueuses, et les convertir en sirop, il en résulte un mal que le lecteur doit facilement concevoir. Les *Troken-beers* sont toujours en très-petite quantité, relativement aux raisins ordinaires, et il y a, comme je l'ai déja dit, des années où on n'en trouve point.

Lorsque le temps de la récolte arrive, les gens de tout âge s'empressent gaiement d'y concourir. Ceux qui cueillent les raisins, mettent les *Troken-beers* à part, et ceux qui ne font point d'*Ausbruche*, les vendent souvent à ceux qui en font. Lorsque les raisins sont transportés, on les foule, et on met ensuite les grappes sur le pressoir pour

en extraire la liqueur qui y reste ; mais on mêle généralement ces deux liqueurs, on ne fait point de différence entre celle de la cuve et celle du pressoir. Telle est la manière de faire le vin commun qui se consomme dans le pays, et ne passe point dans les pays étrangers. On foule aussi les *Troken-beers*, dont on extrait un jus qui a l'apparence et la consistance du miel. On le coupe avec du vin ordinaire; et comme la saveur de l'*Ausbruche* ou *Mascklass* dépend de la proportion du jus des *Troken-beers*, on la varie, conformément à l'intention du propriétaire. La proportion ordinaire pour une *antal* d'*Ausbruche*, qui contient dix-sept à dix-huit *gallons* d'Angleterre (environ soixante-douze pintes de Paris), est de deux boisseaux de *Troken-beers*, et pour un baril de *Mascklass*, qui est une qualité moins liquoreuse, on met la même quantité; mais le baril contient presque le double de l'*antal*, de façon que la proportion des *Troken-beers* pour faire le *Mascklass*, n'est

qu'une moitié de celle qu'on emploie pour faire l'*Ausbruche.* Mais comme la police n'a rien à voir dans cette opération, et que chacun a la liberté d'en faire à sa fantaisie, ces deux liqueurs se ressemblent souvent beaucoup, et ne diffèrent essentiellement que par la grandeur ou la capacité du tonneau.

Lorsque le mélange est fait, on l'agite fortement, pour bien mêler le tout ensemble. Cette opération sépare les pépins de leur suc, et les fait monter sur la superficie. On les retire avec un crible, et la liqueur reste dans le vaisseau, bien couvert durant une couple de jours, jusqu'à ce que la fermentation commence. On la laisse continuer environ trois jours, selon le temps qu'il fait, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'elle ait bien mêlé la partie charnue des *Troken-beers* avec le jus ordinaire. Il est essentiel de l'agiter soir et matin, et d'en retirer les grains. Si on laisse prolonger la fermentation trop longtemps, les peaux des raisins donnent à la

liqueur une teinte brune, désagréable, et déposent au fond du tonneau un sédiment considérable. Il ne reste plus qu'à transvaser la liqueur à travers une toile ou un tamis, dans le vaisseau où on se propose de la laisser. On porte ensuite le marc ou résidu sur le pressoir. Quelques-uns sont dans l'usage de verser le vin commun sur ce marc ou résidu, après qu'il a été pressé; mais quand le pressoir est bon, le vin ordinaire y gagne peu de chose.

Lorsqu'on laisse une certaine quantité de *Troken-beers* ensemble, la pression fait distiller une partie de leur jus ou de leur syrop, qu'on recueille avec grand soin, sous la dénomination d'essence. Elle ressemble, par sa consistence, à de la thériaque. On n'emploie point d'ingrédiens pour clarifier ces vins ni pour les conserver. On doit avoir soin de tenir les tonneaux pleins, et d'éviter que leur extérieur ne soit mouillé ou humide.

On fait de l'*Ausbruche* ailleurs qu'à To-

kay, à St.-Georges, à Ratschdorf, et à Menische-*Ausbruche*. Ce dernier est rouge, et je le préfère à celui de Tokay. On en fait aussi dans le comté d'Oedenberg.

Les meilleurs de ces vins ne restent pas long-temps dans leur pays natal. Les nobles de tous les cantons de la Hongrie en enlèvent une grande quantité. Il en passe beaucoup dans les comtés de Zips et de Liptau, d'où on les exporte dans la Pologne. Les magnats Polonais sont les meilleures pratiques, particulièrement pour l'*Ausbruche*, qui est le plus cher des vins de toute l'Europe. Il coûte à-peu-près un ducat la bouteille, c'est-à-dire, près d'une demi guinée (douze francs). Dans un café où j'ai dîné une fois avec quelques amis, on nous servit fort simplement, et le prix fut en conséquence très-modeste; mais comme nous avions bu du Tokay après le vin ordinaire, lorsque le garçon vint recevoir son argent, il demanda à chacun de nous combien il en avait bu de verres, et il ajouta vingt creutzers (à-peu-

près trente-six sols, argent de France) pour chaque verre.

Le vin de Tokay est sans contredit très-bon, mais pas assez, selon moi, pour le prix qu'il coûte. Je suis persuadé, que si ce n'était pas en faveur de la rareté, la plupart de mes compatriotes préféreraient du bon vin de Bordeaux ou de Bourgogne, qui ne coûte guères plus d'un quart du Tokay. J'ajouterai qu'on trouve en Espagne des vins liquoreux, qui me paraissent tout aussi bons, et qu'à moins que le Tokay ne soit très-vieux, il est beaucoup trop mielleux pour le palais d'un Anglais. Au reste, je sais qu'on ne doit pas disputer des goûts; cependant, je ne sais pas si mes bons amis de Hongrie me pardonneront d'avoir donné à cet égard à gauche : car ils sont fort prévenus en faveur de leur chère patrie et de ses productions. J'ai entendu souvent dire à plusieurs d'entre eux, que les vins les plus médiocres de leur pays sont infiniment supérieurs aux meilleurs vins de

France. On connaît le conte qu'on a fait dans ce pays de l'or végétal, qui croissait parmi les raisins des vignes ; car un grand nombre d'écrivains Hongrois n'ont pas hésité à répéter cette étrange histoire. Mr. Grossinger, qui a publié, ou cette année ou au moins dans le cours de la précédente, un ouvrage latin, trés-volumineux, sur l'Histoire Naturelle de la Hongrie, donne l'explication suivante de la couleur des dents des brebis. — « Si vero fulgor perennis est, auro tribui potest, quod in vegetabilibus montanæ Hungariæ delitescit. » — Et Mr. Windish, un de leurs meilleurs géographes, dit, dans un ouvrage publié en 1780 (mais je veux écrire les chiffres en toutes lettres, de peur que le lecteur ne suppose que l'imprimeur a mis par méprise un sept au lieu d'un quatre). Dans un ouvrage publié vers dix-sept cent quatre-vingt, Mr. Windish a dit que le sol de la Hongrie est si excellent, que du seigle qu'on y avait semé, a produit du froment. Heureux toutefois les hommes qui

ont en faveur de leur pays ces illusions satisfaisantes ! Oui, et heureux le couple qui croit mutuellement voir, l'un chez l'autre, tous les charmes et toutes les vertus ! et les parens qui admirent les heureuses dispositions de leurs enfans, et les enfans qui considèrent leurs parens comme leurs anges gardiens ! Dégagés de ces utiles opinions, le patriotisme, la tendresse conjugale, l'affection paternelle et le piété filiale ne tiendraient qu'à un fil trop faible, pour résister à la moindre secousse de l'intérêt personnel : aussi vois-je avec satisfaction un Hollandais faire la grimace, lorsqu'il entend traiter son pays de marais fangeux, qui n'est bon qu'à fournir de la tourbe au reste de l'Europe. A *Auld-Reeky* j'ai souvent entendu avec plaisir un montagnard du Nord dire à son ami : — Weel, Donald, is n'a this a *fine* cauld rainy morning ? — « Indeed is it, Sandy, a *fine* cauld rainy morning ? » — Et bien, Donald, ne voilà-t-il pas une *belle* matinée de froidure

et de pluie ? — Oui, en vérité, Sandy, c'est une *très-belle* matinée de pluie et de froidure. »

Quoique tous les vins de Tokay ne soient pas du crû qui porte ce nom, toutes les expositions favorables de ce canton ne sont pas moins couvertes de vignes. Le sol est d'une finesse et d'une légèreté extraordinaires, à-peu-près comme celui de *Tripoli.* C'est positivement de la poussière brune, qui produit avec les acides, une très forte effervescence. Elle n'a rien de la nature du sable, et n'est mélangée ni de grève ni de cailloux. On y trouve de temsp en temps quelques fragmens de porphyre. Le sol est très-profond. Dans les endroits ravinés par les pluies, on voit qu'il forme une couche de plusieurs toises d'épaisseur. Sur le haut d'une colline, immédiatement au-dessus de la ville, le sol est plus rocailleux, et probablement moins profond. Je ne savais comment déterminer la nature de ce sol, ni expliquer comment, étant aussi profond et si léger, il pouvait

subsister sur une pente aussi rapide que celle de cette colline. Vers sa base, en face de la riviére, il y a des précipices, qui me semblent jeter un très-grand jour sur ce phénomène. J'ai observé dans ce sol doux et friable, la même structure que j'ai vue souvent dans les basaltes, lorsqu'ils commencent à se décomposer, une disposition à former des espèces de colonnes prismatiques et irrégulières. Mais ce fut particulièrement un vaste bloc angulaire, couché profondément dans le sol, qui m'éclaira. Quoiqu'il eût la forme angulaire d'un fragment de pierre, il ne différait du sol, que par sa couleur, d'une teinte un peu plus sombre, et en ce qu'il était un peu moins friable. On aurait pu toutefois le couper comme du fromage, et il produisait l'effervescence avec les acides. Ces circonstances me font considérer le sol et le bloc comme étant l'un et l'autre du basalte décomposé.

Dans un ravin profond, on a pratiqué une route étroite, où j'ai trouvé des roches

composées de l'espèce de porphyre que M. Werner a nommé *Porphyrschiefer*, le *Porphyrius schistosus* du *Syst. Nat.* de Linnée (1). Cependant M. Born, dans sa dix-neuvième lettre à M. Ferber, prétend que les montagnes qui produisent le vin de Tokay, sont du *Schistus Argillaceus* (*Thonschiefer*), et il conclut que l'*Obsidian*, qu'on trouve ici, n'est point indigène, mais qu'il a été transporté, de manière ou d'autre, des monts Krapach. Je dois observer, afin de décréditer un récit aussi erroné, que Mr. Born fit son voyage à Tokay, peu de temps après avoir essuyé à Felso-Banya un accident très-grave, qui affecta sa santé, au point qu'il ne put pas faire personnellent l'examen de ces montagnes. Il en fait lui-même l'aveu à son ami, Mr. Ferber, dans sa dix-neuvième lettre, datée de Schemnitz. « Il m'est, dit-il,

(1) *Porphirius schistosus.*

Ex Petrosilice fusca lineis vel venis interruptis tenuibus subparallelis albidis, particulis albis Feldspati, et pellucidis Adulariæ.

» impossible de vous exprimer ce que j'ai » souffert dans mon voyage de dix jours, » depuis Nagy-Banya jusqu'ici. J'ai été trans- » porté tantôt dedans et tantôt dehors de » la voiture. Chaque cahot redoublait les » douleurs que je sens dans toutes les parties » de mon corps. Une toux sèche, qui ne » me quitte pas, me prive encore du sommeil. » Dans cette situation douloureuse, il m'est » impossible d'examiner sur mon chemin les » montagnes ». Dans le Catalogue Méthodique, qui est son dernier ouvrage, il rend un compte fort différent de ces montagnes, et sur le même sujet, c'est-à-dire, l'*Obsidian*. A l'article du *Verre volcanique en grains noirs*, etc. il dit : « Les collines de Tokay sont » formées d'un Tuf volcenique, qui, en quel- » ques endroits, est entrecoupé de bandes » larges d'une ou de deux toises de lave com- » pacte, renfermant de ses grains vitreux, » noirs, opaques ». Comme M. Born n'est jamais revenu ici depuis son retour en 1770, il faut qu'il ait également reçu de ses amis cette

cette information. Quoique je prenne de temps en temps la liberté de relever les méprises de ce savant homme, j'espère que personne ne me soupçonnera de n'avoir pas pour lui le respect qu'il mérite. Je l'ai toujours considéré comme le flambeau de l'Autriche.

Sur le revers de la montagne, dont le sommet est couvert, non pas de vignes, mais de taillis, je trouvai, en grand nombre, des blocs vagues, d'une singulière espèce de porphyre résineux. A sa base, c'est de la poix noire endurcie, qui contient du feldspar rouge, principalement en fragmens, ou de la forme irrégulière des crystaux parallélopides. C'est ce qui est le mieux caractérisé. Mais ce fossille change peu-à-peu essentiellement de nature. Le feldspar devient terreux et d'une couleur plus terne. La poix noire perd son luisant vitreux, et ne forme plus que des taches et des bandes ou raies mélangées avec de la matière rouge.

Le fedspar rouge, sous le *blow-pipe* (1), se fond, et produit un émail blanc. La poix se fond aussi, et se convertit en verre noir. Le botaniste aurait ici de quoi l'intéresser autant que le minéralogiste. J'ai trouvé trois espèces de *Linum*, *hirsutum*, *tenuifolium* et *flavum*, avec quelques autres plantes et quelques-uns des insectes dont j'ai fait mention dans le catalogue de ceux que j'ai trouvés ici. Du sommet de cette colline, on a une fort belle perspective des autres collines qui l'environnent, et de celles qui se prolongent vers Marmarus. Ces dernières bornent de ce côté-ci la grande plaine. Je ne doute point qu'au moyen d'un bon guide et d'un plus long séjour, je n'eusse découvert un grand nombre de fossilles très-curieux, et fait des observations géognostiques trés-intéressantes.

On descend du comté de Marmarus une

(1) Tuyau dont les fondeurs se servent pour diriger la flamme,

immense quantité de sels sur la rivière. On en vend annuellement dans le magasin de la ville cent mille mennes, chacune du poids de cent livres. Le prix, pour un cwt. est de trois florins trente-deux creutzers (environ sept schelings, ou huit livres quatre sols de France), et le prix est le même dans toute l'étendue de la Hongrie, à l'exception du charroi qu'il faut ajouter pour les cantons éloignés.

CHAPITRE XIII.

Détails sur les Fossiles; Observations minéralogiques.

A Tokay, j'avais quitté la plaine et commencé à voyager dans un pays plus inégal, qui s'étend jusqu'aux *Montes Carpathici* des hautes Alpes, ou Monts Krapach, éloignés de deux ou trois heures de marche, et où j'avais à cœur d'arriver avant la fin de la belle saison, pour y botaniser à mon aise. Ayant été toutefois informé qu'on trouvait des fossiles très-curieux sur les collines des environs, je n'hésitai point à me détourner un peu de ma route directe pour satisfaire ma curiosité.

Je quittai Tokay le 29 de juin. A deux pas de la ville, j'observai de grosses roches de

basaltes qui faisaient saillie sur la route, et à un mille ou deux plus loin, le zéolite volcanique de Mr. Fichtel. C'est sans contredit un fossile très-curieux. Il a incontestablement des apparences d'un roc. Mais, est-il volcanique; et en le supposant tel, est-ce un zéolite? chacun pourra décider la première de ces questions, conformément à sa préférence, soit pour la théorie des *Plutonistes* ou pour celle des *Neptunistes*; et la seconde, conformément à la définition qu'il lui plaira de donner du zéolite. Il forme à gauche de la route un rempart, et est dans quelques endroits distinctement exposé à la vue. Il a la couleur de la cendre (1) mélangée avec un peu de rouge, et d'une texture qui semble un amas de petits grains irréguliers, d'un transparent un peu graisseux. Il s'enfle

(1) Cinereus durus, fragilis, unctuoso-nitens, textura crasse granulata ex globulis parvis angulosis tunicatis.

Tubi ferruminatorii ope ter volumen auget, et scoriam albam cum parum phosphorescentiæ prœbet.

considérablement sous le *blow-pipe*, jusqu'au triple de son volume ordinaire, et forme une scorie blanche; mais elle se phosphorise faiblement, et ne forme point de conglutination avec les acides; ce sont toutefois les deux principaux caractères du zéolite. Dans quelques parties, les petites glôbules formées de plusieurs enveloppes, contiennent un *Nucleus d'Obsidian.* Les enveloppes minces se détachent facilement. J'ai ramassé une quantité de ces *Nuclei* à la base de l'éminence. La plupart étaient de la grosseur d'un pois, et quelques-uns, d'une féve. Ils sont plus ou moins angulaires, mais jamais crystallisés, comme le prétend Mr. Fichtel. J'ai vu ces prétendus crystaux, et je puis certifier à mes lecteurs, qu'à moins de se laisser aveugler par les hypothèses des minéralogistes, et d'être entraîné par des illusions, au lieu de prendre strictement le jugement pour conseil, il est impossible de les juger tels. Ces globules enflent aussi sous le *blow-pipe*, et forment un verre blanchâtre. Mr. Fichtel, que je connais

trés-expert à se servir du *blow-pipe*, dit dans sa Minéralog. *Aufsat. page 277*, qu'il ne put réussir à fondre que l'*Obsidian* de Lipary, mais que ceux d'Hekla, de Transylvanie et de Hongrie, lui ont toujours paru infusibles. J'en suis infiniment surpris. Dans sa Description des *Montes Carpathici*, page 580, il affirme encore que ce fossile est infusible. J'en ai fait l'essai sur des petits grains, et sur des fragmens du poids de deux ou trois livres, et je les ai toujours trouvé très-fusibles. Ceci est probablement — « Le verre volcanique en grains noirs, réunis par une lave compacte, grise, dont Mr. Born fait mention dans son Catalogue Raisonné, page 449, et les grains détachés sont — « Verre volcanique noir, en grains isolés, page 450.»

Mr. Klaproth a eu la complaisance d'analyser pour moi ce fossile: (c'est-à-dire la mére-perle) il la vit s'enfler lorsqu'elle fut modérément échauffée, mais moins que toutes les autres variétés de ce même fossile. Un fragment, après avoir resté durant deux heures

dans un creuset de terre, sur une fournaise, ne fondit point et conserva sa forme; mais sa couleur se convertit en brun rougeâtre, et il perdit quatre et demi pour cent de sôn poids. Un autre morceau placé dans un creuset de terre, sur un fourneau, au degré de chaleur de la porcelaine, fondit en verre, d'un gris blanchâtre, dont la surface était unie et polie. En le cassant toutefois, il se trouva plein de petites bulles écumeuses, tiquetées de grains noirs, blancs et jaunes imparfaitement vitrifiés, et à peu près de la grosseur du millet. L'analyse liquide produisit,

Terre Silicéeuse.	71 ½
——— Argilleuse.	18 ½
——— Calcaire.	1 ½
Calx de Fer.	1
	92 ½
Parties volatiles perdues au feu	4 ½
	97
Perte. . . .	3
	100

La gravité spécifique de ce morceau était 2,332; d'un autre tacheté de rouge, 2,342, d'un troisième qui contenait plus de rouge, 2,381.

Mr. Pallas donne dans son *Nordishe Beytrage*, la description d'un fossile récemment découvert au Kamschafka, qui réunit si parfaitement tous les caractères de celui-ci, que comme on traduit rarement les ouvrages allemands en anglais, je présume que nos minéralogistes me sauront gré de la traduction suivante.

« Si on veut absolument, dit Mr. Pallas, multiplier les noms des fossiles, comme c'est aujourd'hui la mode, la pierre des montagnes Marékaniannes est, en raison de sa nature et de ses propriétés singulières, plus digne de cet honneur que beaucoup d'autres fossiles récemment dénommés. La plupart des fossiles sont, avec fort peu de variations, communs à plusieurs endroits; et c'est particuliérement le cas des rocs qu'on trouve dans presque toutes les chaînes des montagnes. Mais je n'ai

jamais ouï dire qu'on en ait découvert un semblable à celui-ci, dans aucune des parties du globe. (Le Bergart) roc de montagne, est très-fragile, et composé de feuillets transparens, minces, vitreux, luisans, et couleur de perle, entrelassés ensemble dans tous les sens possibles. On peut les réduire en poudre entre les doigts, quoique étant réunis, ils rayent le verre. Ce fossile n'est point poreux, comme le pumex, et a encore moins l'apparence de la lave: il ressemble plus au zéolite foliacé. Lorsqu'il est broyé, il ressemble à la poudre de verre. Dans cette masse, on voit une infinité de petits cailloux ronds, obtus, angulaires, qui imitent les cailloux du Quartz enfumé, rongés par les eaux, (Ranchtopas). Ici des gouttes d'émail opaque sont enveloppées, et recouvertes de ces feuillets ou écailles. Ils sont de la grosseur d'une petite noix, mais souvent beaucoup plus minces, quelquefois même pas plus gros que du millet ou de la graine de pavot.»

Ces cailloux, ou comme on voudra les

nommer, ont été placés anciennement dans les musées. Durant mon séjour en Sibérie, on en apporta à Irkutz une grande quantité de l'espèce transparente enfumée. Ils y furent vendus pour des Topazes polies et enfumées. Il me semble cependant que Mr. Steller n'en a pas fait mention dans ses observations minéralogiques, quoiqu'il ait été sur les lieux, et rendu compte des autres articles dignes de fixer l'attention. Le roc de montagne foliacé, qui forme quelquefois des petites boules, et n'a point d'autre *Nucleus* pumex, mais qui est composé jusques au cœur ou centre de feuillets concaves appliqués l'un sur l'autre, et qui enveloppe quelquefois les cailloux que nous allons décrire, a la singulière propriété, sans aucune addition, de s'enfler sous le *blow-pipe* avec bruit et aussi promptement que le borax et l'alun, et de se convertir en une substance fine, blanche, légère, écumeuse, et friable. Si on augmente le souffle, il augmente de volume jusqu'au point de devenir totalement spongieux, et alors il est

impossible de le réduire en grains vitreux, soit avec ou sans le secours du soufflet. Quelques parties craquent et s'échappent avant d'être rougi au feu, d'autres ne font rien de semblable. Cet effet particulier du feu, et la parfaite insolubilité dans les acides furent les premiers caractères qui attirèrent mon attention sur cette substance, et me déterminèrent à parler à Mr. Lowitz, apothicaire et membre de notre académie, d'en entreprendre l'analyse chimique, que je joindrai ici, après avoir donné la description des gros et petits cailloux qu'on y trouve en profusion.

« Les échantillons de ces cailloux qu'on m'a renvoyés, sont de deux sortes; l'une a parfaitement l'apparence des fragmens polis de cristal enfumé, lorsqu'ils ont été rongés par les eaux. On les nomme communément Topazes enfumées, et ils furent dabord considérés comme tels. Mais en les polissant, on apperçoit immédiatement qu'ils sont plus moux, et rompent facilement. Ils s'écaillent

à la lime et sautent en éclats, si on les frappe avec un briquet d'acier. Mais ils font cependant du feu, si on les frappe sur un tranchant mince. Il est toutefois difficile de les briser à grands coups de marteau. Il y en a d'uniformément transparens, de colorés et d'enfumés d'une couleur jaunâtre, qu'on distingue difficilement dans les plus petits. D'autres ont des raies d'une couleur de fumée plus obscure. Ces raies ou bandes sont plus ou moins fines, toujours parallèles et vont d'un bout à l'autre de la pierre. Dans quelques-unes, elles sont en plus grand nombre et serrées l'une contre l'autre. Dans d'autres, il s'en trouve moins, et elles rendent les pierres plus ou moins troubles. J'ai trouvé dans un côté de ces pierres, proche sa superficie, une tache ovale, couleur de suie, dont la surface convexe contenait une feuille mince, qui y avait pris croissance. La structure de ces cailloux est en général irrégulièrement ronde ou ovale, plus rarement oblongue, mais toujours amospheuse à travers une infinité d'impressions

superficielles, et aussi polygonales, avec des angles arrondis, fort semblables à la forme que prennent la cire et la terre glaise, lorsqu'on les arrondit négligemment entre ses doigts. Mais ils sont tous extérieurement unis et polis, et semblent avoir été fondus. Les raies ou couches de couleur plus sombre ne sont pas parallèles au diamètre plus ou moins court des cailloux. Elles s'en détournent et courent dans tous les sens, et lorsque la pierre se rompt, ce n'est pas dans la direction de ces raies, mais en fragmens indéterminés, purement accidentels et avec une fracture concavo-convexe, comme le verre tendre. Les tranchans et les angles coupent un peu le verre, mais sont bientôt émoussés. Le volume de ces cailloux varie. On en trouve depuis la grosseur de la graine de moutarde ou de pavot, jusqu'à celle d'une noisette, quelquefois même d'une noix, mais rarement. Cette substance, qui a toutes les apparences du *Quartz* vitreux, étant rougie modérément au feu, commence aussi à devenir blanche,

mais plus faiblement. Elle se convertit en une substance fine et semblable au *Pumex.* On peut y faire une impression avec les ongles. En augmentant la chaleur, elle semble jeter une lumière blanche phorporeuse. La scorification pénètre à peine d'un quart de ligne; les parties internes conservent leur fermeté et leur transparence. Si on la brise, chacun des fragmens, lorsqu'ils sont chauds, a la même apparence. En général, les parties extérieures commencent à craquer et à éclater avant que le feu les ait tout-à-fait rougies. »

Les cailloux de l'autre espèce, que les suivantes observations du chirurgien Allegreti placent dans une autre partie de la montagne, ont la même forme que les précédens. Ils sont généralement plus gros et plus durs, tout-à-fait opaques, d'une couleur de brique, plus ou moins pâles, plus ou moins jaspés de taches et de raies noirâtres, et veinés comme une glande. Ils ressemblent parfaitement à l'émail marbré, sont en général plus arrondis

sur un côté, et plus applatis sur l'autre, (concavo-convexe): tout le tour des bords ressemble à une substance fondue, qu'on aurait versée dans des petites cavités. Frappez avec un briquet d'acier, ils font plus de feu que les précédens et résistent aux coups de marteau les plus violens. Sous le *blow-pipe* ils sont plus prompts que les transparens, à prendre sur leur surface une couleur perlée blanchâtre, sans grande expansion; et cette surface scorifiée se détache alors facilement par écailles. Tels sont les caractères extérieurs de ces pierres remarquables et du non moins curieux *roc de montagne* qui les contient. Je laisserai juger à d'autres le degré de lumière que la suivante analyse chimique de Mr. Lowitz, peut jeter sur leurs intéressantes propriétés: je vais transcrire littérallement cette analyse, et j'attendrai pour mon compte, que la provision que je dois bientôt recevoir, me mette en état d'en répandre parmi les savans des différens pays de l'Europe.

Analyse

« Analyse chimique d'une sorte de fossile ressemblant aux cailloux de Quartz, et du roc de montagne où on le trouve. — Ces pierres irrégulièrement rondes, qu'on a considérees comme des productions volcaniques, sont généralement de la grosseur d'une noisette et d'une sorte de transparence enfumée: mais il y en a aussi d'opaques et de la couleur d'un foie moucheté de taches rouges et noires; elles sont très-dures; elles rayent le verre, et font feu facilement, en les frappant avec un briquet ou fusil d'acier. La gravité spécifique de l'espèce transparente, est, relativement à l'eau, comme 2,3651 à 10,000 et de l'espèce opaque, comme 2,3592 et du roc de montagne, comme 2,3333. Un de ces cailloux transparens, qui pesait soixante-quinze grains, après avoir été rougi au feu à plusieurs reprises, dans un creuset couvert, et refroidi chaque fois dans l'eau, devint blanc et un peu spongieux sur sa surface. Dans le cœur ou milieu, il ne perdit rien de sa clarté ni de sa transparence. Je le brisai ensuite en petits

fragmens, que je plaçai de nouveau sur le brasier, pendant deux heures. Mais les nouvelles surfaces n'éprouvaient pas le moindre changement; elles conservèrent leur clarté et les bords minces restèrent transparens. Malgré cette longue exposition au feu, je ne trouvai sur le poids qu'un grain de perte.

Après ce procédé, je fis moudre les fragmens de ce même caillou, en poudre très-fine; j'en plaçai le poids de cinquante grains dans un creuset, avec un poids triple d'alkali minéral décomposé, et je laissai le tout sur le brasier, durant trois heures, en poussant le feu autant qu'il fut possible, mais sans toutefois le laisser fondre. Ensuite la substance blanche étant refroidie, fut supersaturée d'eau royale et bouillit pendant quelques heures au bain de sable; après quoi, elle fut filtrée, et les parties de silex terreux qui n'étaient point dissoutes, furent soigneusement lavées avec l'eau distillée, puis ensuite desséchées, et enfin fortement chauffées dans un creuset. Ceci pesait alors trente-sept grains.

Ensuite un peu de sel alkalin sec phlogistiqué fut joint à la solution filtrée, et le bleu de Prusse fut alors précipité. Il en fallut huit grains pour la précipitation totale. Je fis ensuite bouillir le tout dans une retorte, jusqu'à ce qu'il fût réduit à quelques onces; puis je filtrai le bleu de Prusse, je le lavai avec soin, je le séchai, et enfin, je brûlai le tout avec le papier et je le calcinai dans le creuset; et, en faisant déduction des cendres du papier, et du résidu ferrugineux du sel alkalin phlogistiqué, il donna un demi-grain de fer.

5.° En versant quelques gouttes d'acide vitriolique dans la solution, alors dégagée de métaux, il n'y eut pas la moindre indication de *terra ponderosa*.

6.° La solution fut réduite à quelques onces par l'évaporation, et son contenu précipité par l'alkali caustique volatil. Le précipité terreux, après avoir été filtré et lavé, mais non séché, fut parfaitement dissous dans une surabondante quantité d'acide vitriolique.

7.° Cette solution avait le goût de l'alun. Je précipitai son contenu en le faisant fortement bouillir avec la terre sèche de Magnesia. Je le fis ensuite bouillir avec de l'alkali minéral purifié; je le plaçai sur le filtre, je le lavai, le desséchai, et enfin je le chauffai dans un creuset, et j'obtins de ces opérations six grains d'argille.

8°. La solution que contenait la terre de Magnesia, fut précipitée par une solution d'alkali minéral. Ce précipité, aprés avoir été édulcoré et séché, pesait trois grains de plus que la Magnesia dont je m'étais servi pour précipiter l'argille. Ces trois grains, aprés avoir été rougis au feu, produisirent un grain et demi de terre Magnesia caustique.

9.° Alors, il restait à examiner le fluide qui était demeuré aprés la précipitation de l'argille et de la Magnesia, au moyen de l'alkali volatil, n.° 6. Il fut également réduit par évaporation à quelques onces, qui, au moyen de l'addition d'une pure solution d'alkali végétal, produisirent un précipité terreux;

lequel ayant été bien lavé et séché, rendit six grains de terre calcaire aërée; et aprés avoir rougi au feu, il produisit trois grains et demi de chaux vive. D'aprés ces expériences, il paraît que cent grains de cailloux clairs, sont composés des parties suivantes:

Terre Silicéeuse ou de Silex. .	74
Argille.	12
Chaux	7
Magnesia.	3
Fer	1
	97
Perte	3
	100

10.° Le roc de montagne qui contient les cailloux dont nous venons de rendre compte, a été analysé de la même maniére et a donné les mêmes produits, avec une trés-faible différence dans les proportions. La circonstance

suivante est toutefois de nature à mériter une observation. Au moyen d'un tuyau à vent, il s'enfle comme le borax et l'alun, avec un bruit de craquement et un éclat phorphoreux en substance, d'un blanc de neige trés-poreuse, écumeuse et fragile; cette substance n'est plus fusible. Mais il n'est pas moins étonnant que la propriété de ce roc, de laquelle je viens de faire mention, cesse totalement, sans qu'il résulte de changement visible dans son apparence, et même avec très-peu de perte de son poids, dès qu'il a été rougi au feu, dans un creuset couvert. Alors le tuyau à vent n'y produit plus d'effet. Comme l'analyse de ce fossile n'a rendu que des terres connues pour ses parties composantes, je suis disposé à croire que l'apparence, visiblement produite par le *blow-pipe*, dépend de quelque espèce de fluide élastique qui en est séparé par l'action du feu et qui ne produit cette apparence que par le contact de l'air libre avec la flamme; tandis que, lorsqu'il est échauffé dans un vaisseau couvert, le fluide

disparaît sans qu'on l'apperçoive et sans produire aucun effet sur le minéral. L'analyse des cailloux rouges, qui n'était pas terminée au moment où ce volume a paru, sera donnée dans une autre occasion.»

La description du fossile des environs de Kamschatka est si parfaitement conforme, par ses caractères, à celle de Tokay, que j'ai abrégé ma propre description, parce que l'une répond complètement à l'autre, à l'exception que les globules vitreuses du fossile de Sybérie, sont plus diaphanes que celles du fossile de Tokay, et que dans celui-ci, elles ne sont jamais rouges. Elles sont toutefois plus transparentes que l'obsidian d'Irlande ou de Lipari. Mr. Fichtel (1) fait mention d'une espèce trouvée à Pecklin, dans le même district, qui ressemble parfaitement au verre de bouteilles, et qui a par-conséquent à-peu-près la même trans-

(1) Mineral. Bemerkungen von den Carpathen, page 578.

parence : et, en examinant la chose de plus près , l'absence des cailloux ou globules rouges ne sera point considérée comme une différence importante ; car l'analyse a démontré que, quoique les globules et leur *matrice* diffèrent par l'apparence extérieure, elles sont cependant très-conformes , même dans leur disposition à perdre la propriété d'enfler au feu , lorsqu'elles y sont placées dans un vase couvert (1). Il est en effet évident , quoique le savant chimiste n'en ait pas fait l'observation, que c'est absolument par la même cause que les fragmens clairs

(1) Mr. Pallas ne paraît point à cet égard , s'accorder avec Mr. Lowitz; car le premier dit que les fragmens de la partie intérieure d'un de ces cailloux qui avait été déja mis au feu , conservèrent lorsqu'on les y exposa de nouveau , l'apparence que la pierre avait primitivement ; et l'avis de Mr. Lowitz est que non seulement la partie intérieure de la pierre conserva sa transparence , tandis qu'elle fut entière , mais que ses fragmens , exposés de nouveau au feu, ne perdirent rien de leur transparence:

et transparens des cailloux déja passés au feu, ne perdirent plus leurs qualités, quand on les chauffa de nouveau; que c'est, dis-je, par la même cause, que leur *matrice* ne fut point affectée par le feu, quand on l'y exposa dans un vaisseau couvert, et qu'après cette opération, le *blow-pipe* n'y produisit plus d'effet visible. J'ai déja observé que la matrice grise était mêlangée de rouge, et j'ai des échantillons où le rouge domine. Il suffirait par conséquent (les grains rouges étant, comme je l'ai dit, toujours opaques) il suffirait, dis-je, qu'ils eussent des *nuclei* sans tuniques, pour être parfaitement semblables, et ils en ont incontestablement; mais leur tunique reste généralement, jusqu'à ce qu'ils soient réduits, par l'exfoliation, à la grosseur de la graine de pavot, et il est alors difficile d'en faire l'examen. Celle du Kamschatka et celle de Tokay ont une ressemblance frappante.

Le fossile, dont je viens de donner une si longue description, n'est point rare dans

cette partie de la Hongrie. Sa matrix forme, suivant Mr. Fichtel, les montagnes ou collines de Pap-Lasso, Cscherbrezy-Farka, en partie, les Schators, et plusieurs autres collines dans les environs de Telke-Bania et de Tokay. Dans quelques-uns de ces endroits, elle contient les globules de l'obsidian, qu'on trouve aussi éparses et vagues dans plusieurs parties des *Campi-Phlegræi* des Hongrois. Mr. Fichtel, dans son Ouvrage, et Mr. Born, dans son Catalogue raisonné, ont fait l'un et l'autre cette observation.

Mr. Fichtel m'a donné de son zéolite noir, dont il fait la description, page 652, et Mr. Klaproth a eu la complaisance d'en faire l'analyse. Il trouva qu'il enflait davantage et plus promptement sous le *blow-pipe*, que celui dont j'ai fait mention précédemment. Aprés avoir été chauffé de la même manière, durant deux heures, il perdit aussi quatre et demi pour cent, et placé sur un fourneau, au degré de la porcelaine, et dans un creuset de terre, il fondit en matière pareillement vi-

treuse, mais d'une couleur plus brunâtre, et, analysé avec les fluides, il donna,

Terre Siliceéuse ou de Silex . .	68
Argilleuse	20
Calcaire	3 $\frac{1}{4}$
Calx de fer	2
	93 $\frac{1}{4}$
Volatilisé au feu	4 $\frac{1}{2}$
	97 $\frac{3}{4}$
Perte	2 $\frac{1}{4}$
	100

Sa gravité spécifique
est de . . . . . 2,357.

Si j'avais entendu parler de ces curieuses roches, durant mon séjour à Tokay, je me serais très-certainement arrangé de manière à pouvoir les examiner à loisir. Mais après avoir retardé mon conducteur de quelques minutes, il fallut continuer mon voyage. A

la distance d'un ou de deux milles, je trouvai la carrière d'où l'on tire la pierre blanche, légère et poreuse qu'on emploie à Tokay pour les bâtisses. C'est ce que les allemands nomment de l'argille endurcie (1), mais poreuse; les pores ou cellules sont en partie remplis d'une substance fibreuse, qui ressemble fort à la pierre ponce décomposée. Ce roc serait-il une décomposition de porphyre, de basalte, de lave, etc.? ces espèces ne contiennent point de pierre ponce, et si cette matière cannelée en est, ce n'est donc pas du tuf volcanique. Elle contient un mé-

(1) *Argilla indurata Germanorum.*

Alba fractura inequalis, textura terrea impalpabilis, cultro facilia rasilis, foraminibus mediocribus et parvis sparsis, vacuis, aut materia dilute ochracea friabili cariosa fibrosa repletis.

Tubi ferruminatorii ope, et basis et concretiones vitrum album opacum præbent sine phosphorescentiâ aut intumescentiâ.

Obs. Particulæ paucæ Quartzi pellucidi quæ sæpe in porphyriis inveniuntur, adsunt, sed raræ.

lange de quelques grains de quartz transparent, comme on en voit dans les porphyres; mais ils sont en très-petite quantité. Le plus court serait de la dénommer hardiment de la lave décomposée.

Le pays, depuis Tokay jusqu'à Maad, est très-agréable, particulièrement dans les environs de Tokay, où d'un côté on voit des collines couvertes de vignes, une superbe plaine entrecoupée de bois ; et de l'autre, la rivière de Bodrog, qui serpente d'un côté à l'autre de la plaine. Il ne me fallut que quatre à cinq heures pour arriver à Maad, où je descendis chez l'intendant du baron d'Orcy, et dans l'après-midi, accompagné de ma nouvelle connaissance, qui me servait d'interprête, j'allai à Tallia ; mais comme il n'était ni naturaliste ni philosophe, il s'enivra si complètement, que je me trouvai fort heureux de pouvoir m'en défaire. A Tallia je trouvai une autre carrière d'argille blanche endurcie, et en revenant, je trouvai une profusion de fragmens de pé-

trosilex, qui contenaient des pétrifications végétales, éparses sur les terres d'une commune. Il y avait dans les rues de Maad, des tas considérables de breccia et de pétrosilex, d'une teinte verdâtre : c'est probablement la pierre qu'on emploie ici pour les bâtisses. Les caves du baron sont creusées dans l'argille blanche endurcie.

D'ici, j'allai à Tolchva, qui n'est qu'à la distance d'un relais. Près de Lisca, sur le bord de la route, il y a un banc de sable blanc, ou une pierre si friable, qu'elle se convertit naturellement en sable. Comme on en fait probablement usage dans les ménages, on y a formé une excavation très-vaste. Pressé entre les doigts, ce sable paraît fort rude. Sous le *blow-pipe*, il commence par craquer, il s'enfle ensuite au triple de son volume; il se porphyrise, et produit une scorie qui nage sur l'eau, et qu'un feu ardent convertit en verre blanc. Ceci n'est autre chose qu'une sorte de tuf, totalement formé des débris de la pierre ponce, ou plutôt de quelque chose

qui en a toute l'apparence. Il contient quelques petits fragmens de verre volcanique (1). Dans quelques endroits il est plus grossier, étant mélangé avec de petits fragmens d'une espèce de pierre ponce imparfaite, et avec du verre gris volcanique (2). Ceci est recouvert d'une autre espèce, composée de fragmens de pierre ponce, de la grosseur d'un pois, et mélangée de quelques parcelles du même verre gris volcanique, légèrement ci-

(1) *Tufa.*

Alba heterogenia terrea inequale-granulata asperrima valde friabilis, granulis Obsidian inigri et cinerei rarius inspersis.

Tubi ferruminatorii ope crepitat intumescens ter volumen auget, phosphorescit, scoriam aquæ innatantem præbet, et in igne fortiori vitrum album.

(2) *Tufa.*

Alba ex fragmentis minoribus et parvis Pumicis, in massâ albâ heterogeniâ terreâ inequale-granulatâ asperrimâ valde friabili; granulis Obsidiani nigri et cinerei inspersis.

mentées avec une substance terreuse, et couleur d'ocre (1).

Tolschva est, comme Maad, une ville mal bâtie, et doublement désagréable, à raison du grand nombre des juifs qui l'habitent. Il y a environ trois mille habitans, parmi lesquels on compte cent soixante familles juives. C'est au moins ce qui m'a été certifié par un de ceux qui furent chargés de former les listes de la *conscription*. Je me flatte qu'on n'attribuera point à de la bigoterie mon aversion pour un peuple qui, exclusivement occupé de gains sordides, considère la ruse et les fourberies comme des qualités estimables, et contemple les beautés de la nature avec indifférence. Les juifs sont très-nombreux en Hongrie, non seulement dans les grandes villes, mais dans les petites et même dans les villages. Il y a toutefois des

(1) *Tufa*

Ex fragmentis minoribus et parvis Pumicis, ope terræ ferruginiæ friabilis, leviter conglutinatis

Obs. Granulæ Obsidiani non omnino desunt

nobles

nobles qui ne le souffrent pas sur leurs terres, quoiqu'ils soient toujours disposés à payer les fermes plus cher que d'autres. Dans les pays où, restraints aux grandes villes de commerce, ils peuvent déployer leurs talens mercantiles, ils sont moins dangereux; c'est à-peu-près juif contre juif; mais lorsqu'ils ont accès dans les petites villes et dans les villages, ils y causent de grands désordres, ils ruinent les paysans et la basse classe du peuple, en leur vendant à crédit, mais très-cher, tous les articles du luxe qui peuvent les tenter. Ces malheureux contractent ainsi des besoins et des grosses dettes; et dès qu'un juif apperçoit que son débiteur lui doit à-peu-près la valeur de sa propriété, il le fait saisir, et s'en empare. J'en ai aussi trouvé en beaucoup trop grand nombre, fixés dans les petites villes et les villages de l'Allemagne et de la Bohême. On sait assez comme ils pullulent dans la Pologne. L'empereur Joseph fit l'impossible pour rendre cette race plus utile et moins dangereuse

pour l'état ; mais il échoua dans cette entreprise. Comme la franchise et la probité sont deux dispositions essentiellement nécessaires au bonheur d'une nation, il est imprudent de placer à demeure, sous les yeux du peuple, des hommes qui font leur chemin dans ce monde, en se conduisant d'une manière directement opposée. Toutes les religions, les opinions politiques et les principes moraux ne sont pas également favorables au bonheur d'un état, et je ne vois pas pourquoi on hésiterait de s'opposer à la multiplication d'une secte, ou même pourquoi on ne l'expulserait pas totalement.

J'ai examiné dans les environs de la ville, quelques collines couvertes de vignes. Elles sont composées d'un basalte porphyrique rougeâtre, qu'on apperçoit dans les endroits où les pluies ont rongé le sol, et formé des ravins. On trouve ici du jaspe en profusion. On se sert de ses fragmens, qu'on emploie pour former des divisions entre les vignes. La couleur en est très-variée ; elle forme des

veines dans les collines porphyriques. Dans les collines adjacentes, on a essayé d'exploiter des mines, mais sans succès. Un noble y a dépensé, en pure perte, près de deux mille guinées, et c'était presque tout son avoir. Près de ces mines, je trouvai un autre lit d'argille blanche; mais elle était si faiblement durcie, ou plutôt si décomposée, qu'elle s'émiettait entre les doigts. Un peu plus loin, je ramassai quelques globules d'*Obsidian*.

Dans les murs des maisons et dans les rues je remarquai une très-belle espèce de *Breccia* (1), formée des petits fragmens d'un pétrosilex, colorés d'un vert très-vif, réunis

(1) *Breccia*.

Ex fragmentis minoribus Petrosilicis viridis cultro vix rasilis scintillantis, ad angulos subdiaphanæ, et paucis Jaspidis rubræ, ope Chalcedonii albo-cærulescentis vix nudo oculo discernendi, conglutinatis.

Tubi ferruminatorii ope color viridis evanescit, et ad angulos vitrum album præbet.

par un enduit presque imperceptible de Chalcédoine.

Mr. Sirmay, seigneur de l'endroit, pour qui j'avais une lettre de recommandation, était absent lorsque j'arrivai. Je n'aurais passé ici qu'une demi-journée, si j'avais pu obtenir des chevaux; mais ils étaient tous employés au transport des grains dont la noblesse a fait à l'empereur un don gratuit (1). Je fus en conséquence forcé de prolonger mon séjour. Enfin, je partis pour Vihelly avec Mr. Berhelly et quelques autres particuliers de la ville qui allaient aux assises du comté. Notre nombreuse compagnie remplit un charriot; car il n'y a point ici d'autre carrosse de voyage. Durant le trajet, la conversation

(1) C'est encore une des vexations dont les paysans se plaignent amèrement. Dans certains temps de l'année et sur quelques routes, elle est en effet très-rigoureuse. Ils sont tenus de voiturer l'ammunition, toutes les provisions des armées et tout ce qui concerne le service public, pour un salaire fort inférieur à celui qu'ils reçoivent des voyageurs.

roula sur les Allemands, établis ici par l'empereur Joseph. Mes compagnons se plaignaient amérement de la négligence que ces étrangers mettaient dans la manutention des fermes que ce prince leur a partagées. A peine me permirent-ils de dire un mot en faveur de l'industrie allemande. Les censeurs avouaient cependant qu'ils n'avaient point de reproches à faire aux colons établis par l'impératrice Marie-Thérèse.

Sur ma route, je trouvai des basaltes de différentes sortes; l'une était aussi vitreuse que la poix sèche et le *Saxum metalliferum;* mais la mie était si fine, qu'il fallait presque le secours d'une lentille pour l'appercevoir, et le porphyre (1), dont la base est de l'argille blanche endurcie, était si dur, qu'on en tirait du feu, en le frappant avec un

(1) *Porphyrius*

Ex argillâ induratâ albâ, cultro vix rasili facile scintillanti, particulis parvis amorphis Quartzi pellucidi et parallelopipedis Adulariæ.

fusil. Il contient de gros grains de quartz transparent et de feldspar, ou plutôt d'adularia. Ce trajet ne fut que de quatre à cinq heures. Nous traversâmes Patax, où les calvinistes ont un collége qui n'est inférieur qu'à celui de Débretzin. Les plaines où nous passâmes, étaient couvertes de fromens, de blés-d'Inde, et de patates ou pommes-de-terre.

Je ne fus pas plus chanceux à Vihelly qu'à Tolschva. Le docteur Weis, médecin du comté, pour qui j'avais des lettres de recommandation, était absent, et comme il y avait ici une foire durant l'assise ou assemblée du comté, les auberges et les cabarets, en supposant qu'il y en ait, devaient être très-remplis; mais je ne perdis à l'absence du docteur, que le plaisir de sa conversation; son épouse me reçut de la manière la plus satisfaisante.

Il y a dans les environs de la ville des collines très-hautes, auxquelles on a donné la dénomination de Schator. M'étant rappelé

que dans son Catalogue raisonné, M. Born fait mention d'un *granite altéré par le feu volcanique*, et tiré d'une montagne de ce nom, j'en commençai promptement la recherche. Je montai sur deux ou trois des plus hautes, mais je n'y apperçus rien que le plus ardent minéralogiste pût soupçonner d'avoir été primitivement du granite. Je ne trouvai que du porphyre (1), d'un grain brun rougeâtre ; très-chargé de particules d'adularia, et épars avec des petits crystaux d'*hornblende* noire. Les particules blanches étaient plutôt rondes que parallélopipédales. Cette observation me les fit considérer comme des *leucites* ou grenats blancs du Vésuve ; mais elles fondent sous le *blow-pipe*, comme l'adu-

Porphyrius

Ex Jaspide? hepatica particulis albis subdiaphanis Adulariæ, et sparsis cristallis parvis Hornblendæ Basaltinæ, compositus.

Tubi ferruminatorii ope basis scoriam albam, et concretiones albæ vitrum diaphanum, præbent.

laria, et en ont un peu l'apparence quand on les examine à travers la lentille.

Il y a près de cette ville une carrière d'argille blanche endurcie, dont on se sert également pour les bâtisses. Elle n'est point cellulaire comme celle de Tokay; mais presqu'aussi molle que de la craie. En l'examinant avec soin à travers la lentille, on apperçoit de la mica fort belle. Mon hôte cultivait l'*Isatis tinctoria* pour faire de l'indigo. Je l'attendis deux ou trois jours; mais il ne revint pas, et je fus privé du plaisir de faire sa connaissance.

Chez les peuples où la civilisation est en retard, le gouvernement est forcé d'étendre son attention sur des choses qu'il laisserait dans d'autres temps à la disposition du public. En Hongrie, comme dans quelques autres pays, le gouvernement s'occupe de la santé publique. Il salarie dans chaque canton, un médecin qui a des chirurgiens sous ses ordres. Dans les petites villes, le salaire annuel du médecin est d'environ

quarante guinées ; le chirurgien en reçoit vingt. Ils jouissent encore de quelques avantages, indépendamment de leurs pratiques ou casuel. A Vihelly, la langue esclavonicane ou l'esclavon, commence à être d'un usage général.

Je partis le 5 de juillet pour Telkobania. Les vignes ne tardèrent pas à disparaître, et sur les flancs des collines, je ne vis plus que des taillis. Les vallées étaient couvertes de blés entrecoupés de prairies. La route jusqu'à Balhasy, est exécrable. Ici je changeai de chevaux, et mangeai quelques œufs, n'ayant pas pu y obtenir autre chose. Je trouvai les paysans rassemblés chez le juge du village, pour arranger un différent relatif à l'étendue d'un champ ou d'une ferme. J'ai souvent admiré la conduite raisonnable des paysans Hongrois. Jamais je n'ai apperçu parmi eux le moindre indice de la férocité dont les Autrichiens lès accusent, et quoiqu'ils aient vis-à-vis de leurs supérieurs une conduite très-respectueuse, je n'ai jamais

rien observé qui ressemble à cette servilité rampante, qu'on pourrait supposer à un peuple si récemment sorti du plus rigoureux esclavage.

A une petite distance au-delà de ce village, on trouve sur la droite, un roc remarquable, qui fait saillie sur la route. C'est un mélange fort extraordinaire; une breccia, composée de fragmens de poix sèche (Pechstein), à la fois compacte et cellulaire, grise et noire, jonchée de parallopipèdes d'*Adularia*, de fragmens de *Pumex*, et par ci, par là de parcelles de porphyre, avec une base de pétrosilex, d'un blanc rougeâtre, et des grains de quartz transparent. Ces parcelles, plus hétérogènes par leur apparence que par leur nature, sont cimentées par une masse non moins curieuse: c'est en apparence de la pierre de sable, ou plutôt du quartz, dont quelques parties sont graineuses. Lorsqu'on l'examine au travers la lentille, la texture de quelques parties paraît torse et fibreuse, les autres ressemblent plus à la poix sèche, mais elles sont graineuses et

transparentes. Les plus compactes rendent du feu, lorsqu'on les frappe. Quoique cette *Breccia* paraisse fort hétérogène, sa nature est très-homogène. Les fragmens de poix de différentes couleurs, le *Pumex* et la matière qui sert de ciment aux parties, sont toutes de même nature. Elles enflent toutes sous le *blow-pipe* (1) avec phosphorescence, et forment une scorie blanche et légère, qui surnage dans l'eau. Il y en a qui s'enflent au feu à cinq ou même six fois la grosseur de leur volume naturel. Ici nous trouvons encore les zéolites de Mr. Fichtel. Une partie de cette masse est le zéolite noir et fibreux, ressemblant au Pumex dont il fait mention, page 653. Mr. Fichtel fait très-judicieusement l'observation suivante. --- « Que tous ces zéolites, depuis le grisâtre jusqu'à celui qui est d'un noir de charbon, tiennent l'un de l'autre ;

(1) Je fais toujours usage de ce mot, dont j'ai déja donné l'explication : c'est le chalumeau ou tuyau, dont les fondeurs se servent pour diriger la flamme.

et j'en ai assemblé, ajoute-t-il, quatorze échantillons, dans lesquels chaque variété a des relations très-intimes avec les autres, non seulement pour la couleur, mais pour la texture.» --- Quels sont les pays qui produisent ces fossiles, et dans quel catalogue en trouve-t on la description? Ne sont-ce pas les pays incontestablement volcaniques, ou même ceux qui sont encore sujets à de fréquentes explosions, et n'est-ce pas dans le catalogue de leurs produits qu'il en faut chercher la description? Le *neptunisme* auquel je suis très-disposé à attribuer en grande partie la formation de notre globe, ou au moins de la mince surface qui nous est connue, doit cesser quelque part nécessairement; c'est là que le *volcanisme* doit commencer. La difficulté consiste à savoir où l'un finit et l'autre commence; mais les savans n'ont pas encore pu s'accorder sur cet article. J'ai toujours pensé avec le grand Linnée, -- *Ubicumque pumices copiosiores, ibi quondam vivi vulcani extitere, licet dudum emortui et*

oblivioni traditi. Ce roc curieux me parut appuyé sur du phorphyre argilleux décomposé.

Un peu plus loin sont des rocs formés de vastes blocs de basaltes; et au delà, je trouvai une abondance de fragmens vagues de silex ou pétrosilex, contenant des impressions de corps organiques. J'arrivai de bonne heure à Telkobania; soit ville ou village, il est misérablement bâti. Ne pouvant mieux faire dans un endroit où il n'y a pas un seul particulier de marque, je descendis chez le juge, qui me donna sa meilleure chambre, de la paille étendue sur le plancher, en guise de lit, et pour souper, du lait, des œufs et du pain bis.

Je venais chercher ici le chrysopal et le waxopal de Telkobania; mais j'eus beau chercher, je perdis mes peines. Je ne rencontrai personne qui en eut la plus faible notion, et j'appris depuis, qu'on les trouve à la distance de quatre à cinq milles; mais comme Made. Weiss, mon obligeante hô-

tesse, m'en avait donné une petite collection, mes regrets furent moins vifs ; et Mr. Fichtel nous a informé comment on le trouve. Il dit : « que dans la colline de Cscherhezy-Tarka, qui est composée de la sorte de zéolite que je trouvai dans les environs de Tokay, il y a des fortes veines de jaspe, dont plusieurs sont si grosses, qu'elles forment des rocs (1) ; dans quelques endroits il est cellulaire et à moitié décomposé. C'est là où on trouve ce curieux fossile, formant quelquefois des veines, et quelquefois des nœuds. La grosseur de ces derniers varie, depuis celle de la tête d'un homme, à celle de la plus petite graine. Mr. Fichtel considère les veines de jaspe comme des écoulemens de lave, et suppose que l'opale qu'elle contient, a été formée depuis par filtration. » L'espèce rouge que Mr. Born place parmi les poix sèches, se trouve sur

(1) Probablement semblables à ceux que j'ai vus près de Tolschva.

la colline de Feketehegy, à dix ou douze milles de Telkobania. Ceci tient ici la place du jaspe, et forme des veines entières et très-fortes ; mais la colline est composée de porphyre.

Quoique je n'aie pas trouvé ici ce que je venais y chercher, j'en fus un peu dédommagé par des fossiles curieux, dont Mr. Fichtel n'a point fait mention. Près de la ville, il y a des rocs de zéolites, semblables à ceux des environs de Tokay. Dans un endroit où son apparence est plus terreuse, il est très-cellulaire. Les cellules sont extrêmement profondes et serrées, à-peu-près comme un rayon de ruche. Le *blow-pipe* fit voir que, malgré la diversité des apparences, tout était cependant de la même nature. Un peu plus loin, je trouvai un lit de très-belle pierre blanche, semblable à celle des environs de Liska, mais encore plus belle ; si elle était moins rude au toucher, on pourrait la prendre pour de la craie. Le *blow-pipe* décèle promptement sa nature ; elle enfle considérablement.

Un peu au-delà, dans un ravin profond, je découvris un des plus curieux rocs que j'aie jamais vus : c'est une breccia composée des fragmens d'une sorte de pumex imparfait, dans lequel l'apparence luisante de ce fossile était très-évidente, quoiqu'elle eût fort peu de sa texture fibreuse. Telle est en plus grande partie sa composition ; mais elle est mêlangée en plus petite quantité avec une poix sèche qui est vitreuse. Les fragmens, dont le volume varie depuis un quart de pouce jusqu'à la grosseur d'une tête d'épingle, semblent être cimentés par une rézine vitreuse, fort mince, mais de même nature. Dans quelques-uns des lits où toutes les parties sont de la plus petite espèce, elle ressemble à la pierre de sable. J'ai trouvé un lit d'environ un demi-pouce d'épaisseur, qu'on aurait fort bien pu prendre pour du quartz graineux. On en tire facilement du feu avec le fusil. Ici encore, quoique les parties qui composent ce fossile, paraissent

à la vue

à la vue hétérogènes, elles sont cependant très-homogènes par leur nature. Elles enflent toutes sous le *blow-pipe*, et forment une scorie blanche. Indépendamment de ces rocs, j'ai trouvé des blocs épars de poix sèche, vitreuse, couleur de cendre, qui se convertissait en pumex. Dans quelques parties, principalement lorsqu'elles étaient rompues dans un certain sens, on n'appercevait point de texture fibreuse; mais dans d'autres, elle était très-visible. Elle est éparse avec des parallélopipèdes d'*Adularia*, et lorsqu'on l'examine avec attention, on apperçoit des particules de *Mica* noir. Une autre espèce ressemblait beaucoup plus au pumex. Dans celle-ci, la texture torse et fibreuse, est, par ci, par là, fort évidente. Elle est aussi éparse avec quelques particules d'*Adularia*, de *Mica* noir et des grains de quartz transparent.

Dans une de mes excursions, au lieu de l'opale jaune de Telkobania, que je cherchais, je trouvai une veine de jaspe, mais

d'un jaspe qui ressemblait à la poix sèche. Dans le centre d'un de ses fragmens, je vis une parcelle d'opale laiteuse, qui avait toutefois un peu de *fire.* Cette situation est conforme au rapport de Mr. Fichtel, concernant la situation de l'opale de Telkobania. Sur la route qui conduit à Caschau, il y a de très-gros blocs de pétrosilex ou de quelque chose entre le pétrosilex et la calcèdoine, qui contient une grande quantité de pétrifications végétales. J'arrachai d'un de ces blocs, un morceau de bois pétrifié, de la longueur d'un demi pied, et d'un pouce de diamètre. Sa texture fibreuse était très-visible.

Je ne restai qu'un jour à Telkobania. Le lendemain de mon arrivée je m'acheminai dans l'après-midi vers Caschau, qui n'est qu'à la distance de deux relais; mais n'ayant pas pu trouver des chevaux, je fus réduit à me faire traîner par des bœufs. Je ne crois pas qu'il y ait dans ce monde rien de plus contrariant que d'être forcé de voyager très-

lentement, quand on desire d'aller très-vîte. Mais mon attelage, indépendamment de sa lenteur, manifestait fréquemment des intentions directement contraires aux miennes. Ils arrêtaient quand j'aurais voulu avancer, et tournaient à droite quand j'aurais voulu aller à gauche. Ils poussèrent leur opiniâtreté si loin, que ma solide charrette courut des dangers, et pour ne pas les partager personnellement, je pris le parti d'aller à pied. Dieu me garde à jamais de courir la poste avec des bœufs! Avec un peu de peine, je réussis, au milieu de mon trajet, à changer mes bœufs pour des chevaux. Je rencontrai ici une forte bande de recrues, qui faisaient halte pour y passer la nuit. On les surveillait si strictement, qu'ils étaient obligés de faire leurs besoins dans la rue, devant la porte d'une grange qui devait leur servir de dortoir. J'appris qu'ils étaient des *volontaires*. Ceci me rappela ce que j'avais vu il y a quelques années dans les montagnes de l'Écosse. Un chef de montagnards s'étant avisé de lever un régiment,

envoya, pour le compléter plus vîte, un grand nombre de ses paysans joindre les drapeaux; et comme la plupart montraient une grande répugnance pour le métier qu'on leur imposait, il les fit conduire garottés dans des charrettes. Un particulier qui les rencontra, leur ayant demandé où ils allaient et pourquoi ils étaient liés sur leurs charettes: l'un d'eux lui répondit « ce n'est rien, monsieur, nous » sommes des volontaires.» Il faut convenir qu'en pareilles circonstances le nom et la chose ne s'accordent guères.

C'était un samedi, et l'auberge ou le cabaret avait pour hôte un juif, comme c'est ici assez l'ordinaire. J'y entrai et je trouvai, comme je m'y attendais, qu'elle était fort sale. Je demandai quelque chose, qu'une servante chrétienne m'apporta, et lorsque je voulus payer l'hôtesse, elle me fit déposer mon argent sur son comptoir. Comme je n'y apperçus point d'autres monnaies, je suppose que la juive au bout d'un certain temps les mettait dans sa poche. Que de momeries!

jusques à quand les pratiques des religions serviront-elles à détruire la bienveillance entre les hommes et leur bonté morale ?

Débarrassé de mes bêtes à cornes, je commençai à voyager un peu plus vîte. La route traversait un vaste vallon environné à une certaine distance, de collines très-élevées. Sont-elles d'origine *neptunique* ou *volcanique*? c'est ce que j'ignore; mais à environ un mille avant d'arriver à Caschau, il y a une assez mauvaise carrière de pierres, dont le roc est une sorte de *Micaceus schistus* ou le *Gneissum micaceum*, et le *Gneissum fornacum* sont mélangés.

CHAPITRE XIV.

Caschau; Bains de Rank; Mines d'Opales; Cavernes remarquables, etc.

CASCHAU est la capitale de la haute Hongrie. Sa principale rue, d'une belle largeur, et assez régulièrement bâtie, contient de fort jolies maisons appartenantes aux nobles, et un fort beau café. Au-dessus de la salle publique, il y a plusieurs salles d'assemblées. On évalue le nombre des habitans à six mille. La principale église est la seule chose qui mérite d'être vue. Elle est dans le goût gothique et en fort bon état. L'aigle blanc est toutefois un édifice intéressant pour les voyageurs. C'est une auberge où l'on trouve

toujours un repas passable, et dans ce pays-ci les auberges de cette espèce sont très-rares ; mais j'en fis peu d'usage, au moyen des maisons de la comtesse Sirmay, du docteur Fucker et de quelques autres qui me furent toujours ouvertes. Un grand nombre des habitans de Caschau sont protestans, mais pas assez strictement attachés à leurs pratiques religieuses, pour s'absenter des assemblées publiques les jours de dimanche. J'y allai un dimanche, l'après-midi ; mais il faisait si beau que j'y trouvai peu de compagnie. L'enfilade des salles est fort élégante. Les Hongrois viennent ici au moins autant pour manger que pour danser. On peut même assurer que les mangeurs forment le plus grand nombre. On a la liberté d'y fumer sa pipe, mais non pas dans la salle de bal, sur la porte de laquelle on voit — *on ne fume point ici*, écrit en gros caractères. Je regardai danser quelques menuets, qu'on mène à l'allemande au train de poste.

Czerwenitza, le véritable pays des opales,

n'est qu'à une petite journée de Caschau, et je n'hésitai pas à y faire une excursion. Rank où il y a une source d'eaux minérales, est presque sur la route. J'y passai, parce que le baron Vechey, dont le poste comprend la direction des mines d'opales, et qui pouvait seul me donner une permission de les examiner, était à prendre les eaux. Les valétudinaires trouvent à Rank fort peu de commodités. Ils sont obligés de tout apporter, les lits, les ustensiles de cuisine et jusqu'aux provisions. Lorsque je me présentai chez le baron, il était à dîner avec sa société ; on m'invita de me mettre à table, et je ne me fis pas beaucoup prier; car n'ayant rien apporté, j'aurais été fort embarrassé. Ces eaux sont principalement fréquentées par les habitans de Caschau, qui n'ont pas le loisir d'aller à Bartfeld, où sont les eaux les plus achalandées dans cette partie de la Hongrie.

Les eaux de Rank sont ferrugineuses et aërées. On s'y baigne et on les prend intérieurement; mais c'est, comme dans tous les

rendez-vous de cette espèce, l'exercice, la gaieté, le régime, etc., qui font la plupart des cures. Quelques-uns des malades avaient amené avec eux un de ces *et-cœtera*; je fis la connaissance d'une jeune dame, âgée d'environ dix-neuf ans, très-jolie, et mariée depuis peu avec un septuagénaire infirme, qui avait des petits enfans de l'âge de son épouse. Se croyant malade ou au moins *incommodée*, elle était venue ici prendre les eaux, et avait amené avec elle le médecin qui convenait le mieux à la nature de son indisposition; c'était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, taillé en Hercule. Après m'avoir mis au fait de son histoire connubiale, elle me dit gravement que les eaux lui avaient fait grand bien, mais que c'était au régime qu'elle avait suivi, qu'elle était principalement redevable de son rétablissement. La seule observation morale que je me permettrai dans cette occasion, est un avis aux hommes âgés et infirmes, de ne point épouser des filles de dix-neuf ans, s'ils ont de la répugnance à porter

l'aigrette. Cet avis ne convient pas moins à la France qu à l'Angleterre et à la Hongrie.

Après dîner j'examinai dans les environs de l'endroit quelques roches très-escarpées. Elles sont toutes de Breccia semblable à celle des environs de Gran, dont j'ai si souvent fait mention. Dans quelques endroits, on trouve de longues pointes, presque totalement détachées du roc. Je couchai à Rank; un drap blanc, étendu sur de la paille, me tint lieu de lit, et me coûta deux schelings, y compris un peu de pain et de beurre, et quelques verres de vin ordinaire.

Le lendemain au point du jour, je continuai mon voyage vers le canton des opales, et je descendis à Czerwenitza chez le curé; ce village étant si misérable, qu'on n'y trouve ni auberge ni cabaret. D'ici je montai à pied sur une colline très-haute, qui avoisine les mines d'opales. En montant, je vis que le roc était composé de *Trass* et de porphyre décomposé. L'étendue de la colline est de plusieurs milles. Elle a été fouillée dans plu-

sieurs endroits, et entr'autres dans trois avec le plus grand succès. On y a placé des gardes qui reçoivent une paie d'environ douze sols par jour (argent de France) pour empêcher d'y creuser. Précédemment les paysans avaient la liberté de chercher ces pierres précieuses pour leur compte; mais comme depuis quelques années le terrein dépend des domaines royaux, l'empereur a défendu toute espèce de fouille, hors celle qui se fait pour lui. Il l'a même fait suspendre depuis trois ou quatre ans, les officiers de la couronne ayant déclaré que son produit n'en couvrait pas la dépense. Etant muni d'une permission, je satisfis ma curiosité sans obstacles. Je vis un endroit qu'on avait fouillé, mais il n'y avait qu'une galerie de quelques toises. En général on tire le roc comme dans les carrières de pierres ordinaires, et on ne creuse guères plus profondément que deux ou trois toises (1). En

(1) C'est ainsi que je le trouve inscrit sur mon Journal. Delius en rend un compte à-peu-près conforme,

considérant les trous des fouilles, il me sembla qu'elles avaient été conduites sans aucun plan fixe. On arrache le roc, on le brise lorsqu'il est dehors, et on l'examine. J'ai lu avec surprise dans le Catalogue raisonné de Mr. Born, à l'article *Opale*, « *La matrice » est une terre argilleuse grise et jaunâtre*, » *mêlée de sable.* » Ce n'est autre chose que du porphyre argilleux décomposé. Je ne conçois pas comment il n'a pas reconnu son *Saxum metalliferum.* Dans quelques échantillons, j'ai parfaitement distingué le feldspar et quelques particules du luisant exangulaire. Dans d'autres, la décomposition est si avancée, qu'on n'y apperçoit plus rien de la nature du porphyre. Une des excavations qu'on a faites

Il dit que — le roc qui contient l'opale est immédiatement sous le sol, et rarement plus profondément que deux toises. — Mais Mr. Fichtel affirme directement le contraire, et que le lit supérieur est stérile à cet égard, jusqu'à la profondeur de deux toises; de façon qu'il faut fouiller totalement l'épaisseur du premier lit pour découvrir ce précieux fossile.

pour découvrir ce précieux fossile, est dans du basaltes qui n'est point décomposé, ou plutôt dans quelque chose d'intermédiaire entre le *wache* et le basaltes ; mais on n'y a rien trouvé.

On trouve ici des opales de différentes espèces. Il y en a dont les jouaillers ne font aucun cas. Cependant, quoiqu'elles diffèrent considérablement par leur valeur et par l'éclat de leur couleur, elles ont toutes la même origine. Elles forment des veines, des grains, etc., et c'est lorsque cette pierre est mêlangée de petites particules, qu'elle forme ce qu'on nomme la mére d'opale. On la trouve aussi dans une espèce de breccia de porphyre décomposé. Comme ces mines ou carrières étaient abandonnées depuis trois ou quatre ans, je ne pouvais avoir l'espérance de rien découvrir. Mais les vues du joailler et celles du naturaliste sont fort différentes ; et je trouvai des échantillons très-précieux pour ce dernier, quoiqu'ils n'eussent aucune espèce de valeur pour l'autre.

Les différentes espèces se convertissent insensiblement l'une dans l'autre. Je rassemblai les suivantes : la véritable opale (1), disséminée dans la matrice ; l'opale d'eau (2) et l'opale laiteuse (3), dans une seule veine, et toutes tendantes à devenir une véritable opale. L'opale d'eau (4) était d'une superbe couleur de lavande, une autre de la couleur de la topase (5). La plupart étaient dans un état de décomposition, comme autant

(1) *Opalus nobilis.*

Splendens colorum vividorum viridi violacii et aurantiaci, pro situ spectatoris variantium fulgens.

(2) *Opalus hyalinus.*

Splendens, hyalinus.

(3) *Opalus lacteus.*

Splendens, diaphanus lacteus.

(4) *Opalus violaceus.*

Splendens, diaphanus colore dilutiore florum lavendulæ.

(5) *Opalus luteus.*

Splendens diaphanus colore Topasii.

d'*hydrophanes.* J'ai une opale laiteuse (6), qui étant plongée dans l'eau, prend l'éclat de la véritable opale ; une autre opale laiteuse (7), qui devient à l'immersion, une opale d'eau; une autre opale laiteuse (8), mais qui n'a point l'éclat de l'opale, prend ce lustre à l'immersion, et devient une véritable opale laiteuse; une autre (9), d'une nature à-peu-près semblable, mais brune, qui acquiert à l'immersion dans l'eau, un très-haut degré de transparence ; et une

(6) *Opalus lacteus.*

Splendens diaphanus lacteus, aquâ imbutus, coloribus opali nobilis fulget.

(7) *Opalus lacteus.*

Nitens subdiaphanus lacteus, aquâ imbutus, opalus hyalinus evadit.

(8) *Opalus hebes.*

Hebes opacus albus, aquâ imbutus opalus nitens diaphanus lactescens evadit.

(9) *Opalus ferrugineus.*

Nitens subdiaphanus ferrugineus, aquâ imbutus diaphanus ferrugineus evadit.

autre, de même espèce, si terreuse et si tendre, qu'on peut la raper avec l'ongle ; cependant à l'immersion, elle ne laisse pas de prendre un peu d'éclat.

On croit assez généralement que toutes les opales d'un certain prix qui passent dans le commerce, sous la dénomination d'opales orientales, ont été tirées de ces mines. Tavernier (1) dit : « pour ce qui est de la Hongrie, *il y a une mine d'où l'on tire des opales ; et il ne s'en trouve en aucun lieu de la terre, que celui-là.* » Mr. Fichtel partage cette opinion, et dit (2) : que dans les archives de Carchau, il y a des papiers qui prouvent que, vers le quatorzième siècle, trois cents hommes étaient occupés à fouiller ces mines ; et il prétend expliquer par ce moyen, pourquoi il en a circulé si long-temps une si grande profusion dans le

(1) Seconde partie, page 293.

(2) Mineralogische Bemerkungen von den Carpathen de Fichtel, page 595.

commerce. Si cette opinion est fondée, il est possible que j'aie marché sur le roc qui a produit l'opale magnifique dont Marc-Antoine fut si jaloux, que, pour l'obtenir, il proscrivit le sénateur qui la possédait, et à laquelle celui-ci était si attaché, qu'il aima mieux se bannir de sa patrie, que de céder au triumvir cette pierre précieuse. Il est certain toutefois que d'autres pays, même en Europe, produisent des opales, mais non pas peut-être de la même beauté.

Après avoir rôdé durant trois ou quatre heures sur les montagnes où les mines sont répandues à une certaine distance l'une de l'autre, je retournai dîner chez mon ecclésiastique, et je partis pour Pecklin. Au premier relais, il n'y avait point de chevaux, et après avoir attendu fort long-temps, je fus réduit à continuer ma route avec le même attelage. Le jour ne tarda pas à disparaître, et nous avions à passer dans des bois épais et dans des routes de traverse peu fréquentées. Je m'en tirai toutefois sans avoir été

ni volé ni renversé de mon fourgon ; mais il était onze heures passées lorsque j'atteignis Caschau. Près de Pecklin, le sol est si stérile, qu'on en alloue deux mille pieds carrés pour un acre. Les bois, plantés principalement de chênes et de hêtres, sont divisés en coupes de cinquante ans.

Le samedi 12 juillet, je quittai Caschau; mais je m'écartai encore de la route qui conduit directement au mont Krapath, et je me dirigeai vers le couchant. J'y fus déterminé par les relations que j'entendis faire à Caschau, non pas par des gens du peuple, mais par des docteurs savans et d'habiles professeurs, qui m'assurèrent qu'à la distance d'environ une journée de marche, il y avait deux cavernes très-extraordinaires, dans l'une desquelles l'eau gelait durant l'été, et la glace fondait durant l'hiver; et que l'autre était si vaste, qu'on pouvait y rôder durant une semaine sans en trouver le bout. Peu de temps après ma sortie de Caschau, je trouvai une carrière du *Corneus fissilis* de

Vallérius. A Csées, où je changeai de chevaux, la route commença à se rapprocher des montagnes, et le pays à prendre un aspect plus riant. C'est en général un pays à blé. On y cultive beaucoup le blé de Turquie. J'arrivai dans l'après-midi, de bonne heure, à Nadaska, où la comtesse Giulais a un manoir. Ici les montagnes sont très-hautes, et composées d'une pierre à chaux compacte et non stratifiée, sans aucunes pétrifications, mais pleine de trous, dont quelques-uns sont si profonds et en même-temps si ronds, qu'on les soupçonnerait d'être l'ouvrage de l'art. Je passai l'après-midi très-tristement. Un prêtre brusque et taciturne était arrivé ici pour faire le lendemain le service divin, et quoiqu'il mangeât lui-même de fort bon appétit, il trouvait mauvais que les autres en fissent de même. La comtesse et sa très-jolie fille, qui parlait fort bon français, se mirent à table pour y jeûner. Je contrariai violemment ce fâcheux ecclésiastique, en prenant ma bonne part du souper

qu'il semblait vouloir se réserver exclusivement.

Le lendemain matin je m'acheminai vers les cavernes. Je suivis la même chaîne de montagnes ; de temps-en-temps je vis quelqu'apparence de *schistus*; mais, en général, c'était par-tout la pierre à chaux dont j'ai déja fait mention. A-peu-prés à mi-chemin, je troquai mes chevaux pour des bœufs ; mais comme ils ne devaient me charrier, ou plutôt mon bagage, que jusqu'à la cîme d'une montagne très-escarpée où les chevaux n'auraient pas marché beaucoup plus vîte, je fus moins contrarié que dans ma précédente expédition. Vers les une heure, j'atteignis Akteleg, et je descendis chez un calviniste, qui était le pasteur spirituel du village. Il ne savait pas un mot d'allemand, encore moins d'italien ou de français, mais il parlait la langue hongroise et la latine. C'était un dimanche, et quoique les paroissiens fussent calvinistes, ils ne laissaient pas de danser et de se divertir.

Je me procurai un guide, et dès le même soir, j'entrai dans la caverne, mais ce fut principalement pour m'assurer de la température moyenne de cette partie de la Hongrie. A l'ombre et en plein air, le thermomètre était à 15 degrés au-dessus d'O de Réaumur; mais dans la caverne, à une bonne distance de l'entrée, le thermomètre, plongé à différens endroits dans un ruisseau d'eau courante, resta à sept degrés; cependant, hors de l'eau et près du roc, il resta à sept degrés et demi. Supposerons-nous que cette eau provenait en totalité ou en partie de la fonte des neiges amoncelées dans quelques fosses de cette caverne, et qui ne faisaient que commencer à fondre? Ceci rendrait toutes les expériences illusoires: ou supposerons-nous que le roc, quoique très-profond, était cependant pénétré par la chaleur de l'atmosphère? Je laissai mon thermomètre durant une heure, et comme sa bulbe était très-petite, il eut certainement le temps de se fixer à la véritable température. Dans les puits du

village, l'eau était à huit degrés. Ces observations, quoique rendues moins décisives par cette différence, ne laissent pas d'être assez conformes à celles que Mr. Haquet a faites sur les eaux médicinales de Bartfeld, il dit: — « *A six heures du matin, l'eau était de » dix degrés de Réaumur plus froide que » l'atmosphère, qui était alors à seize » degrés.* » Ceci fixe la température des eaux à six degés, c'est-à-dire, à un degré de froid de plus que dans cette caverne. Mais Bartfeld est à environ un demi-degré de latitude plus au nord et dans une situation plus élevée.

Dans la matinée, je retournai à la caverne, pour voir jusqu'où je pourrais pénétrer et recommencer les expériences du thermomètre; mais il avait été malheureusement oublié. L'opinion générale est ici que cette caverne s'étend à plusieurs milles sous les montagnes, et qu'il faudrait plusieurs jours pour la parcourir. L'entrée est dans le fond d'un précipice de cent cinquante pieds de

hauteur, vers la base occidentale d'une montagne, formée de pierre à chaux, compacte et non stratifiée, qui s'étend à l'est et à l'ouest. L'entrée a environ une toise de largeur ; mais elle est si basse, qu'il fallut me courber considérablement pour m'y introduire. Je descendis durant quelques instans sur une pente très-rapide, et je me trouvai dans une cave immense dont la voûte était fort élevée. Cette cave communique à d'autres et à des passages qui conduisent à d'autres encore. Quelques-unes de ces cavernes sont les unes sur les autres. Je trouvai dans quelques endroits des courans d'eau considérables. Mon guide me conduisit dans une de ces grandes caves, à travers une colline composée de gros blocs de pierres, qui étaient probablement tombées de la voûte. Dans un endroit, il me fallut passer par un trou qui resemblait au tuyau d'une cheminée. Il me conduisit dans une cave où je vis des stalactites très-volumineuses pendantes de la voûte. On m'en fit voir d'autres dont les côtés étaient décorés

dans le goût gothique, d'une manière très-curieuse. Dans quelques-unes, les stalactites étaient si épaisses et si proches les unes des autres, qu'en nous séparant à la distance de quelques toises, nous courrions le risque de ne plus nous retrouver. Ici, des stalactites entraînées par leur propre poids, étaient tombées et éparses à terre; là, des stalactites, à moitié formées, semblaient y avoir pris récemment consistance. La plus curieuse de ces caves indiquait une date plus moderne. Il sembait que les côtés et la voûte avaient été nouvellement séparés et formés, et je crois que cette apparence n'était pas trompeuse; car je présume que la plupart de ces cavernes ont été formées par la chûte intérieure du roc. Ce fut la seule de ces caves où je trouvai des stalactites blanches et menues.

Après avoir rôdé trois ou quatre heures dans cette obscurité lugubre, et atteint dans une direction, le bout des cavernes, je crus qu'il était temps d'en sortir, et je dis

à mon guide de retourner sur ses pas. Après avoir marché quelque temps pour regagner l'entrée, nous ne trouvâmes plus de passage, et mon guide ne laissait pas d'affirmer qu'il ne s'était point mépris.

Je crus reconnaître les mêmes rocs que nous venions de quitter, et qui nous avaient empêchés d'aller plus loin ; mais mon guide affirmait toujours que nous étions dans la bonne direction. J'avais, heureusement pour nous, écrit mon nom sur une pierre tendre, au fond de la cave où nous avions terminé notre excursion. En l'appercevant, mon guide fut saisi de surprise et de terreur, il courait d'un côté à l'autre, comme un homme qui a perdu la tête, et sans savoir quel parti prendre. Je le priai de tâcher de se calmer, et de songer sincèrement aux moyens de nous tirer de ce labyrinthe. Le bois que nous brulions en guise de lampe, était presque épuisé, et comme je ne songeais ni au guide que j'avais laissé en dehors, parce qu'étant chargé de bois, il ne pouvait point

passer dans le trou en façon de tuyau de cheminée, ni aux habitans du village, qui étant informés de notre excursion, seraient sans doute accourus à notre secours, si nous avions tardé plus long-temps à reparaître. Je fus un peu alarmé de notre situation, et ce n'était pas sans raison; car si nos torches eussent été totalement épuisées, nous n'aurions jamais pu en sortir, et s'il fût arrivé le moindre accident à notre guide, privés de son secours, nous n'aurions pas mieux réussi, quoiqu'ayant de la lumière. Après avoir rôdé très-long-temps, nous apperçûmes une volumineuse stalactite dont j'avais arraché un échantillon en raison de sa singulière blancheur. Je me rappelai la direction dans laquelle je me trouvais lorsque je cassai ce morceau, et cette observation nous remit sur notre route. Après avoir encore marché quelque temps, nous nous fîmes entendre du guide resté en dehors, qui nous donna de nouvelles torches, et nous continuâmes notre retraite sans plus nous tromper.

Il est, je crois, impossible de trouver un labyrinthe aussi inextricable ailleurs que dans des cavernes de cette espèce. De longs et larges passages se terminaient en cul-de-sac, tandis que notre route était au-dessus ou au-dessous. Je crois fermement qu'un homme ne parviendrait pas à s'en tirer, quand il aurait de quoi se nourrir et s'éclairer durant un mois.

Sur le sol, dans le fond de la caverne, mes guides me firent remarquer des traces qu'ils prétendaient être celles des roues d'une voiture. J'imaginai qu'en mesurant les distances des deux traces à différens endroits, je démontrerais leur erreur; mais ce fut moi qui me trompai. Elles étaient par-tout parallèles. J'ignore si ces marques ont été faites par la pression des roues d'une voiture; je ne les ai examinées que dans la première partie des cavernes; mais si le bas de l'entrée était débarrassé des tas de terre qui l'encombient, je ne vois pas pourquoi, avec le secours de quelques hommes, on ne pourrait pas y

rouler une voiture. On sait qu'en temps de guerre, des hommes timides et des infortunés se cachaient dans ces cavernes, et il était impossible de trouver un asile plus impénétrable.

Je croyais être le premier voyageur Anglais qui avait visité ce vaste souterrein, mais Mr. Korabinsky dit (1): « que sa longueur est d'une si prodigieuse étendue, que la société royale de Londres ayant envoyé, il y a quelques années, deux de ses membres en Hongrie pour examiner cette curiosité et quelques autres, ils y passèrent trois jours sans en trouver le bout ni découvrir aucune issue. »

Aprés avoir dîné avec le pasteur calviniste, qui paraissait assez mal approvisionné des bonnes choses de ce monde, j'allai chercher l'autre caverne, située dans les environs de Szilitze. Je pris une route détournée, à travers un pays montueux, agréablement en-

(1) Lexicon von Ungarn, page 6.

trecoupé de bois et de prairies. J'apperçus ici la marmotte sans oreilles, que je n'avais pas vue depuis que je m'étais éloigné de la grande plaine. Dans l'après-midi, jarrivai de bonne heure à Szilitze, et j'allai encore demander l'hospitalité au ministre calviniste, qui ne parlait, comme le précédent, que le hongrois et le latin. Il me parut un peu plus à son aise que l'autre; il exploitait une ferme considérable. Tous les habitans de ce district sont calvinistes. La caverne étant éloignée du village d'environ un mille, j'en différai l'examen jusqu'au lendemain, et mon hôte, qui n'avait rien de l'austérité calviniste, m'offrit de m'accompagner dans mon excursion.

On ne retrouve point ici les immenses voûtes ni les stalactites gothiques de la caverne précédente. Celle-ci n'a d'autre singularité que celle d'être plus froide en été qu'en hiver. Par des vents de nord-est, tandis que tout le pays est couvert de glaces et de neiges, il commence à dégeler dans cette caverne; et durant les plus fortes chaleurs de la cani-

cule, l'eau qui distille à travers ses roches, commence à prendre la consistance de la glace.

Cette opinion n'est pas seulement celle du vulgaire; les savans de ce pays-ci la partagent. Elle s'est même étendue jusques dans notre isle, et s'est introduite dans nos Transactions Philosophiques. Le célèbre Matthieu Bell, historien Hongrois, a envoyé la relation suivante à la société royale, qui l'a fait insérer dans son quarante et uniéme volume. — « Natura antri id habet prodigii, quod cum extus bruma intensissime riget, tepido sit intus aëre; frigido contrà, immo glaciali, cum sunt fervidissimi soles. Nimirum, simul diffugientibus nivibus ver inire cœpit, interior antri concameratio, qua ea meridiano soli dorso objicit, aquam limpidam et passim distillantem exsudat: quæ, interni frigoris vi, in pellucidam glaciem concrescens, stirias efficit, ad ingentium doliorum molem crassas, ac pendulas, inque ramos abeuntes miris illusos speciebus. » Et plus loin, il ajoute

— « Glaciale istud specûs ingenium, totum æstivum est ; quod ideo admirationis habet plurium; augescit enim cum increscente solis ardore. Primo, nimirum, vere, hibernus ille tepor cessare : mox, ubi id adolevit, intendi frigus occipit, tantis accessionibus, ut quo magis aër incalescit, eo antrum frigeat exquisitius. At ubi æstas iniit, jamque fervet canicula, in glacialem brumam intus abeunt omnia. »

Cette relation est parfaitement conforme à ce que j'avais ouï dire à Caschau, et qu'on me répéta sur les lieux. Je suis toutefois assuré que je n'aurai pas besoin de grands efforts pour persuader aux physiciens de nos jours, qu'on a fait une méprise dans ces observations, et qu'elle résulte de ce que les observateurs, s'en rapportant trop légèrement à leurs sensations, ont négligé la pierre de touche du chaud et du froid, ou le secours du thermomètre.

A lentrée qui fait face au nord, cette caverne a environ cent pieds de largeur,

cent cinquante de longueur ou profondeur, et de vingt à trente pieds de hauteur. La descente est rapide. Au dernier tiers de sa profondeur, le sol ou terrein était couvert de glaces, mais si minces, qu'on voyait le roc à travers. A la voûte de l'extrémité, qui est beaucoup plus basse que celle de l'entrée, on voyait une infinité de glaçons, tels qu'on les voit pendre au bord des goutières; et dans un coin sur la droite, qui était non-seulement à l'abri de l'influence du soleil comme toute la caverne, mais totalement obscur, il y avait un très-gros amas de glaces. Ce fut dans l'après-midi d'un très-beau jour que je visitai cette glacière construite des mains de la nature. L'air était embrâsé par un soleil de juillet, et en approchant de l'entrée de ce souterrein, je fus saisi d'un froid qui augmentait à chaque pas que je fis dans l'intérieur de la caverne, et qui me mit fort mal à mon aise durant le temps que j'y restai pour observer la situation du thermomètre.

Je trouvai véritablement ici de la glace en abondance, quoique nous fussions au cœur de l'été ; mais ces glaces commençaient à fondre. Le lit de glace qui couvrait la terre ou le fond de la caverne, était légèrement recouvert d'eau ; les glaçons suspendus à la voûte distillaient de l'eau, et tout annonçait le dégel. J'aurais pu me passer du thermomètre ; je le plaçai toutefois dans la glace, et il descendit à O de Réaumur. Je l'essuyai, et le plaçai dans une niche pratiquée dans le roc, au fond de la caverne, à environ trois pieds au-dessus des glaces, et je l'y laissai environ une heure. Quand j'y retournai, je le trouvai à O. Présumant qu'il n'avait pas eu encore assez de temps pour prendre le juste degré de l'endroit où il était posé, j'en fis l'essai avec mon haleine, au moyen de laquelle je le fis monter à un degré au-dessus de O. Je le laissai, et quand je revins au bout d'un quart d'heure, il était redescendu à O. Il en résulte que tout ici, les glaces, l'eau et l'atmosphère qui les envi-

ronne, ont la même température, et c'était la température de la glace qui commence à fondre; l'O de Mr. Réaumur.

Dans quel temps se forme donc la glace qu'on trouve ici en si grande quantité, que cette caverne sert de glacière à toute la noblesse des environs? En hiver très-certainement, mais non pas dès les premières gelées, ni aussi tôt que les glaces se forment au grand air. Il est évident que cette caverne ayant une très-faible communication avec l'atmosphère, doit être très-lentement affectée des variations de sa température. Si Mr. Bell ou ses correspondans étaient venus vérifier ici les relations publiques au commencement d'une gelée rigoureuse, lorsque tout le pays était couvert de glaces et de neiges, ils auraient pu n'y trouver que de l'eau ou de la glace du précédent hiver, dans un état de dégel, tandis que la caverne aurait été relativement chaude; et de même, s'ils l'eussent visitée durant un printemps très-doux qui aurait succédé à un hiver très-rude, ils auraient

pu n'appercevoir que des glaces ; et même, la neige nouvellement fondue, en filtrant à travers les voûtes, aurait pu être de nouveau congelée. Dans le rude hiver de 1794, j'ai souvent observé en Allemagne, que dans un dégel soudain, les murailles des églises et autres édifices publics étaient blanches en dehors et couvertes d'une gelée blanche ; et que du même côté, les vitres des fenêtres étaient couvertes d'une espèce de givre. Je ne me serais pas si longuement étendu sur ce sujet, si l'opinion que je combats n'était pas si généralement admise. Cette caverne est, comme toutes celles que j'ai vues, dans des rocs de pierre à chaux compacte et non-stratifiée ; il est remarquable que les plus fameuses sont dans des rocs de cette espèce. Je suis persuadé qu'elles sont formées par l'affaissement des rocs et par leur chûte intérieure.

Le ministre calviniste faisait sécher à une de ses fenêtres une grande quantité de *Dianthus deltoides* ; il la nommait de la Cen-

taurée, et me dit qu'on s'en servait dans les fièvres, en la faisant infuser dans du vin. Il y avait près de la porte de la maison un gros bloc de sel, et j'observai que les vaches en rentrant des champs, venaient droit au bloc et le léchaient. L'ecclésiastique me dit que si cet usage était moins dispendieux, il serait adopté par tous les paysans. Dans l'après-midi, je partis pour Rosenau, accompagné de mon hôte. Nous descendîmes fort long-temps et sur une pente très-rapide, dans un vallon bien cultivé. Un fort beau courant d'eau qui le traverse a invité des fondeurs à y établir leurs fourneaux. Ils fondent principalement le *ferrum spatosum* et l'hématite ou sanguine. Ils se servent de fourneaux très-bas. Ce vallon sépare les montagnes calcaires qui ne produisent point de métaux, du schistus qui en contient. Les cîmes escarpées des premières les distinguent facilement des autres. J'arrivai à Rosenau dans l'après-midi.

CHAPITRE XV.

Rosenau ; Schmolnitz et ses mines ; Iglo ; Leutchau ; Accident dans cet endroit ; Assises du comté ; Représentation en faveur de la liberté de la presse.

ROSENAU est une ville très-petite, mais assez bien bâtie ; elle est aussi le siége ou la résidence d'un évêque. Il y avait jadis dans les montagnes de ses environs des mines très-riches. Elles sont pour la plupart abandonnées. J'ai dans ma collection quelques échantillons de cinnabre d'un rouge très-vif, qui sort, dit-on, de ces mines. Mais on a cessé d'exploiter les mines de cinnabre. Les mines d'antimoine sont très-abondantes. Elles rendent annuelle-

ment environ deux mille cwt., qui se vendent dix guldens, ou environ une guinée pour le poids de cent livres. Le minéral est de deux espèces; l'un, grainé d'acier (1), et l'autre rayé (2). L'auberge est ici assez passable.

Après avoir passé une demi-journée à Rosenau, je partis pour Schmolnitz. A deux pas de la ville, il y a un vieux château en ruines, et placé sur un roc calcaire, presque totalement détaché de la grande chaîne calcaire, et joint au schistus, En partant d'ici, je montai durant près de trois heures, sur une route tortueuse et me trouvai dans un pays très-montueux. Ces montagnes paraissent composées de *schistus micaceus et argillaceus*. A mesure que je montais, je voyais disparaître les chênes et les hêtres, dont jusqu'alors j'avais vu presque tous les bois principalement plan-

(1) Stibium vulgare. *Syst. Nat.*
Var. *a*. Textura subtilissime granulata.

(2) Var. *y*. Textura radiata, radiis parellelis splendentibus $\frac{1}{2}$ pollicis latitudine æquantibus.

tés. Dès que j'eus atteint la cime je n'apperçus plus que des sapins et je n'en avais pas encore rencontré en Hongrie. Ils changeaient totalement l'aspect du pays ; les montagnes avaient un air sauvage et lugubre ; des nuages épais augmentaient le contraste entre le Nord et le Sud de la montagne. Ces sapins n'ont pas encore été divisés en coupes régulières ; mais on se propose de le faire incessamment, et les coupes seront de soixante-dix ans. Ces bois sont très-fréquentés par des ours.

Schmolnitz est une ville antique, irrégulièrement et misérablement bâtie ; l'auberge y est détestable. La ville est située dans un vallon très-étroit ; les montagnes des deux côtés sont composées de *schistus argillaceus*, et c'est-là où sont les mines de cuivre, qui donnèrent jadis l'existence à la ville, et qui la font aujourd'hui subsister. Le minéral de cuivre (cuprum fulvum) est non-seulement tiré d'ici, mais on l'y fond et on en fabrique des chaudières et d'autres ustensiles communes. On voit encore ici un reste d'établissement

pour l'amalgamation, mais il est abandonné; on envoie à Creusohl toutes les matières qui contiennent de l'argent. On évalue à quinze cents manes, chacune du poids de cent livres, le cuivre annuellement extrait par cémentation. Dans les mines, presque toutes les eaux sont imprégnées du vitriol de cuivre; on les fait couler dans les vieilles galeries, pour les imprégner encore plus fortement. On consume environ cent soixante livres de fer, pour obtenir cent livres de cuivre. On paie sept schelings, (environ huit francs argent de France) pour un cent de fer neuf, et cinq schelings pour un cent de vieux fer.

J'allai visiter une mine de fer *pyrites* dans un état de décomposition. L'air ayant éteint nos lampes, nous avertit de ne pas nous aventurer trop profondément. A l'endroit où nous fîmes halte, la chaleur était déja à 23 degrés au-dessus d'O de Réaumur. Quoique je n'en trouve point de note dans mon journal, et que je ne me souvienne pas bien exactement du fait, je ne passerai pas tout-à-fait sous silence,

que dans un endroit de ce schistus, j'ai remarqué une veine très-épaisse, d'une sorte de granit imparfait, qu'on pourrait nommer du granit régénéré. Il paraissait intimément lié, et dans quelques endroits, entremêlé avec le schistus. Je restai deux jours à Schmolnitz, et je dois à M. Drevenjak, des remerciemens de son hospitalité. C'est véritablement un acte d'humanité, dans une ville où l'unique auberge est si misérable.

En partant de Schmolnitz je me dirigeai directement vers *les montes Carpathici* ou les monts Krapath. Jusqu'aux environs d'Iglo, ma route me conduisit toujours à travers *le schistus argillaceus, schistus hornblende* et le *horn schieffer*, de Ferber. Ici je retrouvai la pierre à chaux compacte et non stratifiée, et la pierre de sable grossier. Cette dernière a quelques impressions végètales. J'eus dans cette journée une perspective riante; la vue de la plaine dans laquelle Iglo est situé, et d'un très-grand nombre de villes et de villages.

Iglo est une des principales villes du comté de Zips. Elle consiste principalement dans une belle rue fort large et bâtie régulièrement. Elle a des mines qui en dépendent, mais elles sont un peu éloignées de la ville. Je n'y restai qu'une demi-journée. Le lendemain matin je m'acheminai vers Leutchau, à travers un pays plat cultivé en blés.

Leutchau, la ville où l'assemblée du comté de Zips tient ses assises, est passablement bâtie, et contient de quatre à cinq mille ames. J'aurais passé outre, mais c'était ici que je devais trouver M. Horvaths, le lieutenant du comté, dont les propriétés sont situées aux pieds des Alpes, et qui avait promis de me donner les renseignemens nécessaires pour visiter plus avantageusement ces montagnes. En attendant son retour, je fis une excursion dans les environs de la ville. Je n'apperçus rien que de la pierre de sable, avec quelques indices de charbon. Le baron Gordon, maître des postes, a une très-ample collection d'instrumens de physique. Il a observé depuis nombre

d'années, l'état du baromètre, qui fixe la hauteur de Lutchau à 25 pouces 11 ½ lignes, mesure de France.

Au moment du dîner, mon hôte me demanda la permission de faire dîner avec moi deux étrangers ; j'y consentis avec plaisir, et la conversation tomba sur les voleurs. Ils m'assurèrent qu'il y avait dans les Alpes ou *montes Carpathici*, une bande de voleurs qui mettaient tout le pays à contribution, et qui avaient eu la hardiesse de s'inviter de leur propre autorité à dîner chez les nobles des environs. Je savais bien qu'il convenait de faire déduction d'une partie des circonstances destinées à rendre l'histoire plus intéressante; mais je ne me doutais point qu'il n'y avait pas un seul mot de vérité dans cette relation, et qu'elle n'avait d'autre fondement que le rassemblement de quelques jeunes gens de l'autre côté des Alpes, qui s'étaient réfugiés dans les montagnes, pour échapper au métier de soldat, pour lequel ils avaient probablement une grande aversion.

Le lendemain, deux magistrats envoyèrent me demander mon passe-port, que je remis sur-le-champ. Ceux de Caschau en avaient usé de même, et en me le renvoyant, ils m'avaient fait faire très-poliment des offres de services, dans le cas où ils pourraient m'être utiles. Mais ceux-ci, au lieu de me renvoyer mon passe-port, me firent sommer de paraître devant eux à leur hôtel-de-ville : j'y allai, et j'y trouvai un nombre d'animaux, les uns avec des moustaches, et les autres sans moustaches, qui n'appartenaient pas très-certainement à l'espèce de l'*homo sapiens*, comme on va le voir. Assis autour d'une grande table, ils tâchaient toutefois de singer les hommes sérieusement occupés d'affaires publiques. Ils marmotèrent quelque chose, prirent l'air grave, ridèrent leurs fronts, en agittant la tête et caressant leurs moustaches. Alors l'un d'eux me prononça, d'une voix rauque, la suivante déclaration : « Nous sommes ici, Monsieur, les magistrats de Leutchau, choisis par sa majesté impériale et apostolique ; et en cette

qualité, nous devons le servir aux dépens de notre fortune et de notre vie. En conséquence, et comme des sages et judicieux serviteurs de la couronne, nous devons surveiller soigneusement la sûreté publique confiée à nos soins. Nous vous avons donc mandé, vous, Robert Townson, qui vous donnez pour un voyageur anglais, parce que nous vous suspectons très-fort d'être un émissaire des jacobins de France. Nous avons examiné votre passe-port; il certifie que vous êtes un particulier d'Angleterre, qui fait le tour de la Hongrie; mais nous avons tous jugé que ce n'est autre chose qu'un faux passe-port, et que vous êtes très-certainement un agent de la jacobinière; car il serait en effet fort plaisant et tout-à-fait extraordinaire, qu'un ministre anglais expédiât un passe-port écrit en langue française. » J'allais donner l'explication de cette circonstance, mais ils ne m'en laissèrent pas le temps. « Nous savons encore, reprit l'orateur, et vous en convenez, que vous parlez français. Il est évident que vous avez une tournure très-fran-

çaise; et ces longues culottes à la hongroise que vous portez, indiquent suffisamment que vous desirez passer pour ce que vous n'êtes pas. Et pourquoi cela? Nous allons garder votre passe-port, et vous resterez ici jusqu'à ce que nous ayons reçu des ordres de Bude.»
--- En vain je leur observai que le français était la langue diplomatique, et que s'ils allaient à la cour de leur souverain, ils entendraient tous les nobles de leur pays parler français. J'ajoutai qu'ils étaient très-incompétens pour juger si j'avais la mine française ou anglaise, parce que, dans leur pays écarté, on voyait rarement des hommes, soit de l'une ou de l'autre de ces nations, et que je portais des culottes à la hongroise, en partie pour ma commodité, et en partie par déférence aux usages du pays où je voyageais; que j'avais la plus haute estime pour les hongrois, que je respectais leur souverain, et qu'enfin je détestais tout autant qu'eux les principes des jacobins. Mais ils étaient beaucoup trop ignorans pour que des raisonnemens

pussent leur faire impression. C'étaient des espèces de tartares à demi-sauvages. Je pris le parti de me taire et de m'en aller.

Le lieutenant était heureusement revenu, et conformément à l'hospitalité hongroise, il exigea que je quittasse l'auberge qui ne valait pas grand'chose, et que je vinsse m'établir chez lui, où il fit transporter mon bagage. Mais malgré la supériorité de son rang et de sa place, les magistrats devant lesquels j'avais subi mon interrogatoire, firent enlever mes effets des mains de ses gens, et on les déposa dans la salle de leur assemblée. Cette expédition me donna beaucoup d'inquiétude, non pour ma personne, mais pour mes effets. Je craignis qu'ils ne m'eussent déclaré jacobin que pour pouvoir piller impunément mon bagage, et qu'ayant entendu faire l'éloge de la main-d'œuvre des Anglais, comme ils étaient tous tailleurs, cordonniers, etc., ils n'eussent formé la résolution patriotique, de perfectionner leurs arts, en faisant servir mes effets de modèles. Le zèle du lieu-

tenant prévalut; mais il fallut toutefois qu'il consentît à répondre de ma personne. Ils gardèrent mon passe-port et l'envoyèrent à Bude, d'où il revint au bout de quelque temps avec des attestations, qui certifiaient sa validité. Je m'informai des noms des sages magistrats de Leutchau, et je veux les faire passer à la postérité, avec les noms des nouveaux insectes et des nouvelles plantes.— Kohlman, Gerstorfer, Haas, Weiss, Eichner, Pridmansky, Prahary, Ketskes, etc. Je sais que Kohlman était tailleur d'habits, et je l'ai placé en tête, comme l'homme de la première importance dans cette auguste assemblée, dont je suppose qu'il était le président.

Le lendemain, il y eut une assemblée du comté. Les nobles furent honteux qu'un étranger, munis d'un si grand nombre de lettres de recommandation, ait été traité dans leur pays si malhonnêtement. Ils me prièrent de n'attribuer cette grossièreté ridicule qu'à l'ignorance de ceux qui l'avaient commise, et ils tâchèrent

tâchèrent de me la faire oublier à force de civilités et d'invitations.

La même aventure était arrivée récemment au très-zélé naturaliste, M. Haquet, professeur de Lemberg en Pologne (1); mais ce fut, je crois, de l'autre côté des Alpes, et il en résulta des circonstances plus désagréables; parce qu'il n'y avait pas probablement dans les environs un noble de marque, dont il pût réclamer la protection. M. Haquet faisait une tournée de la même espèce que la mienne, lorsqu'un magistrat subalterne et ignorant, voulant faire l'officieux, feignit de le considérer comme un espion, et lui demanda son passe-port. M. Haquet l'ayant présenté, ce juge ou magistrat lui dit qu'il ne savait point lire le français. M. Haquet lui répondit que son passe-port n'était point écrit en français, mais en latin; et comme les juges sont tenus de savoir cette langue, il fallut bien

(1) Aujourd'hui Léopol, dont elle a pris le nom en passant entre les mains de la maison d'Autriche.

essayer de le lire. Lorsqu'il en vint à « *ubique locorum*, » je savais bien, s'écria le savant juge, que mes conjectures étaient justes : je connais ce pays parfaitement, et je suis sûr que dans toute la province, il n'y a pas une ville de ce nom. Il fit mettre le professeur en prison, où il fut gardé par quatre sentineles, et le lendemain on l'envoya à vingt milles pardevant un officier ou magistrat supérieur. Mais comment fut-il gardé dans le trajet? Par un vieil invalide armé d'un mousquet couvert de rouille; tandis que le professeur et son domestique avaient chaçun un excellent fusil à deux coups, et auraient pu se défaire aisément de leur gardien, et ils l'auraient fait indubitablement, si les soupçons du juge avaient été justes. Mais M. Haquet, assuré que le magistrat supérieur lui donnerait une prompte satisfaction, se laissa paisiblement conduire à sa destination, où il fut acquitté, et son officieux délateur puni sévèrement. Dans le récit de mon aventure, j'ai omis un fait qui augmente la conformité des deux incidens.

Les magistrats de Leutchau firent passer aux gardes des portes de la ville, l'ordre de m'arrêter, si j'entreprenais d'en sortir; or, il est bon de savoir que les murailles étaient en si mauvais état, que j'aurais pu sortir par vingt endroits différens, sans que les gardes des portes m'apperçussent. Ils envoyèrent à l'auberge où j'étais descendu, s'informer si je n'avais pas des conférences secrètes avec les gens du lieu, etc. etc., et menacèrent l'aubergiste d'une punition sévère, pour ne les avoir pas avertis qu'il avait un homme si dangereux dans sa maison. En traversant l'Allemagne, à mon retour de Hongrie, j'ai été souvent tracassé par les gardes des portes, lorsque j'entrais à pied dans une ville appartenant aux petits princes allemands; mais, en prenant le ton haut et affirmatif, je m'en tirais beaucoup plus vîte qu'au moyen des sollicitations ou des raisonnemens. Ce fut toutefois par-tout l'air ou la tournure d'un français qui m'attira ces persécutions. La nécessité d'employer parmi ses agens des hommes igno-

rans et grossiers, est un des plus grands malheurs attachés aux gouvernemens. C'est ce qui rend la police d'un pays si difficile à établir, et ses douanes si rebutantes.

J'assistai aux assises du comté. Les affaires furent traitées en latin ; mais il n'y eut rien de fort important. L'assemblée a la grande police et juge les causes civiles et criminelles, lorsqu'elle se forme en cour de justice. Mais indépendamment des affaires du comté, elle délibère sur les ordonnances du souverain, quoiqu'elles concernent tout le royaume. On les envoie aux magistrats pour qu'ils en appuient l'exécution, et quoiqu'ils n'aient pas le droit de s'y opposer, ils ne laissent pas d'arrêter très-souvent les entreprises du despotisme, par leurs délais et leurs représentations. Joseph second l'éprouva. Ce fut de ces assemblées qu'il reçut les remontrances les plus hardies, relativement à ses innovations inconstitutionnelles ; et aujourd'hui que la cour de Vienne, alarmée du progrès des opinions dangereuses, cherche à restreindre la li-

berté de la presse, elles ne sont pas moins actives dans leur défense de cet inappréciable privilège. Les remontrances des comtés d'Abaujvar I* et de Bihar II*, que je joins ici (1) en fourniront la preuve, et pourront faire juger du degré de leur influence politique. Dans certains cantons leur importance est supérieure à celle même des diètes.

La magistrature d'un comté consiste dans un comte ou lieutenant, un député-lieutenant, qui a quelquefois un adjoint, un notaire, un receveur, un trésorier, un procureur-fiscal, les juges et les députés des nobles,

(*) L'Auteur anglais s'est contenté de rapporter le texte latin : mais ces deux morceaux m'ont paru d'un intérêt si majeur, que j'ai cru faire plaisir à plusieurs des lecteurs d'en donner la traduction. J'ai toutefois conservé l'orignal, que j'ai mis en caractères un peu plus fins. On les trouvera à la fin du chapitre. (*Note de l'Éditeur*).

les assesseurs assermentés et les commissaires, à l'exception du lieutenant ou gouverneur, lequel est à la nomination du roi, lorsqu'il n'est pas héréditaire, les autres sont élus tous les trois ans par le comté. La session ne dure, je crois, qu'une matinée, et est toujours suivie d'un très-bon dîner, conformément à l'usage universel.

Le lendemain je poursuivis ma route vers le nord. Au moment de mon départ, j'avais reçu une lettre du docteur F***, qui m'annonçait la résolution où il était de m'accompagner dans mon excursion sur les Alpes, ajoutant qu'il m'attendait avec impatience; à mi-chemin, c'est-à dire, peu d'heures après, je rencontrai le docteur qui revenait, parce qu'il avait changé d'opinion et renoncé à être mon compagnon de voyage. J'avais fréquemment rencontré en France ce qu'on appelle dans ce pays des têtes de girouettes, et vu déranger par leur inconstance des parties ou des excursions dont j'attendais beaucoup de plaisir;

mais en Hongrie, je ne m'y attendais pas. Je poursuivis ma route, et j'arrivai à Kesmark. Durant le trajet, je n'apperçus que des strata de pierre de sable.

I*. Kaschau, 12 Aug. 1793.

Serenissime regie hæreditarie princeps, etc.

In illà resolutione, quæ per hoc Dicasterium quoad tollendas *privatas* et privilegio non gaudentes Typographias, jurisdictionibus regni, sub 25 jun. a. c. de jussu regis circulariter intimata est, complura continentur, quæ non solum cum legibus conciliari nequeunt, adeoque novam in *Nobis* excitant attentionem, sed ipsam etiam *Constitutionis* nostræ *basin* et *essentiam* ferire videntur. In hoc enim Intimato.

I. Id, quod semper ad legislativam potestatem pertinuisse, leges clarissime docent, *juris regalis* esse prætenditur. Jura regis, in constitutione regni definita, nobis quidem sacra sunt, et esse debent: verum ut ea ultra limites suos, legè descriptos, extendantur, jurave illa, quæ Status regni, potestate legislativà cum rege gaudentes, com-

Caschau, 10 août 1793.

SIRE,

« L'édit circulaire qui nous a été transmis, » revêtu de votre sceau royal, sous la date » du 25 juin dernier, et de votre mandement » exprès, concernant la suppression des im- » primeries particulières, et de toutes celles » qui ne seraient pas munies d'un privilège » spécial de votre majesté, nous a paru ren- » fermer des dispositions non seulement con- » traires aux lois qui lui servent d'appui, » mais ce qui a bien plus vivement fixé notre » attention, qui sappent directement les bases » fondamentales de notre constitution.

» 1.° Les lois en effet qui sont citées dans » cet édit, loin de servir d'appui aux mesures » qu'il renferme, leur sont évidemment con- » traires ; elles démontrent clairement que » ce qui, dans l'ordonnance, est pris pour » un droit de la royauté, est précisément une » attribution de la puissance législative. Sans » doute ces droits du trône que la constitu- » tion exprime, nous sont sacrés, et nous » doivent l'être; mais, jamais, pour donner » à ces droits une extension contraire à l'es-

» prit et au vœu de la loi, nous ne confon-
» drons les prérogatives que les états du
» royaume ont voulu rendre communes aux
» puissances législative et royale, avec celles
» que la volonté nationale, exprimée dans
» les assemblées du royaume, a voulu exclu-
» sivement attribuer au pouvoir législatif. Or,
» il est incontestable que, depuis l'époque
» où il a été fait des réglemens sur tout ce
» qui concerne la liberté de la presse, le
» droit de statuer à cet égard a exclusive-
» ment appartenu aux états du royaume
» assemblés; ce qu'il est facile de démontrer
» par les articles XXIV. A. 1553, et XLV.
» A. 1599, des lois mêmes citées dans l'édit.
» Par quelle singularité et pour quel motif
» a-t-on donc pu changer l'esprit et le vœu
» de ces lois, et les faire servir à une attri-
» bution de la puissance royale, qu'elles
» réprouvent et qu'elles condamnent comme
» une usurpation?

» Il est dit dans la même ordonnance,
» que les contrevenans seront condamnés à
» une amende. Ici, la peine est évidemment
» un acte arbitraire, car on ne peut appliquer
» à cette circonstance, la défense particulière

munia esse voluere, coarctentur, admittere, citra generalem in Comitiis regni manifestandam Nationis voluntatem, non possumus. Jam vero jus de editione *impressioneque librorum* statuendi, inde ab eo tempore, quo typorum in legibus primum mentio fit, penes *Status* et *Ordines Regni* fuisse indubium est; et per ipsos etiam ab hoc consilio citatos legum articulos, quippe xxivtum A. 1553, et xlvtum A, 1599, clare demonstratur. Sed vero nec pervidere possumus, quonam pacto et fine leges hæ in præfato Intimato, exempli monstrandique juris regii gratia, adduci potuerint, cum eæ disertis verbis contrarium doceant.

II. In eodem Intimato ordinatur, ut « prædicto Mandato contravenientes actione fiscali conveniantur. » Hic pœnam arbitrariam statui in aperto est. Neque enim casus ille interdicti *veteris calendarii*, pro quo per legislativam potestatem 1000

florenorum mulcta in specie dictata fuit, isthic applicari, et exemplo servire ullatenus potest; etiamsi interpretationem legum soli regi non competere, in penultimis quoque Comitiis declaratum haud esset

Ast, quod plus,

III. Nec in toto juris nostri corpore uspiam vel vestigium reperire est, quod unquam Typographiam *sine privilegio* possidere, privatorum cuiquam interdictum fuisset. Quidquid autem lege non vetatur, id in qualibet bene constitua civitate licere ac liberum esse, nostrûm cuique perspectum est. Imo, nonnullas ejusmodi Typographias, citra ullum privilegium erectas, hodiedum in patria nostra existere et florere, relatum habemus.

Quod porro elusionem censuræ attinet, de hac sequentia adferre constituimus.

» d'imprimer l'ancien calendrier, à la con-
» travention de laquelle seule la puissance
« législative a attaché une amende de mille
» florins ; et il est encore moins impossible
» que ce cas particulier puisse servir de
» prétexte à celui dont il s'agit, puisque les
» dernières assemblées ont déclaré que ja-
» mais, et dans aucun cas, l'interprétation
» des lois ne pouvait appartenir exclusive-
» ment au roi.

» Mais voici qui est plus frappant encore :
» que l'on consulte le code entier de nos
» lois ; on ne trouvera nulle part qu'il soit
» défendu à un citoyen d'avoir une imprimerie
» ou de ne l'avoir qu'avec privilège : or il
» est évident, du moins dans toute société
» bien ordonnée, que ce que la loi ne défend
» pas, chaque citoyen peut se le permettre
» sans inconvénient. Mais que disons-nous,
» sans inconvénient ? pourrait-on en craindre
» de l'institution des imprimeries libres, tandis
» que tout le monde sait combien celles qui
» ont existé dans notre patrie, ont contribué
» au perfectionnement de l'espèce humaine,
» et ont jeté un éclat honorable.

» Quant aux moyens d'éluder les dispositions
» de l'édit, voici ce que nous en pensons.

» Premièrement, il ne faut pas avoir une
» grande connaissance de ce qui est relatif
» à l'impression ou à la distribution des
» livres, pour savoir qu'il est impossible de
» remédier aux abus de la presse par les
» moyens employés par l'ordonnance : les
» écrits dangereux peuvent autant être sous-
» traits à la vigilance des autorités dans les
» imprimeries libres, que dans les privilégiées :
» de sorte que les efforts de l'autorité publi-
» que, pour obvier aux abus de la presse,
» ne doivent pas tant avoir pour objet d'em-
» pêcher l'impression de ces écrits (ce qu'elle
» n'obtiendrait jamais, du moins s'il faut s'en
» rapporter à l'expérience de tous les temps
» et de tous les peuples), que d'arrêter, par
» des moyens légitimes et convenables, leur
» propagation, de chercher à connaître leurs
» auteurs, et de les soumettre aux peines
» infligées par la loi.

» Il est prouvé d'ailleurs par des exemples
» sans nombre et que chaque jour reproduit,
» que plus les moyens de répression sont
» violens et peu mesurés à l'égard des écrits
» anonymes, plus on leur donne de la pu-
» blicité et de la vogue. Souvent même il

Primum : omnes ii, qui rem typographicam commerciumque literarium tantisper norunt, ejusdem sunt sententiæ, abusui typorum similibus mediis nequaqum consuli. Libri enim vel perniciosissimi, in privilegiatis non minus quam privatis typographiis, occulte excudi possunt, et omnem cujuscunque vigilantiam effugiunt. Ut adeo non tam eo adnitendum esse censeatur publicæ auctoritati, ut ipsam librorum impressionem antevertere velit (quod alioquin, teste longissima temporum et populorum experientia, nunquam obtinebit), quam ut clam impressorum, si publicæ tranquillitati *omnino* periculosi forent, distractionem propagationemque modis *congruis* impedire, et malesanos eorundem autores cognoscere, ac dictatæ talibus per legem pœnæ subjicere possit

Dein : infinitis, iisque quotidianis exemplis, probatum est, eo plura, vehementiorique calamo conscripta, ubique locorum in lucem prodire opera anonyma, quo librorum *censura* rigida magis est

et indiscreta. Hinc ſit, ut non pauci scriptorum, celato nomine, tales tamque acerbos sæpe in lucem protrudant exasperati animi sui foetus, quales certe, si iisdem aperta, etiamsi fortasse liberiori fronte, in publicum prodire licuisset, nunquam fuissent edituri. Non id quidem bene : sed quia homines sunt, humana faciunt debilitate; cujus utique legislatorum nunquam oblivisci, sed eidem sapientibus mediis occurrere, oportet. In causas, in originem morbi, inquirere opus est, ne medela non bene allata, ipso evadat morbo funestior.

Denique, quod in hocce Intimato silentio præterire non possumus, est novum illud periculum, quod *libertati preli* imminere videmus. Hæc nobis (prout jam sub 10 Jun. a. c. uberius remonstravimus) summopere cordi est. Hanc nos, cum *nobiliori longeque maxima* Nationis nostræ parte, uti et tota, qua late patet, cultiori Europa;

» arrive

» arrive par là, que des écrivains sans mérite ou
» dangereux, dont les productions n'auraient
» peut-être jamais vu le jour, si la liberté de la
» presse eût ouvert la carrière à leur impru-
» dente ambition, recueillent, à la faveur
» de leurs distributions clandestines, une
» célébrité nuisible au bon goût ou à la mo-
» rale. Cette ardeur à profiter d'un pareil
» avantage, ne fait pas sans doute l'éloge
» de ces écrivains; mais telle est l'humanité,
» que toujours elle se conduit d'après les
» impressions de sa faiblesse. Et voilà ce que
» les législateurs ne devraient jamais perdre
» de vue : leur tâche est de donner un appui
» à la faiblesse humaine, comme le devoir
» d'un médecin est de remonter à la source
» du mal, pour appliquer des remèdes qui
» puissent le soulager et non pas l'agraver.

» Enfin, ce qu'il ne nous est pas possible
» de dissimuler dans l'édit dont il est question,
» c'est le nouveau danger dont il menace la
» liberté de la presse. Voilà ce qui nous
» affecte bien vivement sur-tout : oui, nous
» y voyons le renversement de cette liberté
» précieuse que nous nous plaisions à con-
» sidérer, non-seulement avec la grande

» majorité de notre nation, mais encore
» avec la portion la plus éclairée de l'Europe
» entière, comme le seul palladium de la li-
» berté, tant politique que civile.

» Mais puisqu'il faut démontrer par des
» raisons nouvelles et plus puissantes encore,
» combien cette liberté tient essentiellement
» à la nature de notre constitution, et en fait
» une partie principale, qu'il nous soit permis
» de vous rappeler, Sire, qu'il y a à peine
» trois ans, les états du royaume, d'accord
» avec votre majesté, chargèrent expressément
» la députation de Hongrie de faire un tra-
» vail pour perfectionner le systême de l'édu-
» cation nationale et de *la liberté de la presse*.
» Comment se fait-il qu'aujourd'hui, et sur
» la fin du dix-huitième siècle, cette liberté
» que nous avions tant de raisons de croire
» immuablement assise sur les bases de notre
» constitution, ait besoin de notre voix pour
» être défendue contre les atteintes qu'on
» lui porte?

» Cette tâche, si honorable pour nous, ne
» serait pas difficile à remplir si le sujet en
» avait besoin : tout ce que nous pourrions
» dire ici en sa faveur, est d'avance connu

velut civilis et politicæ libertatis *palladium* veneramur.

Et quantopere eadem in regno hoc, penes innatam etiam Constitutioni nostræ publicitatem, necessaria sit, id ipsum novo ac manifesto esse debet argumento; quod, licet Status et Ordines jam ante integrum fere triennium, annuente Rege, *Deputationem* regnicolarem, systema generalium principiorum nationalis educationis et *libertatis preli* elaboraturam, denominaverint, tamen hodiedum, et quidem sub ipsum adhuc xviii sæculi exitum! nostra etiam *defensione* egere videatur.

Quæ quidem longe facillima foret; sed hoc Dicasterium ea opus non habet. Optime eidem nota sunt omnia illa, quæ hanc in rem adferri possent.

Sane si quis reipsa ignoraret, si quis nosse cuperet, quid arti typographicæ, quid libertati preli debeat genus humanum; eum non nisi circumspicere oporteret, et quid nationes hodiernæ fuerint olim, quid nunc sint, videre ac judicare. Si *Anglia* adhuc libertate sua gloriari potest; si *Dania* cum *Suecia* reviviscit, et ad summam civilem beatitatem admirandis imitandisque gressibus properat; si *Germania* veneranda philosophiæ aliarumque scientiarum ac omnigenarum artium mater effecta est, et præprimis SAXONIA inter tantas utrinque procellas alma pace fruitur et floret; si *Septemtrionalis Americæ Status* jam nunc vivum quoddam felicitatis civilis exemplar et speculum præbent; si denique *Orientales* vicini nostri adhucdum in tristi, homnibusque adeo indigna, barbarie gemunt, ex maximorum perfectæ civitatis commodorum expertes sub vilissimo despotismo prostrati jacent: *illi* suam fortunam salutari huic humanæ mentis et industriæ invento ejusque usui prudenti ac libero, *hi* contra infelicitatem suam ejusdem defectui, adscribendam habent.

» de tout le monde : et si quelqu'un pouvait
» ignorer la nature des armes avec lesquelles
» nous pourrions briser l'impuissant appareil
» que l'on élève contre elle ; si quelqu'un
» pouvait desirer de connaître ce que l'espèce
» humaine doit à l'imprimerie et à l'exercice
» libre de cet art bienfaisant, il nous suffirait
» de fixer avec lui nos regards sur tous les
» peuples de la terre, et de lui faire consi-
» dérer ce qu'ils furent jadis et ce qu'ils sont
» aujourd'hui. En effet, si l'Angleterre peut
» se glorifier de sa liberté; si le Dannemark
» et la Suède, échappés à la barbarie,
» sont devenus à la fois l'admiration et le
» modèle des peuples par leurs progrès rapides
» dans l'art de la civilisation ; si l'Allemagne
» est devenue le centre de la philosophie et
» des beaux arts ; si, au milieu des orages
» qui l'entourent de toutes parts, la Saxe
» jouit de la plus profonde paix ; si les
» Etats-Unis d'Amérique offrent à l'univers
» l'exemple et l'image de la meilleure orga-
» nisation sociale possible ; et si, d'un autre
» côté, nous voyons les peuples de l'Orient,
» nos voisins, ensevelis encore dans une
» barbarie indigne de l'homme, et ramper

» honteusement sous le joug du despotisme
» le plus vil, privés de tous les avantages
» qui résultent pour les sociétés d'une civi-
» lisation légitime et perfectionnée ; c'est
» que les uns ont appelé à leur secours la
» liberté de la presse avec le cortége des
» lumières qui l'entourent ; et que les autres,
» en la repoussant, sont restés avec leur
» ignorance, et par conséquent avec les
» fléaux qui marchent à sa suite.

» Ce n'est donc pas sans raison si, der-
» nièrement, nous avons manifesté par un
» acte solemnel nos inquiétudes sur les dan-
» gers dont la liberté de la presse nous avait
» paru menacée, et si aujourd'hui nous
» sentons redoubler notre anxiété à la vue
» des atteintes qui lui sont portées. Nous
» vous demandions, Sire, par cet acte du 2
» du mois de juillet dernier, qu'il plût à
» votre majesté de dissiper nos allarmes au
» sujet de l'active et trop industrieuse inqui-
» sition des censeurs ; en circonscrivant leurs
» fonctions dans de justes limites, et en
» sauvant la liberté de la presse de leurs
» funestes entreprises ; mais combien nous
» avons aujourd'hui de nouveaux sujets de

Non immerito igitur Nos sollicitudinem nostram nuper huic Consilio remonstravimus : non immerito nunc quoque ob intentatum tanto bono periculum anxii sumus. Dignabatur quidem idem Dicasterium sub 2 præt. mensis Jul. nos de eo securos reddere velle, quod *activitas Censorum congruis limitibus circumscripta sit*, nullumque libertati preli per eos inferri possit periculum. At nos inde ab eo etiam tempore de novis eorumdem arbitrariæ manipulationis exemplis edocti sumus. Non sine resensu vidimus nuperrime, ipsam etiam Universitatis hujus circularem de erigendo *nationali theatro*

determinationem, in *Novis Ungricis* mancam et per Censorem obtruncatam, in publicum prodiisse. Non sine resensu vidimus et hodie in conspectum nostrum produci originales ipsius Budensis Librorum Revisoris litteras, quibus idem disertis verbis fatetur, se orationem unius ex præstantissimis patriæ nostræ civibus et litteratis, « ob unum alterumve episodion, quo in *patriam laudesque* JOSEPHI Imperatoris digreditur orator, » Suæ Majestati submisisse. Quasi in laudes patriæ et principis excurrere piaculum foret!

Ex his igitur pervidere dignabitur hoc Dicasterium, quantopere necessarium sit, ut hominibus his, quibus cura revidendorum librorum, adeoque (prout jam nuper dixeramus) ipsa *clavis culturæ Nationis*, concredita est, magis etiam invigiletur;

» plaintes à vous adresser, et d'actes plus
» tyranniques à déplorer! Ce n'est point,
» nous l'avouons, sans éprouver une indi-
» gnation profonde, que nous avons vu
» dernièrement la circulaire qui était émanée
» de cette université pour l'établissement d'un
» théâtre national, sortir des mains des cen-
» seurs, mutilée, déchirée et rendue presque
» méconnaissable. C'est avec le même sen-
» timent d'indignation que nous parcourons
» en ce moment les lettres originales du
» censeur de la librairie de Bude, par les-
» quelles cet indigne inquisiteur nous avoue
» qu'il a cru devoir déférer au jugement de
» votre majesté, le discours d'un des orateurs
» les plus célèbres et les plus instruits de notre
» ville, parce que, dans une digression ho-
» norable, il s'était permis de prononcer le
» nom de Patrie à l'éloge de l'empereur
» Joseph : comme s'il y avait un crime à
» confondre les idées de la patrie avec celles
» de son chef!

» De tout ce que nous venons de dire, il
» vous sera facile de conclure, Sire, combien
» il importe pour la liberté publique de sur-
» veiller de plus en plus la conduite de ces

» hommes à qui sont confiés les soins si pré-
» cieux de favoriser les progrés de l'esprit
» humain, et d'ouvrir la porte aux lumiéres
» nationales; vous en inférerez encore, com-
» bien il est important pour la chose publique
» que la liberté de la presse, cette source
» si féconde du bonheur et de la prospérité
» des peuples, soit conservée entière, ou
» soumise à des dispositions meilleures. »

Fait en notre Consistoire général, à Cassovie, le 12 Août 2793.

L'UNIVERSITÉ *du Comté d'Abaujvar.*

De notre Consistoire général, tenu à Dioszegh, le 30 septembre 1793.

SIRE,

« NOUS avons reçu depuis quelque temps
» plusieurs édits de votre majesté, revêtus
» du sceau de votre conseil, et qui tous ont
» excité nos vives inquiétudes par les atteintes
» qu'ils portent aux droits de la liberté de
» la presse. Ces édits, dont le premier est
» du 19 février, le deuxième, du 9 mars, et

et quantopere denique intersit reipublicæ, ut efficacissimum isthoc communis felicitatis adminiculum intactum servetur, ac omni quo fieri potest meliori modo custodiatur.

In reliquo Benignitati, etc. etc. etc.

Ex generali Congregatione nostra, Cassoviæ d. 12 Aug. 1793 celebrata.

UNIVERSITAS *Comitatûs Abaujvariensis.*

II*. E generali Congregatione nostrâ in oppido Dioszegh d. 30 Septemb. 1793 celebrata.

Serenissime Regie, etc. etc, etc.

DIVERSA inde ab aliquo tempore ad Nos pertigerunt *Celsitudinis Vestræ Regiæ* et Consilii Locumtenentialis Regii intimata, quæ libertatem

preli feriunt: signantur dd. 19 Febr. a. c. 9 Mart. 12 Apr. æque a. c. quibus *Historia Universalis* auctore Abbate Millot edita, et in linguam Ungricam transversa, *Dissertatio* item de *Regiæ Potestatis in Ungria Limitibus*, et alia de *Comitiis Regni Ungriæ*, deque *Organisatione* eorundem, ad classem *prohibitorum* relatæ esse significantur.

Pertigit porro nunc recenter aliud etiam, sub d. 25 Jun. a. c. circa tollendas *privatas* et privilegio haud provisas typographias, circulariter expeditum Intimatum.

Quæ omnia cum ad restringendam *preli libertatem* tendant, in proponendis eatenus nostris reflexionibus conjungenda esse censuimus.

Quantum itaque Resolutiones illas attinet, quibus Dissertationes superius provocatæ, de *Regiæ*

» le troisième, du 12 avril, nous informent » que vous avez jugé à propos de proscrire, » comme des livres dangereux, *l'Histoire* » *Universelle de l'abbé Millot*, dont la tra- » duction a été faite en langue hongroise, » *la Dissertation sur les limites de la puis-* » *sance royale dans l'intérieur de la Hongrie*, » et enfin un autre écrit sur *les Assemblées* » *représentatives de ce royaume*, *et sur leur* » *organisation*.

» Et tout récemment encore, nous avons » reçu l'ordonnance du 25 juin, par laquelle » il plaît à votre majesté de supprimer toutes » les imprimeries particulières, et qui ne » seraient pas munies d'un privilège spécial.

» Comme tous ces édits nous ont paru » tendre ouvertement à l'abolition de la li- » berté de la presse, nous avons cru qu'il » était de notre devoir de vous soumettre » les réflexions qu'ils ont fait naître.

» Ce n'est pas, Sire, que notre intention » soit ici de défendre ou de justifier les au- » teurs ou les principes des livres que vous » avez proscrits, et qui traitent, comme nous » l'avons énoncé ci-dessus, des Limites de » la puissance royale et de l'Organisation des

» assemblées de la Hongrie ; car nous dé-
» clarons d'avance que nous ignorons parfai-
» tement la teneur de ces écrits, et que nous
» nous en interdisons l'examen ; mais ce qui
» fixe principalement notre attention, c'est
» que ces ouvrages, autant que nous pouvons
» en juger par le titre seul, ont pour objet
» des questions qui doivent être agitées dans
» les prochains états du royaume, et dont
» l'art. LXVII, A. 1791, dispose pour les
» soumettre d'avance à la discussion et aux
» jugemens de chaque citoyen. Loin donc
» que ces écrits eussent dû être un objet de
» proscription, par la raison qu'ils traitent
» de la puissance législative et des autres
» questions relatives à l'administration de ce
» royaume, nous pensons qu'ils devaient
» être, par ce seul fait, hors des atteintes de
» la censure, et que loin d'attacher une idée
» de délit à ces sortes de productions, on
» devrait les encourager, afin que chaque
» citoyen concourant de ses facultés à l'amé-
» lioration de son pays, la lumière sortît de
» l'opposition des pensées et du choc des
» opinions, et qu'il résultât de cet ensemble,
» le meilleur ordre de choses possible et le
» plus favorable aux habitans de ce royaume.

scilicet *Potestatis Limitibus*, atque de *Comitiis Regni* Ungriæ tractantes, interdicuntur; non ea est intentio nostra, ut opiniones et principia in his libris pertractata defendamus, vel auctores eorum excusatum ire velimus, quum tenor librorum horum nobis incognitus sit, et nec principia in his assumpta examinare velimus. Verum id nos præcipue attentos reddit, quod in his libris, prout ex titulo operis collimare possumus, materiæ ad regnicolares Deputationes relegatæ pertractentur, de quibus *Artic.* lxviimus A. 1791 disponit, ut eatenus sensa sua etiam *privati* Regnicolæ exprimere valeant; et quod de potestate legislativa, de objectis statum regni publicum concernentibus, differentes libelli prohibeantur; quasi de his objectis scribere periculosum et piaculum esset, quum tamen *adnitendum potius eo fore censeamus*, ut, *per libros pro* et *contra scribendos*, *Regnicolæ jus publicum* et constitutionem regni adæquate elucubratam habeant.

Solicitos præterea reddidit nos hæc prohibitio etiam ideo, ne sequela similium prohibitionum *Votorum* Diætalium restrictio sit. Quodsi enim de his in Comitiis libere *loqui* licet : non pervidemus, qua ratione possit quis prohiberi, ne sensa sua *scripto* etiam publica reddere possit ? aut si *scriberc* quis inhiberi possit, quare etiam loqui inhiberi nequeat? Atque adeo, quum, per Resolutiones superius provocatas, scripta de *Potestate Regis* et de *Comitiis Regni* prohibita fuerint : veremur, ne libertas etiam votorum, dum in Comitiis objecta hæc agitata fuerint, eadem ratione impediatur.

Præcipuam vero [Regnicolarum attentionem meretur, quod, quum per has Resolutiones quædam circa libertatem preli statuantur, Conclusa

» Mais notre sollicitude augmente bien
» davantage encore quand nous songeons
» que ces sortes de proscriptions peuvent
» insensiblement entraîner la compression
» des suffrages dans la diète du royaume ;
» car, s'il doit être permis de discuter ces
» objets dans les prochaines assemblées, nous
» ne voyons pas pourquoi quelqu'un pourrait
» être empêché d'exprimer d'avance et par
» écrit, son sentiment sur ces mêmes objets,
» et que si quelque citoyen pouvait être re-
» cherché pour en avoir écrit, pourquoi il
» ne le serait pas quand il en parlerait : nous
» avons donc raison de craindre que, puisqu'on
» s'est permis de proscrire les ouvrages ci-
» dessus énoncés, parce qu'ils traitaient des
» limites de la puissance royale, etc., on
» ne parvienne, par une suite de consé-
» quences, à comprimer aussi la liberté des
» suffrages, lorsque ces mêmes sujets seront
» soumis à la discussion des assemblées de
» la nation.

» Un autre inconvénient des ordonnances
» prohibitives dont il s'agit, et qui nous
» paraît du plus grand poids, c'est que la
» manifestation de la volonté royale s'y trouve

» si fortement exprimée contre la liberté de » la presse, qu'il est bien à craindre qu'elle » n'influe puissamment sur les esprits dans » les assemblées prochaines, et lorsque la » grande question de la liberté de la presse » sera agitée; au point que la liberté des » opinions en soit altérée, si elle n'en est » pas totalement étouffée.

» Lorsque la question de la liberté de la » presse fut renvoyée par l'art. LVII, A. 1791, » aux prochaines assemblées du royaume, » l'intention des législateurs ne fut pas de » laisser à personne le privilége d'entre- » prendre quelque chose sur ses droits pen- » dant l'intervalle du temps qui devait s'é- » couler jusqu'à cette époque; et si quelque » modification avait pu être apportée aux lois » antérieures qui lui servaient de garantie, » certes, elle aurait dû avoir plutôt pour objet » d'étendre la liberté de la presse, que de la » restreindre; car la loi avait parlé de *liberté* » et non de *restriction.* Et en effet, quel que » puisse être l'abus que des mal-intentionnés » font chaque jour de cette liberté, on n'est » pas plus autorisé à la proscrire, contre le vœu » de la loi qui l'établit, qu'un remède salutaire » dont quelques individus pourraient abuser.

Diætalia præoccupari certum sit, et per manifestationem mentis regiæ libertas votorum in affuturis Comitiis, si non penitus impeditur, ad minus in plena libertate non relinquitur.

Postquam objectam libertatis preli, per articulum lxvii. 1791, ad futura regni Comitia relegatum est; de hujus restrictione eo minus potuisset quidquam intermedio tempore statui, quod per similes Resolutiones in observum Articuli xii. 1791 Resolutionibus regeremur: et etiamsi quidpiam ordinari posset, non in restrictionem sed in libertatem preli deberet ordinari; quia lex de libertate, non autem restrictione, loquitur. Nam etiamsi certum sit, malitiosos quosdam libertate preli abuti: sed prout medicina, sanitati hominum proficua, ideo quod quis ea abuti potest, rejici, ususque ejus prohiberi non debet; ita neque libertatem

preli, propterea quod quis ea abutatur, in obversum legis restringere oportet; verum malitiosi hi auctores, perniciosorumque librorum impressores, in personis debent puniri, et quidem in *via juris*, et per *ordinarios regni judices*. Nam Censores librorum legibus regni prorsus incogniti sunt, activitasque eorum in legibus radicari nullatenus potest. Atque adeo ipsa *Celsitudo Vestra Regia*, et Consilium Locumtenentiale, perspicere dignabuntur, quod Censores legalem activitatem non habeant, aliquem civium ex scriptis ejusdem judicandi, et pro pernisioso cive declarandi. Et certe, etiamsi Censura locum habere deberet, illius tamen activitas non ad *opinionum* censuram extendi, sed unice ad morum et publicæ tranquillitatis conservationem restringi debeat; quia opinionum libertas, cum libertate conscientiæ, et votorum libertate, indissolubili nexu junctæ sunt, salvaque fundamentali nostra in libero hoc regno prærogativa, nullis limitibus circumscribi potest.

» Le parti le plus juste et le plus sage
» dans ce cas, est de poursuivre par un châ-
» timent personnel, les auteurs ou imprimeurs
» des libelles dangereux, mais toujours con-
» formément aux lois, et en vertu de juge-
» mens émanés des tribunaux ordinaires de
» la nation; car les fonctions et les actes des
» censeurs sont absolument étrangers aux lois
» du royaume, et leur surveillance ne peut en
» aucune manière s'allier avec leur exercice.

» Nous vous supplions donc, Sire, d'empêcher
» que vos censeurs aient dans vos états, une
» autorité égale à celle des lois, et qu'ils
» s'attribuent le droit de juger un citoyen
» d'après ses écrits, et de le noter d'infamie
» en le déclarant dangereux pour son pays.
» Si la censure des écrits pouvait être légiti-
» mement établie ou être justifiée par quelque
» motif plausible, au moins faudrait-il qu'il
» fût interdit aux censeurs de juger les opi-
» nions particulières, et que leurs fonctions
» se bornassent à ce qui pourrait compro-
» mettre la tranquillité publique ou les bonnes
» mœurs; car la liberté des opinions, celle
» de la conscience et celle des suffrages
» forment entre elles un lien indissoluble;

» elles forment sur-tout la prérogative particu-
» lière des citoyens de ce royaume, la seule
» qui puisse conserver leur liberté, et qu'aucune
» puissance ne doit entreprendre d'anéantir.

» On a osé calomnier notre nation, en
» la traitant de barbare, et encore aujour-
» d'hui ces impressions défavorables subsistent
» chez quelques peuples; mais, si l'exercice
» des modernes censeurs était plus long-temps
» maintenu dans son sein, qu'aurions-nous
» à répondre à ceux qui persisteraient à nous
» donner l'avilissante dénomination de bar-
» bares? N'est-ce pas la prohibition des livres
» philosophiques, et, chose singulière et
» vraiment étrange! des livres mêmes qui se
» vendent librement et publiquement dans
» les autres états de sa majesté, qui engendre
» et entretient parmi nous l'ignorance? A
» quelle douleur profonde ne doit pas s'aban-
» donner tout ami des lettres et de la philo-
» sophie, en apprenant que, dans le fond
» de la Hongrie, des censeurs ont osé sou-
» mettre à leur examen la traduction de
» l'ouvrage philosophique de Mendelson,
» appelé *Phædon*, le reviser, le tronquer
» et le rectifier, pour l'accommoder au degré

CALUMNIATORES nationis nostræ nos *barbaros* esse publicarunt, et hodiedum clamant. *Si* arbitraria modernorum Censorum activitas ultro quoque admittetur; veremur ne horum culpa merito pro talibus reputemur. Nam annon defectum culturæ redolet librorum etiam philosophicorum censura, librorum qui in ditionibus Suæ Majestatis aliis publice et libere venduntur? *Certe dolere debet sortem sanæ philosophiæ eruditus orbis*, quando, versionem operis philosophici MENDELSONII, *sub titulo* Phædon, *per Censuram* Ungricam *revideri*, *et censuræ subjici*, *imo castigari etiam et truncari*, *audit!* Nostra quidem opinione, relata ad opera philosophica, historica, et religionaria, Censores non sane correctionis et prohibitionis, sed *refutationis*, constituendi forent; et his *injungendum* esse judicamus, ut *falsas scriptorum opiniones* (si tamen pro cen-

sura submitti debent) indicare, simul tamen in adjiciendis notis refutare teneantur.

Quod aliam *Regis* de Typographiis *absque privilegio* haud admittendis editam Resolutionem concernit, hæc, ut candide fateamur, non minus præjudiciosa fore videtur. Nam tenore ejus, dispositio circa Typographias *juris regalis* esse prætenditur, et contra eos, qui privatam Typographiam servare, vel in his libros edere præsumserint, arbitraria per solum *Regem*, inconsultis Statibus Regni, pœna statuitur.

Jam vero nobis quidem ignota est lex illa, quæ jus circa admittendas vel non admittendas Typographias potestati regiæ tribueret; et nullatenus

» de leur stupide ignorance ? Notre avis serait » qu'à l'égard des ouvrages philosophiques, » des histoires et des discussions polémiques, » les censeurs fussent obligés, non de les » corriger, mais de les réfuter, et, qu'en » exerçant leurs fonctions, ils démontrassent » la fausseté des opinions écrites, en joignant » à leur jugement des notes justificatives de » leur censure.

» Quant à l'édit qui concerne la suppres- » sion des imprimeries non pourvues de pri- » vilége, nous l'avouerons avec franchise, il » nous a paru saper ouvertement la liberté » de la presse. Par la première disposition » qu'il renferme, il paraît en effet, qu'au » roi seul appartient le droit de disposer des » imprimeries, et qu'à lui seul encore est dé- » volue la puissance d'infliger des peines ar- » bitraires, et sans le concours des lois, » contre ceux qui conserveraient chez eux » une imprimerie, et qui oseraient y faire » imprimer des ouvrages.

» Certes, nous ignorons complètement quelle » est cette loi qui accorde à l'autorité royale » le droit de supprimer ou de reconnaître à » son gré les imprimeries du royaume ; mais

» ce qu'il ne nous est pas moins difficile de » concevoir et de reconnaître, c'est l'analogie que l'on a prétendu établir entre » les lois citées dans l'ordonnance royale, » et le droit dont il s'agit. Ces lois n'ont en » effet aucune connexité avec les dispositions » exprimées dans l'édit, puisqu'elles ne concernent que la prohibition d'imprimer » l'ancien calendrier, prohibition encore qui » n'avait été déterminée que d'après le vœu » de la législature entière, c'est-à-dire des » états et des ordres du royaume, et le concours de la puissance royale. Et non seulement hors ce cas on ne trouve nulle » part aucune trace du droit que pourrait » avoir l'autorité royale, de statuer quelque » chose à l'égard de la liberté de la presse; » on voit au contraire, art. XXIV. A. 1553, » *Que toutes les fois qu'il sera nécessaire de* » *prendre quelque mesure concernant la liberté de la presse, le roi sera obligé de* » *recourir aux états du royaume, et que* » *les états eux-mêmes ne pourront jamais* » *poser des lois contraires à l'exercice libre* » *de la presse.*

» Quant à la seconde disposition de l'or-

pervidere possumus, quo pacto leges, in Intimato hujus Dicasterii citatæ, ad demonstrandum jus regium applicari queant; quum hic non nisi de prohibitione *veteris Calendarii*, communi Legislativæ, id est Statuum et Ordinum Regni, ac Regiæ Potestatis consensu determinata agatur. Et non modo nullum in legibus regni vestigium apparet quod jus de Typographiis aliquid statuendi ad jus regium pertinuerit; quin potius Art. xxivtus 1553 clare ostendit, quod *Rex ad Status Regni recurrerit, et ab iis petierit, promiscuæ librorum impressioni limites poni, et quod Status Regni in exercita preli libertate permanserint.*

Secundum quod attinet ordinationem, nempe illam, ut mandato huic regio contravenientes *actione fiscali* conveniantur, dum per resolutionem hanc pœna arbitraria, inconsultis Statibus Regni, statuatur: per hoc præjudicium legibus inferri

evidens est. Certe per hujusmodi resolutiones, earum et hujus Dicasterii auctoritas compromittantur. Nam si res ad casum veniret, nulla lege existente : non possumus perspicere, qua ratione posset aliquis Nobilium legitime convinci, seu ideo quod privatam Typographiam habuerit, et illa usus sit ; seu ideo quod libros per Censores prohibitos emerit, legerit, vel vendiderit. Ipsa enim natura *regni liberi* exigit, ut ea, quæ diserta lege non prohibentur, libera sint.

Hæ sunt nostræ reflexiones, quas ex studio, quo erga conservationem legum ducimur, deprompsimus, et quas eo cum petito *Celsitudini* V. R. et Consilio Locumtenentiali remonstramus, ut eas Regi substernere exoperarique dignetur, ne *usus preli*, lege pro libero declaratus, per Resolutiones Regias quacunque ratione restringatur.

Cæterum Benignitati altisque Gratiis devoti persistimus,

Celsitudinis Vestræ Regiæ,
Et Exc. Consilii Locumtenentialis, etc. etc.
Humillimi servi,
UNIVERSITAS *Comitatûs Bihariensis*.

» donnance, qui condamne à une amende » ceux qui contreviendraient aux mesures » qu'elle exprime, il est évident qu'outre » l'arbitraire dont elle est susceptible, elle » porte un préjudice réel aux lois existantes, » en compromettant leur autorité; car s'il » arrivait qu'il y eût un contrevenant à » l'édit dont il est question, quel serait le » tribunal qui, voyant que la loi ne s'est pas » expliquée à ce sujet, pourrait légitimement » condamner un citoyen pour avoir conservé » chez lui une imprimerie, ou pour avoir » acheté, lu ou vendu des livres prohibés? » Que répondrait le juge à celui qui, pour » justifier cette prétendue infraction, lui dirait » qu'il n'a fait que jouir du droit naturel » qui veut que, dans un état libre, tout » citoyen puisse se permettre ce que la loi » ne défend pas?

» Telles sont, Sire, les reflexions que notre » zèle pour la conservation des lois nous a » suggérées, et que nous soumettons avec » confiance aux jugemens de votre majesté, » ainsi qu'à ceux de votre conseil. Nous les » terminerons en vous priant de ne pas souffrir » que l'usage de la presse, dont la liberté

» a pour appui et pour garantie l'aveu précis
» des lois, ne puisse jamais être restreint par
» des ordonnances royales.

» Du reste, pleins de confiance en votre
» bonté et en votre justice, nous sommes de
» votre majesté, etc., etc.

L'université du comté de Bihar.

CHAPITRE XVI.

Excursions dans les Alpes.

Le temps avait été orageux durant les deux ou trois derniers jours qui précédèrent mon arrivée à Kesmark; plusieurs personnes furent tuées par les éclairs, et j'avais peu d'espérance de pouvoir faire mes excursions dans les Alpes; mais le lendemain de mon arrivée, le temps se mit au beau. Les Alpes que je n'avais pas encore vues, parce que, dans toutes les occasions où j'aurais pu les contempler, elles étaient enveloppées dans les nuages, se présentaient à mes regards dans toute leur majesté, et presque perpendiculairement au-dessus de moi. Le manoir de Mr. Horvath, le député-lieutenant du comté, n'est qu'à deux milles

de Kesmark (1); je me hatai de m'y rendre pour tracer le plan de mon expédition ; et dans l'aprés-midi, j'allai à Rokus, village situé au pied des Alpes, muni d'une bonne provision de viandes froides, de jambon, vin, eau-de-vie, etc., dont Mad. Horvath eut la bonté de me fournir abondamment.

Les moralistes ont trés-judicieusement observé que le bonheur, qui dépend des circonstances extérieures, est toujours incertain et précaire; mais la durée du beau temps au milieu des montagnes est sans contredit celui sur lequel on doit le moins compter. J'étais à peine arrivé à Rokus, lorsque la pluie commença à tomber. Aprés avoir attendu patiemment jusqu'au soir dans la chaumière d'un pauvre paysan, je retournai coucher à Néhre.

Le mauvais temps dura prés d'une semaine. Les matinées étaient quelquefois assez belles; mais vers midi, les nuages s'amoncelaient

(1) A Néhre.

sur

sur les montagnes, et produisaient un peu plus tard des violens orages. Cependant ces tempêtes n'étaient pas circonscrites dans les Alpes, elles s'étendaient au loin dans le pays. Le vent qui soufflait le plus communément était celui du sud, qu'on nomme ici le vent de la Hongrie, et il amène toujours de la pluie. On nomme celui du nord, le vent de la Pologne, et on le considère comme l'annonce d'un temps sec. En l'attendant, je passai mon temps, tantôt à Nehre chez Mr. Horvath, tantôt à Lomnitz chez Mr. Berzevitzy, et quelquefois à Kesmark, où le recteur Potnakensky et Mr. Paul Mathlin me reçurent toujours de la manière la plus obligeante.

Comme les matinées étaient en général assez belles, nous résolûmes de faire une partie de chasse. Nous partîmes au clair de la lune, dans trois ou quatre voitures, et le jour commençait à peine, lorsque nous arrivâmes au rendez-vous. Notre intention était de chercher des chevreuils, mais les premières

traces qne nos éclaireurs apperçurent, furent celles d'un ours ; et comme il avait plu durant presque toute la nuit précédente, ils reconnurent à l'humidité des impressions, qu'il devait être passé depuis peu d'heures. Comme nous étions une vingtaine, tous munis de balles, nous n'eûmes point d'inquiétudes.

La matinée était devenue belle, je ne tardai pas à quitter les chasseurs. Je pris un guide, et je me rendis sur le bord du lac verd (*grüne see*), situé au milieu des Alpes. L'accès en étant assez facile, il est fréquemment visité par les curieux. On y amène des chevaux en pâture. Durant deux ou trois heures, nous traversâmes, en montant, des ravines, des vallons et des forêts de sapins. Les premières montagnes que nous atteignîmes étaient formées de granit en blocs détachés, et en fragmens. Mais c'est auprès du lac qu'on trouve les rocs de granit les plus escarpés. Ils forment un amphithéâtre qui ferme totalement le vallon. Le lac a pris son nom de

la couleur de ses eaux, qui ont une teinte verdâtre. Je commençais à peine à botaniser, lorsqu'un brouillard épais s'éleva, et fut suivi de la pluie. Quoique la route ne soit ni dangereuse ni difficile à tenir, le brouillard nous aveuglait au point que ce ne fut pas sans difficulté que nous retrouvâmes notre chemin. Mes compagnons n'étaient pas contens de leur chasse; ils n'avaient tué qu'un renard et deux ou trois lièvres. En descendant des montagnes, je rencontrai une bande de paysans armés, les uns d'un fusil et les autres d'une hache. Ils me dirent qu'ils étaient à la poursuite des voleurs de l'autre côté des Alpes. Je leur répondis en plaisantant, qu'il n'y avait rien de bon à gagner avec ces brigands intrépides. « Ah ! nous n'en avons pas peur, s'écria l'un deux ! le plus faible d'entre nous se croit très-capable d'en exterminer une demi-douzaine. » Ainsi c'est en Hongrie comme chez nous; oui, mon cher lecteur, tout de même; allez de Londres à Pekin, et par-tout vous entendrez le même langage, c'est l'effet

ou la cause du patriotisme. Sur le soir, nous revînmes à Nehre.

Au bout de deux ou trois jours, le temps s'éclaircit, et je retournai à Rokus avec la ferme résolution d'entrer immédiatement dans les montagnes. Il me fut impossible de trouver des guides. Mais dès le lendemain matin, après avoir fait tous mes arrangemens pour pouvoir rester dehors deux ou trois jours, je partis, suivi de mon domestique, et accompagné de deux guides, d'un homme et d'un cheval qui portait mes provisions. Je me munis d'un baromètre commun, que j'avais acheté à Kesmark, pour mesurer quelques-unes des principales pointes des Alpes.

A une petite distance du village, nous entrâmes dans un vaste bois de sapins. Après l'avoir traversé, nous nous trouvâmes entre des roches. La première était une pierre de sable, que j'intitulerai pour le présent, pierre de sable des Alpes. Je n'y apperçus point de stratification régulière, comme dans les pierres de sable communes. Mais elle avait une ten-

dance à se diviser en lits, à-peu-près comme le schistus. Elle était en partie très-grossière, et dans d'autres, presqu'aussi fine que du quartz graineux. Les lits étaient presque horisontaux. J'évaluai sa hauteur à environ cinquante toises. Je rencontrai ici des *Larix* en grand nombre. Nous trouvâmes plus loin les rocs de pierre à chaux, qui s'étendent fort loin, et forment la couche extérieure qui couvre les granits des Alpes. Ils forment la *porte-de-fer* et le *FleischBank*. Le dernier est représenté dans la planche N.° 7. Nous tournâmes sur la gauche, entre les granits, où le sentier commençait à devenir très-dangereux pour un cheval. Nous arrivâmes au lac verd, sans accident, mais à midi passé, quoique les paysans ne considèrent ce trajet que comme une distance d'environ trois heures de marche. Chemin faisant, je n'eus pas le loisir de botaniser, et quant au règne animal, je n'apperçus rien de remarquable, à lexception du *Papilio Apollo* et de la *Leptura-4 maculata*.

Je pris poste à une cinquantaine de toises du lac, sous un immense bloc de granit tombé des rocs supérieurs, et environné d'un grand nombre de blocs de même espèce, qui nous mettaient à l'abri de l'inclémence du temps. Nous trouvâmes heureusement une abondance de *Pinus Pumilio*, qu'on nomme ici *Krumholz*. Tandis que mes compagnons s'occupaient d'en abattre pour faire du feu, je commençai mon excursion botanique, après avoir examiné d'abord la hauteur de notre situation, que je trouvai être d'environ 437 toises au-dessus de Rokus, et de 844 toises au-dessus du niveau de la mer (1).

(1) J'ai suivi pour ces calculs la méthode de Mr. de Luc, d'autant qu'elle me parut d'une application facile : mais comme ces observations ont été faites sans le secours du thermomètre, il n'a pas été possible d'examiner l'expansion et la contraction du mercure, ni la température de l'atmosphère ; mais, pour des raisons dont je rendrai compte, j'ai supposé la température à 10 degrés de Réaumur.

D'après les observations du baron Gordon, men-

Les plantes que je trouvai sur les Alpes, mais pas toutes dans cette excursion, sont la *Primula minima*, *Swertia perennis*, *Sol-*

tionnées à la page 234 de ce volume, il paraît que la moyenne hauteur du baromètre est, à Leutchau, de 25″ 11 ½‴, mesure de Paris ; c'est-à-dire, 311 ½‴ = 311,5‴. En estimant la hauteur du baromètre sur les bords de la Méditerranée à 28″ = 336‴, il en résulte le calcul suivant :

Logarithme 336 = 2,5263393
311,5 = 2,4934581

Différence 0,0328812. Ceci multiplié par 10000 donne 328,812 pour la hauteur incorrecte de Leutchau, au-dessus de la Méditerranée ; c'est-à-dire, 328 toises et $\frac{8}{10}$; et, en omettant les $\frac{12}{1000}$, c'est 328,8 toises.

Cette hauteur, que je nomme incorrecte, serait la véritable hauteur, c'est-à-dire qu'elle n'aurait pas besoin de correction, si la moyenne température, entre Leutchau et la Méditerranée, était 16 ¾ de Mr. Réaumur : mais cette supposition serait très-peu probable ; il vaut donc mieux la considérer à une *chaleur tempérée*, qui est à dix degrés de Mr. Réaumur. Mr. de Luc déduit pour chaque degré de Réaumur au-dessous de 16 ¾, $\frac{1}{215}$ de toute la hauteur incorrecte,

dinella alpina, *Campanula alpina*, *Gentiana punctata*, *Saxifraga Aizoon*, *bryoides*, *autumnalis*, *rivularis*, *oppositifolia*, *cæspitosa*; *Silene acaulis*, *Geum reptans*, *Aconitum Na-*

et ajoute $\frac{1}{215}$ pour chaque degré au-dessus de $16\frac{3}{4}$; il faut donc déduire ici la deux cent quinzième partie de 328,8 toises prises 6 et $\frac{3}{4}$ fois : $\frac{1}{215}$ de cette hauteur est = 1,54 toises et 6 $\frac{3}{4}$ fois, c'est = 10,39 ou 10 $\frac{39}{100}$ toises.

Hauteur incorrecte	= 328,81
$\frac{6\frac{3}{4}}{215}$	= 10,39
Véritable hauteur	318,42, donc $318\frac{4}{10}$

ou $318\frac{2}{5}$ toises.

Les autres hauteurs sont calculées de la même manière : par exemple, à la plus grande hauteur, le mercure resta à 5″ $7\frac{3}{4}$‴ plus bas qu'à Leutchau, ou $67\frac{3}{4}$‴ = 67‴,75

A Leutchau	311‴,50
A la plus grande hauteur . .	67,75 plus b.

En conséquence à la plus grande hauteur 243,75

Logarithme 311,50 =	2,4934581
243,75 =	2,3869446
Différence	1065,135

pellus, *Anemone alpina* et *narcissiflora*, *Ranunculus rutæfolius*, *glacialis* et *alpestris*, *Bartsia alpina*, *Pedicularis verticillata*, *Cardamine petræa*, *Sonchus alpinus*, *Cacalia albifrons*, *Gnaphalium alpinum*, *Tussilago alpina*, *Cineraria cordifolia*, *Doronicum austriacum*, *Viola biflora*, *Veratrum album*. Le soir je revins à mon roc, où je trouvai mes compagnons autour d'un très-bon feu.

Un bon feu était très-nécessaire, car, quoique nous fussions au 4 du mois d'août,

En conséquence, la hauteur en nombres ronds comme $\frac{1}{10}$ sont ici de peu d'importance, est 1065 toises, dont il faut déduire $\dfrac{6\frac{3}{4}}{215}$

$\frac{1}{215}$ est = 4,95 toises = $4,\frac{95}{100}$ toises, $6\frac{3}{4}$ fois, c'est-à-dire = 33,4 toises $33\frac{4}{10}$ ou $33\frac{40}{100}$.

Hauteur incorrecte	1065,13
Déduction	33,40
Véritable hauteur au-dessus de Leutchau	1031,73
Véritable hauteur de Leutchau au-dessus de la Méditerranée	318,42
Véritable hauteur de la plus haute montagne au-dessus de la Méditerranée	1350,15

à cinquante toises de notre roc, il y avait encore des tas de neige, et il fallait coucher à terre, sans avoir un fétu de paille pour la couvrir. Je m'y étendis, et je m'endormis en écoutant les contes que mes guides débitaient à mon domestique. — « Ici, mon ami Franc, lui disait l'un d'eux, sur la cîme de ce roc, qu'on nomme le roc à l'escarboucle, il y avait une des plus magnifiques pierres qui portent ce nom; elle était d'une valeur inestimable, et brillait comme les étoiles dans le firmament. Bien des gens voulurent aller s'en saisir; mais l'endroit qu'elle occupait était inaccessible. — Vraiment? répondait mon crédule domestique! oui! reprit l'orateur; et par ici, il y a un trésor, mais il y a aussi un talisman qui empêche qu'on n'en approche. — C'est surprenant! — Et dans ce trou, continua le narrateur, si on jette une pierre, il en sort immédiatement une vapeur qui produit une tempête effroyable, et fait trembler les montagnes. — Ah mon dieu! — Et sur cette montagne que vous voyez,

il croît une plante qui a la propriété de changer le cuivre en or, mais personne n'a pu encore la trouver. — Bah! c'est impossible. — Et là, sur ce roc escarpé, j'ai été une fois surpris par un brouillard si épais, qu'il m'a fallu y rester à me morfondre jusqu'à ce que le vent l'eût dissipé. »

Mon lit n'était pas de nature à me faire dormir plus long-temps que de raison; le soleil levant semblait annoncer un beau jour, et je résolus d'en profiter pour terminer mon expédition le plus promptement possible. Les sifflemens des marmottes, en supposant qu'ils ne m'aient pas éveillé, furent au moins le premier bruit qui frappa mon oreille. Suivi de mon domestique, d'un de mes guides et de quelques provisions, je montai le long d'une petite cascade, dans une vallée supérieure où je trouvai encore de la neige. Je tournai sur ma gauche pour essayer de grimper sur la pointe de Kesmark. J'arrivai aux pieds de quelques rocs où je crois que j'aurais pu monter avec le secours d'un bon guide; mais

le mien était malheureusement très-peu au fait, et fort timide. Une bouffée de vent accompagnée de grêle, de pluie et de quelques coups de tonnère, lui fit si grand'peur, qu'il s'enfuit, et se tint si constamment à l'écart, que je ne le revis à portée de m'en faire entendre, qu'au moment où je revins vers le roc : je l'apperçus qui se chauffait.

Plus je montai, plus je trouvai de neiges. Elles encombraient totalement un vallon en pente roide, qui conduisait à des rocs très-escarpés. Tandis qu'en le contemplant je considérai si, en mettant à mes pieds des crochets de fer, je ne pourrais pas y grimper, je vis quelque chose courir sur la neige glacée; j'appelai mon domestique et lui dis de regarder si ce n'était pas une marmotte. L'objet s'arrêté, et je reconnus que ce n'était qu'une pierre tombée des rocs supérieurs. Un instant après j'en vis échapper une autre, mais avec plus de rapidité; je la vis bondir et venir droit à nous. Je criai à mon domestique de rester où il était à l'abri, de l'autre côté du roc de granit; il

crut que je l'appelais, et en s'approchant il vit le danger, mais sans avoir le temps de l'éviter. La pierre ou plutôt le fragment du roc frappa sur le roc où il était précédemment assis, et fit jaillir une infinité d'étincelles. Il fut brisé en parcelles qui rebondirent dans toutes les directions. Quelques-unes passèrent sur sa tête. Abandonné de mon guide, mes boëtes botaniques étant remplies et ma gourde vide, je crus qu'il était temps de descendre. La plus forte hauteur où j'atteignis ce jour là, fut de 277 toises et demie au-dessus du lac verd, et je ne rencontrai que les mêmes plantes de la veille; mais les deux espèces de *Ranunculus glacialis* et *rutæfolius*, et la *Cardamine pètræa* croissaient ici plus vigoureusement.

Le lendemain matin, je congédiai mon mauvais guide, et j'en demandai un autre. En attendant, je laissai mon domestique pour couper du bois, et accompagné de l'autre guide, je m'acheminai vers les rocs calcaires qui dominent Fleisch-Bank, et sont une

continuation de ceux que j'avais trouvés sur ma route, en allant au lac verd. On en trouvera la représentation sur la planche N.S 7. On nomme Fleisch-Bank, la superbe pente, couverte de verdure, qu'on trouve aux pieds de ces rocs, et ce nom lui vient de la quantité des bêtes à cornes qu'on y met durant les trois ou quatre premiers mois d'été, en pâture. Ici je trouvai quelques plantes rares, le *Cnicus pygmæus*, *Hypochæris helvetica*, *Leontodon aureum*, *Hieracium alpinum*, *Andryala lanata*; et sur le haut, l'*Hedysarum obscurum*, *Phaca frigida*, *Astragalus alpinus* et *vesicarius*; et à l'ombre, près des rocs, la *Cortusa Matthioli*, *Centauria montana*: et sur le roc, quelques superbes échantillons du *Lichen tartareus* de Wulfen.

J'eus d'ici la vue complète des rocs de pierre à chaux; mais je n'apperçus point d'indices de stratification ni de pétrification. Ils étaient composés d'un lit fort épais de pierre à chaux grise et compacte, dont j'évaluai l'épaisseur, d'après les expériences de

mon baromètre, à environ 13 toises, qui, dans un endroit, était partagée assez régulièrement en quatre ou cinq lits; mais ces divisions ou indices de stratification, ne s'étendaient qu'à quelques toises. Entre ces lits, il y en avait quatre ou cinq autres de silex noir, fort minces, et tous parallèles les uns aux autres; mais leur étendue se bornait également à quelques toises: ils étaient interceptés ou rompus par la pierre à chaux. Quoiqu'il ne fût ni dangereux ni fort difficile de grimper sur ces rocs, mon guide s'y refusa. Il me dit qu'il n'était point habitué à poursuivre les chamois. Il paraîtra sans doute extraordinaire et peu probable qu'un *Londonien* fût plus habile à gravir sur les Alpes qu'un homme qui était né et avait passé sa vie au pied de ces montagnes. Le fait est cependant très-véritable. Je laissai mon guide aux pieds des rocs; et après l'avoir prévenu que je lui ferais des signes avec mon chapeau pour lui indiquer par où il pourrait plus facilement me joindre, je montai seul, et je fus amplement

récompensé de ma peine. Arrivé au haut, indépendamment d'une superbe vue de la Galicie, je trouvai des plantes trés-curieuses, la *Saxifraga cæsia*, en abondance, le *Dianthus alpinus*, *Cherleria sedoïdes*, *Dryas octopetala*, *Senecio abrotanifolius*, et un superbe échantillon du *Lichen elegans* de Mr. Link (1), le *Miniatus* de Mr. Hoffman.

Après avoir prolongé mon expédition aussi long temps que l'heure me le permit, je fis des signaux à mon guide, et je descendis par où j'étais monté; dans une ravine, je trouvai du *Schistus argillaceus* mollasse. Il me parut que le Fleisch-Bank en était composé; ce n'était pas de l'*Ardesia tegularis*, mais plutôt quelque chose de moux et friable, de la nature du *Shale*. Mais a-t-il été déposé contre ces rocs de pierre à chaux, ou ceux-ci ont-ils recouvert le schistus? Cette question est importante pour la *Géognosie*, et nous serons bientôt en état de la décider. J'avais

(1) Annal. der Natur-Gesch.

perdu

perdu de vue mon guide, et je ne le revis qu'après être tout-à-fait descendu; il était encore où je l'avais laissé: j'avais craint qu'il ne m'eût abandonné comme son camarade; mais il est probable qu'il ne comprît pas bien mes signaux. J'attendis quelque temps, dans l'espoir qu'il m'appercevrait, mais ce fut envain, et je pris le parti de m'en retourner sans lui. Il commençait à faire obscur, et me trouvant au milieu des *Krumholz*, je crus qu'il faudrait y passer la nuit. Ceux qui n'en ont pas fait l'expérience, ne pourraient pas concevoir combien il est difficile de les traverser. Les branches de ces arbres rampent à terre à une distance de plusieurs toises dans toutes les directions. Elles sont quelquefois soutenues par les inégalités du sol, quelquefois aussi par des blocs de pierre, ou par d'autres branches supérieures auxquelles elles s'attachent: tantôt il faut marcher dessus, et tantôt descendre au-dessous et passer entre; au moyen de quoi, pour faire peu de chemin, il faut beaucoup de temps. Enfin, épuisé de

fatigue, j'atteignis heureusement mon roc, que je revis dans cette occasion avec autant de plaisir que la meilleure auberge. D'ailleurs je commençais à le considérer comme ma résidence. Mon guide ne reparut que le lendemain. Il s'était heureusement muni de sa hache, et ici à la vérité, on voit rarement un homme sans cet instrument. Mr. Haquet dit que dans une autre partie de ces montagnes, les paysans ne quittent pas leur hache, même en dansant. Ils la jettent en l'air, et la ratrappent fort adroitement. Avec le secours de sa hache, il coupa des *Krumholz*, et avec une sorte d'amadoue, composée de la mouchure de lampe qu'ils portent toujours avec eux, il fit du feu, et passa la nuit fort commodément ; il ne regretta que mon eau de vie.

Je consacrai le lendemain au repos ; je m'occupai de faire sécher mes plantes, et à me promener dans mes domaines. Au pied du grand roc *b*, (c'est la pointe de Kesmark) il y a, dit-on, une veine de Lapis Lazuli :

j'y allai, mais tout était couvert de neige. Dans l'après-midi, Gross Hans ou Gros Jean, le meilleur guide et le plus hardi chasseur de chamois qu'il y eût dans le pays, vin me joindre, et le lendemain matin nous partîmes ensemble pour escalader une pointe des plus escarpées, celle de *Weisse sèe* ou du lac blanc. Je grimpai avec mon baromètre dans des endroits où les chamois atteignent difficilement. Ceux qui font la guerre à ces animaux, connaissent les sentiers qu'ils fréquentent, et y pratiquent des trappes ou fosses recouvertes. Nous en trouvâmes plusieurs; mais il ne les font que vers la fin de l'année, lorsque le froid et les neiges empêchent tout autre qu'eux de visiter ces montagnes; autrement, dans la fosse, au lieu d'un chamois, ils pourraient quelquefois trouver un homme; car il y en a qui viennent rôder ici dans l'espérance d'y trouver un trésor. Quoique les lacs ne soient pas rares dans les Alpes, c'est une des principales choses auxquelles les guides font attention. Le mien me con-

duisit au lac rouge, et toujours en montant, au nouveau lac. Celui-ci était totalement glacé et couvert de neiges. Nous le traversâmes, et montâmes sur la chaîne étroite et escarpée des rocs qui séparent la vallée de la mer rouge de celle de la mer du bétail. Nous atteignîmes enfin la pointe. Il faisait un temps superbe, et j'eus complètement la vue de toute cette partie des Alpes. Cet endroit est si considérablement élevé au-dessus des montagnes de l'est et de l'ouest, qui forment partie des *Montes Carpathici*, qu'elles semblent n'être qu'un seul grouppe des Alpes. J'eus aussi une magnifique vue de la Galicie (1). Pour prouver la hauteur extraordinaire de cette pointe, on dit assez communément qu'on apperçoit de là, Cracovie vers le nord, et Erlau vers le sud. J'imagine qu'on devrait dire, que de ces deux villes, très-distantes l'une de l'autre, on apper-

(1) Qui formait une province de la Pologne, aujourd'hui à la maison d'Autriche.

çoit les montagnes, et cela serait très probable. De Lyon, jai apperçu le Mont-blanc; mais du Mont-blanc, personne n'a, je crois, apperçu cette ville. Quoique mon baromètre m'ait dit que j'étais alors à 314 toises au-dessus du lac verd, cependant la pointe de Kesmark était encore plus élevée que moi. Je distinguais parfaitement la hauteur à laquelle j'avais atteint le jour précédent, et cet endroit paraissait de niveau avec le milieu de la pointe de Kesmark. En supposant cette estimation juste, la hauteur de cette pointe, qui forme de ce côté-ci une roche perpendiculaire, serait de 576 toises au-dessus du lac verd, et de 1418 toises au-dessus du niveau de la mer. Tout à la cîme de cette pointe du lac blanc, je trouvai le *Papilio Urticæ* et plusieurs des *Stratiomys nigricans* qui voltigeaient avec rapidité. Nous descendîmes par le *Schactners groote* : c'est un des supports de la pointe, et jusques là tout est composé de granit; mais du côté de l'est, le granit est couvert de pierres de sable de différens degrés;

de finesse, depuis le quartz graineux jusqu'à la pierre du sable le plus grossier. Au-dessus et encore plus à l'est, est la pierre de sable couverte par de la pierre à chaux. Le *Durlsberg* est une continuation du même, et c'est aussi de la pierre à chaux. La pierre de sable non plus que la pierre à chaux, n'offrent pas la moindre apparence de stratification ni de pétrification. Cette chaîne qui court sur une ligne parallèle à celle de Fleish-Bank, a de même son côté perpendiculaire en face du lac verd. Sur les rocs de granit je trouvai peu de choses, à l'exception de quelques fort beaux échantillons de *Lichen tauricus* et *nivalis*, et quelques *Usneæ alpines*. Je crois que ce fût ici que je trouvai la *Gentiana frigida*, plante fort rare, qu'on trouvera figurée sur la planche N.° 13. Sur les rocs calcaires, je ramassai l'*Androsace villosa* et *pauciflora*, et la *Draba aizoïdes* et *hirta*.

De la pointe du lac blanc j'avais apperçu quelques cîmes dépendantes de la chaîne des

rocs calcaires qui dominent le Fleisch-Bank, mais beaucoup plus élevés que ceux que j'avais visités le second jour. Ce fut par-là que je commençai le lendemain mon excursion. Je pris la même route que la veille, en tirant cependant plus sur la gauche. Le Fleisch-Bank produit quelques plantes alpines, très-rares. Je trouvai la *Poa disticha*, le *Ranunculus thora*, mais défleuri, le *Doronicum bellidiastrum* et l'*Erigeron uniflorum*; et plus haut, l'*Aster alpinus*, le *Chrysanthemum alpinum*, et d'autres plantes que j'avais déja trouvées dans les Alpes.

A une petite distance, j'apperçus une ravine profonde. Les légères écorchures qui se trouvent sur la peau ou superficie de notre globe, servent quelquefois à nous donner quelques notions de sa texture : elles ont, en conséquence, fixé l'attention des Géognosistes. J'y allai, et les doutes que j'avais eu la veille, relativement au *schistus*, furent éclaircis. J'entrai à environ un tiers de sa profondeur, et, en montant, la première

chose qui me frappa, fut un immense lit ou stratum très-épais de *schistus argillaceus* friable ; ensuite un stratum épais de pierre de sable, et puis encore du schistus ; et, quand j'arrivai aux grandes roches que je supposais composées de pierre à chaux, je retrouvai encore ma pierre de sable primitive, qui formait un lit dont je ne puis estimer l'épaisseur à moins de cinquante toises ; et au-dessus de ceci, commençaient les grands rocs de pierre à chaux. Les lits de pierre de sable et de pierre à chaux n'étaient nullement stratifiés ; ils étaient eux-mêmes des strata. Il est donc plus que probable, que le schistus que je trouvai le second jour, et dont je supposais le *Fleich-Bank* composé, était réellement sous la pierre à chaux primitive et lui servait de base.

Je montai avec mon baromètre jusqu'à la cîme des rocs calcaires ; mais je ne sais par quel accident les observations que j'y ai faites ont été perdues. Je me rappele néanmoins qu'elles fixaient l'élévation de ces rocs à la

hauteur de la pointe du lac blanc, c'est-à-dire, à environ 1150 toises au-dessus du niveau de la mer (1) ; et comme le *weiden-Grahen*, ou le ruisseau qui coule au pied du *Fleisch-Bank*, est un peu au-dessous du lac verd, il y a de même une immense lit de roc statrifié, dont l'épaisseur est d'environ 350 toises.

Le matin, avant de partir, je donnai ordre à mon domestique de conduire mon bagage à Kesmark Koschar, et je fis mes derniers adieux à mon roc; par reconnaissance, j'essayai d'y graver mon nom, mais c'était du granit. Quoique mes épaules et mes hanches eussent un peu souffert d'avoir couché trois nuits sur la terre à la belle étoile, je sentais une sorte de répugnance à m'éloigner de mon asyle. On est malheureusement presque tou-

(1) L'auteur anglais se sert toujours pour les calculs d'un *yard*, mesure anglaise de trois pieds: je les réduis en toises. Ici il dit 2300 yards, lesquels font 1150 toises.

jours moins indulgent pour ceux avec lesquels on vit, que pour ceux que l'on quitte. Tandis que l'on jouit de la société d'un ami, on est très-clairvoyant sur ses défauts ; quand on l'a perdu, on les oublie, et on ne se souvient plus que de ses qualités aimables ou estimables.

Je descendis de la montagne, et je dirigeai mes pas vers *Koschar.* Durant le trajet, au pied du *Fleisch-Bank*, mon guide me fit remarquer la carcasse d'un bœuf qui s'était tué en tombant des rochers où il pâturait. A quelques pas plus loin, je vis les restes d'un autre qui avait été récemment attaqué et tué par un ours ; c'était le troisième que ces féroces animaux avaient dévoré depuis le commencement de l'été. Ils n'attaquent cependant jamais les pâtres, quoique durant toute cette saison, ils restent auprès de leurs troupeaux ; ils passent les nuits, comme fit mon guide, entre les branchages des Krumholz, ou à côté de quelque roche où ils font du feu. Sur ces hautes montagnes, le feu est toujours

très-agréable et souvent nécessaire. Les chroniques des Alpes nous apprennent que, dans le cœur de l'été, le froid s'y fait quelquefois sentir si rigoureusement, qu'il détruit des animaux et des pâtres. On y trouva, il y a quelques années, deux individus gelés à peu près vers le même temps de l'année où nous étions alors, et cinquante-huit chevaux périrent de la même manière dans la nuit du 5 d'août 1724. Mon guide me montra deux ou trois endroits où les habitans des villes et des villages des environs avaient ouvert des mines et fait des fouilles. Ils sont tous persuadés que ces montagnes recèlent une grande quantité d'or et de pierres précieuses.

J'arrivai dans l'après-midi à Koschar, et j'y trouvai mon bagage. Cet endroit consiste dans une hutte située au milieu d'un bois, et construite à la Suédoise, avec des poutres dont les bouts entrent l'un dans l'autre, au moyen d'un tenon, semblable à ce que les charpentiers nomme *queue-d'aronde*. La hutte avait à-peu près trois toises de long sur une

toise et demie de large, et consistait en deux pièces ou chambres; la première est occupée par le *maître berger*, qui n'est qu'un pauvre paysan; il y couche et y fait ses fromages: l'autre sert de magasin pour les placer, en attendant qu'on les transporte à Kesmark, où on les envoie toutes les semaines. La manutention de cette laiterie est fort simple; on ramène les brebis trois fois par jour pour les traire, et chaque traite est immédiatement convertie en fromages; car on n'y fait point de beurre. On verse la présure dans le lait tandis qu'il est chaud, et on les bat ensemble; ensuite le maître berger ramasse et presse entre ses mains le lait caillé. Ceci me semblait devoir être une opération difficile; elle dura environ une demie-heure: il en forme ainsi une masse, qu'on met dans un linge, et on l'accroche; mais on ne la presse point. On fait bouillir le petit lait, au moyen de quoi il prend un peu de consistance, et c'est durant toute la saison l'unique nourriture des bergers; ils n'ont pas même de pain.

Lorsque le maître berger et ses subalternes eurent soupé, ceux-ci, qui sont au nombre de cinq à six, sortirent de la hutte, et allèrent se coucher sous des hangards autour des parcs, où les brebis sont renfermées. Nous nous couchâmes aussi à terre, dans la hutte, et nous y dormîmes. Dans la nuit, le maître berger se leva deux ou trois fois, et appela ses hommes pour savoir s'ils faisaient le guet; ils lui répondirent tous fort exactement. Les loups sont ici fort communs, et rendent la vigilance indispensable; malgré toutes ces précautions, ils ne laissèrent pas d'enlever trois ou quatre brebis dans le cours de l'été.

La journée avait été orageuse, et durant la nuit, nous eûmes du tonnerre, accompagné d'une forte pluie. Dès le grand matin je me servis d'un des chevaux qui pâturaient, pour transporter mon bagage à Rokus, où j'en pris un autre qui le porta jusqu'à Kesmark, où je passai deux jours à me reposer et à sécher mes plantes. Le mercredi, 4 août, je me re-

mis en route, et montai sur la cime de Lomnitz, la plus haute montagne de toute la chaîne du Krapath.

Je quittai Kesmarck vers midi, et je transportai mes provisions à Alt-Waldorf, où je pris un nouveau cheval et deux chasseurs de Chamois, au lieu de mes anciens guides. Quoique ce village soit immédiatement aux pieds des Alpes, nous marchâmes près de trois heures avant d'y entrer, et il était presque nuit lorsque nous arrivâmes à *Glatstein*, (pierre lisse). Le sentier commençait à devenir trop roide et trop raboteux pour un cheval; en conséquence, après avoir déchargé le nôtre, nous le renvoyâmes, et résolûmes de passer la nuit à la belle étoile; nous n'avions pas même la ressource de nous abriter derrière un roc. En consultant le baromètre, je trouvai que notre présente hauteur était de 291 toises et demie au-dessus du dernier village. La première opération de mes guides fut d'abattre un sapin; car nous n'étions pas encore arrivés au niveau des Krumholz.

Nous eûmes bientôt un feu suffisant pour rôtir un bœuf, et mes nouveaux guides me débitèrent, en se chauffant, tous les contes que j'avais entendu faire à leurs prédécesseurs. J'appris toutefois, en comparant leurs récits avec celui de Mr. Saussure, que les chasseurs de Chamois sont mieux récompensés ici des dangers qu'ils courent, que ceux qui font le même métier dans les montagnes de la Suisse : ils gagnent plus dans une seule journée chanceuse, qu'en travaillant durant trois semaines. Ils sont probablement redevables de cet avantage à la noblesse riche qui réside dans les environs.

Dès le matin mes guides se chargèrent de mon bagage, et nous avançâmes vers l'extrémité de *Klein Kohlbach*, où on trouve un immense bloc de granit très-connu des chasseurs de Chamois et des chercheurs de trésors. Ce fut là que nous prîmes poste, et nous y déposâmes nos effets ; mais quoique nous n'eussions point vu de lièvre traverser la route, il ne laissa pas de nous arriver un ac-

cident très fâcheux. J'avais chargé mon domestique de quelques brocs d'assez bon vin; en les déchargeant de dessus ses épaules, il en glissa un qui tomba sur le roc, et fut brisé. Nous regardâmes tous avec chagrin couler le précieux antidote de nos fatigues.

Après avoir pris un peu de repos et observé la hauteur du baromètre, qui indiquait notre présente élévation à 894 toises et demie au-dessus du niveau de la mer, je fis, avec un de mes guides, la tournée des cinq lacs. Ils sont placés dans un vallon, où nous arrivâmes, après avoir monté sur les rocs qui fermaient celui que j'avais choisi pour mon domicile. Il dégelait, quoiqu'il il eût cependant encore des neiges non fondues. Je n'apperçus rien de nouveau en botanique. Je rencontrai en deux ou trois endroits, la *Certhia muraria*, et j'entendis la marmotte. Tout est ici du granit. Sur le soir, je retournai à mon roc, où je trouvai un très-bon feu de *krumkolz*. Tandis que je m'amusais à examiner à la clarté de mon feu le petit nombre

bre d'articles que j'avais nouvellement rassemblés. J'entendis une voix qui m'adressait la parole en allemand, et me gratifiait des brillantes épithètes de *très-noble et puissant seigneur.* Une visite en pareil endroit et au milieu de la nuit me parut une chose inconcevable. En levant les yeux, j'apperçus trois pauvres diables, dont les joues creuses et blêmes n'annonçaient pas moins la misère, que les haillons dont ils étaient couverts. Ils n'étaient ni des botanistes ni des chasseurs de Chamois, mais des chercheurs de trésors, qui exerçaient à Kesmark le métier de cordonnier. Ils sollicitaient la permission de passer la nuit auprès de mon feu, et à l'abri derrière mon roc. Ils m'avouèrent ingénuement que depuis douze ans ils s'occupaient à visiter ces montagnes, et toujours pour le même objet, qui leur avait jusques-là fort mal réussi; mais loin de perdre courage, ils semblaient persuadés que le succès récompenserait quelque jour leur persévérance. En

attendant, il leur en coûtait déja une soixantaine de guinées, indépendamment des fatigues et des dangers continuels ; car c'est toujours dans les endroits les plus inaccessibles qu'ils se flattent de trouver des choses précieuses. De faux raisonnemens fondés sur les causes finales contribuent à confirmer l'erreur de ces hommes crédules. Ces masses imposantes n'ont pas, disent ils, été créées pour rien ; et comme ils ignorent leur importance dans l'équilibre ou l'économie de la nature, ils concluent qu'elles doivent produire des pierres et des métaux précieux.

Le vent souffla durant la nuit avec violence. Des nuages épais traversaient rapidement la lune, seule protectrice du voyageur pendant la nuit. Quoique notre situation ne fût pas brillante, nous étions néanmoins exempts d'inquiétudes, et fort heureux, en comparaison des chasseurs de Chamois, lorsque, surpris par la nuit au milieu des rocs, épuisés de fatigues, transis de froid, et mou-

rant de faim, ils sont forcés de rester immobiles en attendant le jour, et souvent presque nuds, parce qu'ils ont quitté une partie de leurs vêtemens pour courir avec plus d'aisance; et quelquefois, au point du jour, des brouillards épais prolongent l'obscurité. Les chercheurs d'or courent les mêmes dangers, et ces comparaisons nous faisaient considérer notre position comme très-satisfaisante. Nous avions un bon feu, et nous ne manquions pas encore d'eau de-vie. Un de mes guides avait tué une marmotte; on la fit rôtir, et nous la mangeâmes.

Je me proposais de monter dès le grand matin sur la pointe de Lomnitz; mais la violence du vent ne nous permit point d'entreprendre cette expédition dangereuse. Pouvant, en conséquence, me passer d'un de mes guides, j'envoyai le plus diligent chercher une nouvelle provision d'eau-de-vie pour mes compagnons. Je le chargeai aussi d'une lettre pour Mad. Bersevitzy, à qui je demandais quelques bouteilles de vin. L'eau-de-vie

de grains est ici très-commune, on en trouve facilement ; mais le bon vin est fort rare. Cette excellente dame ne laissa pas de m'en envoyer, et, en outre, du jambon, du veau froid et des langues fourrées. Je me bornai à botaniser sur les rocs qui séparent les deux grandes vallées ; mais j'y trouvai peu de chose. Cette chaîne de rocs forme des deux côtés des précipices ; elle est composée de feuilles verticales qui inclinent vers la tête, ou vers l'autre extrêmité du vallon ; c'est-à dire, au N. O. ; et les rocs de l'autre côté de la vallée ont leurs feuilles dans la même direction. Les chercheurs d'or eurent le courage de commencer dès le matin la quête des trésors qui n'existent probablement que dans leur imagination ; mais le temps les ramena bientôt auprès du roc, et je les trouvai assis autour de mon feu.

Le lendemain matin, quoique le temps ne fût pas beau, il était beaucoup plus doux que celui de la veille, et comme je n'avais

point de temps à perdre, je résolus de grimper définitivement sur la cîme de Lomnitz, réputée la plus haute de toutes ces montagnes, à l'exception du Krivan. Laissant mon domestique au *logis* pour prendre soin du ménage, je partis avec mon baromètre et mes deux guides. Nous montâmes sur les rocs, à la droite du vallon, en grimpant le long d'une ravine remplie, dans quelques endroits, de pierres mobiles. Nous étions obligés souvent de nous prêter la main l'un à l'autre, et j'étais fort embarrassé du baromètre. En moins de deux heures toutefois nous atteignîmes la cîme des rocs qui formaient le côté droit du vallon; mais quand nous y fumes arrivés, la distance ne parut point diminuée. Nous montions sur un talus qui semblait conduire jusqu'au haut; il était jonché de gros blocs de granit. Les nuages s'amoncelaient au pied de la montagne; nous fîmes alte pour considérer s'il ne serait pas imprudent d'aller plus loin; mais j'insistai à poursuivre jusqu'à l'extrémité du

talus, d'où nous pourrions toujours facilement descendre quoiqu'environnés de nuages ou de brouillards. Nous continuâmes, et en y arrivant, nous fîmes une seconde halte. Mes guides montraient beaucoup de répugnance à le dépasser, dans la crainte que nous ne fussions atteints par les nuages. Après avoir repris haleine et bu chacun un verre de *rogomme*, je les déterminai à monter jusqu'à la cîme; mais elle semblait reculer à mesure que nous avancions. En approchant de la pointe, nous la trouvâmes si perpendiculaire, que nous étions souvent forcés de tourner autour, et quelquefois de descendre, et ensuite de gravir dans des précipices effrayans, ou de marcher sur les saillies des rocs; mais nous atteignîmes enfin à la cîme, avec mon baromètre en bon état, et je crois pouvoir assurer que ce fut le premier qu'on y porta. Je trouvai que notre hauteur présente était de 545 toises et demie au-dessus de notre roc, d'où nous étions partis le matin; de 1012

toises au-dessus de la grande vallée où la base de ces montagnes est située ; et de 1440 toises au-dessus du niveau de la mer.

La connaissance de ces hauteurs relatives fut tout le fruit que je tirai de cette dangereuse expédition. Les nuages continuèrent de s'amonceler, et me privèrent de la vaste et superbe vue dont j'aurais pu jouir dans cette haute situation. La pointe est composée de granit grisâtre comme les rocs de sa base, mais avec un mélange de substance terreuse, d'un verd tirant sur le noir. Je n'y apperçus que quelques *Lichens*. Je trouvai de très-beaux échantillons du *Senecio incanus* et d'*Arnica Doronicum*, mais non pas vers la cîme. A environ deux cent cinquante toises perpendiculaires au-dessous de la cîme, les *Krumholz* cessent de croître. Durant cette journée je rencontrai par-tout de la neige. Les nuages s'élevant toujours de plus en plus, mes guides devinrent très-impatiens de descendre, et ils avaient raison ; car c'est une entreprise dan-

gereuse, et qu'il serait impossible d'exécuter sans guides. Les chasseurs de chamois sont eux-mêmes souvent forçés de rester immobiles dans ces précipices, des heures entières, lorsqu'ils y sont surpris par des brouillards ou d'épais nuages. Nous suivîmes, en descendant, à peu-près la même route par laquelle nous étions montés; et chemin faisant, nous entendîmes les chercheurs de trésors qui martelaient sur des rocs, dans une ravine très-profonde. Mon guide les appela, ils répondirent; mais le brouillard nous empêcha mutuellement de nous appercevoir. Nous regagnâmes notre roc sans accident, et très-peu de temps après nous, les chercheurs d'or y arrivèrent avec des estomacs et des besaces très-vides.

Je questionnai mes derniers guides et les précédens, pour savoir s'il y avait dans les Alpes quelqu'autre quadrupède que la marmotte et le chamois; ils m'assurèrent tous qu'ils n'en avaient jamais vu d'autre. On nomme

ici le dernier de ces animaux *Stein Bock*, quoique son véritable nom soit en allemand *Gems*, et la langue allemande est celle dont on fait ici plus génerelement usage. Stein Bock étant en allemand le nom de la chévre de montagne (*Capra Ibex*), quelques personnes ont supposé que cet animal habitait réellement les Alpes. C'est l'opinion du géographe Hongrois Mr. Windish; et dans son ingénieuse Table Zoologique, Mr Zimmerman a fait la même méprise. On m'a aussi assuré que l'*Antilope saiga* ne se trouve point dans cette partie des Alpes.

Sur un des Krumholz qui croissent prés de notre roc, je trouvai une petite chenille rayée de verd et de noir. Il y en avait une si grande quantité, qu'elles avaient dévoré dans quelques endroits toutes les feuilles. Des auteurs Hongrois n'ont-ils pas prétendu que cet insecte était engendré par la neige. Bell, dans son *Prodromus Hungariæ*, en parlant de cette partie des Alpes, dit : « *Hanc per-*

petuis obsitam nivibus videas, quas ex situ, vermium quoddam genus concipere, asserunt, qui viderunt. » J'en rapportai quelques-unes pour les examiner à loisir; mais elles furent malheureusement perdues. Ces petits accidens arrivent fréquemment dans des tournées de cette espèce.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

Fin de la Table du Tome second.

